

LA SOMME DE LA PERFECTION

OU L'ABRÉGÉ DU MAGISTÈRE PARFAIT

Summa perfectionis magisterii

G E B E R

Divisé en deux livres.

*Apocryphe latin du XIII^e siècle,
signé GEBER, philosophe arabe.*

Traduit en français au XVII^e siècle.



LA SOMME DE LA PERFECTION

OU L'ABRÉGÉ DU MAGISTÈRE PARFAIT

Summa perfectionis magisterii

G E B E R

Divisé en deux livres.

Rien n'indique qu'il s'agisse d'une transcription de l'œuvre du philosophe arabe DJÂBER (VIII-IX^e s.)

La *Somme de Perfection* semble être due à Paul de Tarante OFM (fin du XIII^e siècle) selon W. R. Newman, *The genesis of the Summa perfectionis*, Archives internationales d'histoire des sciences 35 (1985), 240-302.

ABU MUSA JÂBIR IBN HAYYAN (721 - 815)

Geber est un alchimiste arabe, célèbre pour son enseignement sur la transmutation des métaux. Connu sous le nom d'Abu Musa Jâbir ibn Hayyan, plus de 500 traités lui ont été attribués. Cependant, d'après les humanistes contemporains, la plupart de ces travaux datent du IX^{ème} et du XII^{ème} siècles. En outre, plusieurs ouvrages imprimés en latin et attribués à Geber, la transcription latine de son nom arabe, semblent dater du XIV^{ème} siècle. Ces travaux exposent en détail des processus chimiques, comme ses expériences sur les propriétés des métaux. Ils développent la théorie d'importance primordiale pour les humanistes du Moyen Âge et de la Renaissance, selon laquelle tous les métaux sont composés de mercure et de soufre, et qu'il est possible de transmuter les métaux de base en or. Il aurait découvert l'acide sulfurique, l'acide nitrique et l'eau régale ; il a obtenu du carbonate de plomb, a isolé l'arsenic et l'antimoine ; il a décrit la fabrication de l'acier, la teinture du drap et du cuir, la distillation du vinaigre en vue de l'obtention de l'acide acétique.



Geber (Djabir ibn Hajjan at-Tusi) qui aurait vécu dans la seconde moitié du VIII^e siècle et aurait été à la tête d'une école hermétique. Là encore, rien d'assuré et l'on discute de l'authenticité de ses écrits car les traités latins qui lui ont été attribués sont tous des faux, sauf semble-t-il des manuscrits arabes plus récemment découverts. Il semble bien que l'on se trouve confronté une fois encore à des compilations, celles-là – en tout cas – dues à une école islamique de l'imam Djafar as-Sadiq qui aurait été le maître de Djabir. Pour les uns, Geber [Djabir] naquit au Khorassan [souvenez-vous du chien du Khorassan d'Artéphius... Y aurait-il un rapport avec Géber ?]. Son nom, Abou Abdallah Djabir ben Hayyan, indique celui de son père. On connaît un Hayyan, apothicaire qui mourut exécuté au Khorassan vers 725 ; il avait été accusé d'espionnage au profit de l'imam shiite. D'autres chroniqueurs le font naître à Harran et précisent sa qualité de Sabéen. Djabir semble avoir connu le Traité du Secret de la Création des Êtres d'Apollonius de Thyane, car il cite la Table d'Émeraude en l'attribuant à Belinous le Sage. Pour d'autres, Djafar et Geber sont une seule personne : selon Léon l'Africain, Geber était un Grec converti à l'islamisme. Un manuscrit arabe, de la bibliothèque de Leyde, indique qu'il était philosophe de Thus ou Thousso, ville de Hauran en Mésopotamie, province de la Perse [*Histoire de la philosophie hermétique*, Lenglet-Dufresnoy, Paris, 1747] ; d'autres Adeptes le disent roi de l'Inde ; Rhazès l'appelle fils d'Ayn et cite de lui un traité des combinaisons [*Mutatorum*, qui est perdu]. Quoi qu'il en soit, Géber vivait à une époque assez reculée et peut être considéré comme le plus ancien chimiste arabe : Rhazès, Avicenne, Calid et tous les médecins arabes postérieurs au IX^e et X^e siècles le citent comme leur maître.

Presque tous les ouvrages attribués à Geber sont en latin. La bibliothèque de Leyde renferme plusieurs manuscrits arabes de Geber qui n'ont pas encore été imprimés [Hoefer, *Hist. Chim.*, II^{ème} période, p. 310]. La liste des ouvrages de Geber qui se trouvent à la bibliothèque royale de Paris est la suivante [ces ouvrages sont apocryphes] : *Summa collectionis complementi secretorum naturae* [n° 6314] ; *Summa perfectionis* [n° 6670 et 7156] ; *Testamentum* [n° 7173] ; *Fragmentum de triangulis sphaericis* [n° 7399] ; *Libri de rebus ad astronomium pertinentibus* [n° 7406].

Tous ces manuscrits ont été imprimés, sauf le fragment sur les triangles sphériques. L'ouvrage le plus important de Geber est le n° 6314. Il est à peu près identique avec un manuscrit du Vatican qui se trouve à la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il est reproduit dans la *Bibl. de Manget* dans le *Gynoeceum chemicum*, 1679.



Nl'époque de Jâbir, le monde islamique était beaucoup plus tolérant que le monde chrétien. De nombreux ouvrages philosophiques et hermétiques sont écrits en langue arabe, et la culture grecque, puis alexandrine ont imprégné tout le monde arabe. Au VIII^e siècle, Byzance déclinant, les éminences scientifiques et artistiques sont arabes, conséquence directe d'une culture tolérante. Jâbir n'est pas une exception, mais c'est peut-être un de ceux qui a eu le plus d'influence en Occident, où on l'a appelé Geber. Jâbir, né à Koufa, appartenait à une confrérie de Soufis. Il a étudié le cosmos à travers les mathématiques, et découvert des corps chimiques nouveaux, comme l'eau régale, l'acide sulfurique et l'acide azotique. La *Summa perfectionis magisterii* est son œuvre la plus importante. On n'en connaît que la traduction latine...

LIVRE PREMIER

AVANT-PROPOS ET CHAPITRE I

De la manière d'enseigner l'Art de Chimie, et de ceux qui sont capables de l'apprendre.

J'ai réduit brièvement en cette Somme de la Perfection toute la Science de Chimie, ou de la Transmutation des Métaux. Dans mes autres Livres, j'en avais fait plusieurs Recueils que j'avais tirés et abrégés des Ecrits des Anciens : mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avais qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajouté en peu de paroles ce que j'avais omis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avais dit ailleurs qu'imparfaitement, et j'y ai déclaré entièrement et aux mêmes endroits ce que j'avais celé dans mes autres Œuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes et sages l'accomplissement et la perfection d'une si excellente et si noble partie de la Philosophie. Ainsi, ô mon cher Fils ! Je puis t'assurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis suffisamment le Procédé de cet Art tout entier et sans nulle diminution. Et je proteste devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enseigne de le faire, aura la satisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art, et d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis aussi que celui qui ignorera les Principes naturels de la Philosophie, est fort éloigné de cette Connaissance, parce que le véritable fondement, sur lequel il doit appuyer son dessein, lui manque ; comme au contraire en est bien près celui qui connaît déjà les Principes naturels des Minéraux. Ce n'est pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes que celui qui forme quelque projet de notre Œuvre sans en connaître la voie ni la manière, il est aussi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais que celui qui connaîtra tous les Principes de la Nature, quelles sont les Causes des Minéraux, et de quelle manière la Nature les forme, il n'y a que fort peu à dire qu'il ne sache l'Œuvre toute entière, quoique sans ce peu là qui lui manque, il soit absolument impossible de faire notre Magistère. Parce que l'Art ne peut pas imiter la Nature en toutes ses Opérations, mais il l'imité seulement autant qu'il lui est possible. Et c'est ici un Secret que je te révèle, mon Fils, qui est que ceux qui recherchent cet Art, et les Artistes même, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étendue et en toutes les différences et les propriétés de son action. Applique-toi donc soigneusement à étudier nos Livres, et attache-toi surtout à celui-ci. Considère et médite mes paroles attentivement et très souvent, afin que t'étant rendu familière notre manière de parler, et entendant notre idiome ou langage particulier, tu puisses pénétrer dans notre véritable intention et la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres sur quoi faire un Projet assuré

de ce que tu cherches ; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, et par ce même moyen tu sauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Œuvre.

CHAPITRE II

Division de ce Livre en quatre Parties.

Voici l'ordre que je tiendrai en ce livre : Premièrement, je parlerai succinctement des obstacles qui peuvent empêcher l'Artiste de réussir et de parvenir à la fin véritable (de l'Art). A quoi j'ajouterai les qualités que doit avoir celui veut s'y appliquer. Secondement, je convaincray les Ignorants et les Sophistes, lesquels, à cause qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, et que par toutes les recherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étaient proposés, prétendent en détruire la vérité, en soutenant que ce n'est rien du tout. Pour cet effet, je rapporterai premièrement toutes leurs raisons, que je détruirai si évidemment qu'il n'y a personne de bon sens qui ne voie que tout ce qu'ils allèguent contre, n'a ni en tout, ni en partie, nulle apparence de vérité. Troisièmement, je traiterai des Principes naturels, c'est-à-dire des Principes dont la Nature sert à faire ses productions ; j'expliquerai la manière dont ils se mêlent ensemble dans les Mixtes, selon qu'il se connaît par les Ouvrages de la Nature ; et je parlerai de leurs Effets suivant l'opinion des Anciens Philosophes. En quatrième et dernier lieu, je déclarerai quels sont les Principes que l'on doit employer pour la Composition de notre Magistère, en quoi nous pouvons imiter la Nature, et la manière de mêler et d'altérer ces Principes selon le cours et la manière d'agir ordinaire de la Nature ; avec leurs Causes et les Expériences manifestes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiste industriel d'appliquer ces choses, et de s'en servir à l'usage de notre Œuvre.

PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

DES EMPÊCHEMENTS À CET ART.

CHAPITRE III

Division des empêchements.

Ces empêchements en général viennent, ou de l'impuissance naturelle de l'Artiste, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépense nécessaire, ou de ce qu'il n'y peut vaquer à cause de ses autres occupations. A l'égard de l'impuissance naturelle de l'Artiste, elle vient, ou de ses organes, qui sont ou faibles, ou tout à fait corrompus ; ou elle vient de son esprit qui ne peut agir librement, soit par la mauvaise disposition des mêmes organes, qui sont ou pervertis, ou gâtés, comme

je l'ai dit, ainsi qu'il se voit aux Fous et Insensés ; soit parce que l'Esprit est plein de fantaisies, et qu'il passe facilement d'une opinion à une autre toute contraire ; soit enfin qu'il ne sache ce qu'il veut précisément, ni à quoi se devoir déterminer

CHAPITRE IV

Des Empêchements à l'Œuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'artiste.

Voilà en gros quels sont les Empêchements à cet Œuvre. Nous allons maintenant les examiner en détail, et l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Œuvre, s'il n'a ses organes entiers et sains : Par exemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains et des pieds ; parce que devant être le Ministre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux nécessaires, et sans lesquels l'Œuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fièvre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par pièces ; s'il est dans la décrépitude, et dans une extrême vieillesse : car il est certain qu'un Homme qui aura quelques-unes de ces imperfections ne pourra de lui-même, (et travaillant seul), faire l'Œuvre, ni la conduire à sa dernière perfection.

CHAPITRE V

Des Empêchements qui viennent de l'esprit.

Ce sont là les Empêchements que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit sont encore plus considérables et plus nuisibles à l'accomplissement de l'Œuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels, et pour découvrir quels sont les fondements de la Nature, et les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvrière dans ses Opérations, celui-là ne trouvera jamais. La véritable racine, ni le commencement de cet Art très précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, et dans les termes les plus intelligibles et les plus usités ; et qui ne sauraient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, et qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils se heurtent opiniâtement à leur sens, quoique ce qu'ils s'imaginent ne soit qu'une fantaisie vaine, absurde, et tout à fait éloignés de la raison ; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginaires et de vapeurs, sont incapables de recevoir les impressions et les véritables notions des choses naturelles. Il y en a aussi qui n'ont pas l'esprit ferme ni arrêté, qui passent facilement d'une opinion et d'un dessein à un autre ; qui croient parfois une chose comme certaine, et qui s'y attachent sans nulle raison ; puis ils changent aussitôt de sentiment et de volonté,

avec aussi peu de fondement. Et comme ils ont l'esprit volage, ils entreprennent plusieurs ouvrages qu'ils ne font seulement qu'ébaucher, sans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres, stupides comme des Bêtes, qui ne sauraient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choses naturelles ; comme sont les Fous, les Imbéciles et les Enfants. D'autres ont simplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire qu'elle soit Possible ; et ceux-là, la Science les méprise tout de même, et elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accomplissement d'une Œuvre si précieuse Enfin il y en a qui sont Avares et Esclaves de leur argent. Ceux-là voudraient bien trouver notre Art, ils sont persuadés qu'il est véritable, et ils le cherchent même par raisonnement ; mais ils craignent la dépense, et leur avarice est cause qu'ils ne font rien. Tous ces Gens-là ne sauront jamais notre Œuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne se soucient pas de la chercher, pourraient-ils en avoir la connaissance ?

CHAPITRE VI

Des Empêchements extérieurs.

Après avoir parlé dans les deux chapitres précédents de tous les Obstacles Subvenant des deux parties essentielles de l'homme, qui peuvent l'empêcher de réussir en cette Œuvre, il nous reste à dire un mot des Empêchements qui, lui survenant de dehors, peuvent tout de même rendre son dessein inutile. Il y a des Gens spirituels et adroits, qui ne sont pas même ignorants dans les Ouvrages de la nature, qui la suivent et l'imitent en ses principes, et en toutes ses Opérations, autant qu'on le peut faire ; et qui outre cela, ont l'imagination assez forte pour pénétrer dans toutes les choses qui se font régulièrement ici-bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumières et tous ces avantages, sont contraints d'abandonner le Magistère, tout admirable qu'il est, et ils ne sauraient y travailler, pour être dans la dernière nécessité, et ne pouvoir faire la moindre dépense. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curiosité pour cette Science ; mais soit parce qu'ils sont ou embarrassés dans les vanités du monde, ou occupés dans les grands emplois, ou accablés de soins ; soit parce qu'ils se donnent entièrement aux affaires de la vie, notre Science les fuit et s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obstacles qui empêchent les Hommes de réussir dans notre Art.

CHAPITRE VII

Conclusion de cette première Partie. Quel doit être l'artiste.

On voit par les choses que nous venons de dire, que celui qui se veut appliquer à notre Œuvre doit avoir plusieurs qualités. Premièrement, il doit être savant et consommé dans la Philosophie naturelle. Car quoiqu'il fût riche, qu'il eût bien de l'esprit et beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le saura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philosophie naturelle : parce que cette Science lui donnera des lumières et des ouvertures que son esprit, quelque vif qu'il soit, ne lui saurait suggérer. Et ainsi l'étude réparera le défaut de

l'intelligence naturelle. En second lieu, il faut que l'Artiste ait naturellement un esprit vif, pénétrant et industriel, parce que quand il posséderait toutes les Sciences, si naturellement il n'a de l'industrie et de l'adresse, il ne sera jamais Philosophe. Car venant à faillir dans son travail, il y remédiera sur l'heure par son industrie ; ce qu'il ne ferait pas, si, pour corriger sa faute, il n'avait nulle autre aide que sa Science toute seule. Comme par la Science, qu'il aura acquise, il lui sera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourrait tomber sans elle, et s'il n'avait que sa seule industrie pour l'en garantir. Parce que l'Art et l'Esprit s'entraident mutuellement, et suppléent au défaut l'un de l'autre. Il est encore nécessaire que notre Artiste soit ferme et résolu dans ce qu'il aura entrepris, et qu'il ne s'amuse pas à changer incessamment, en faisant tantôt un essai et tantôt un autre. Etant très certain que notre Art ne consiste point en la pluralité des choses. Et ce n'est point assurément en cela que gît sa perfection. Car il n'y a qu'une seule Pierre, qu'une seule Médecine, et qu'une seule Cuisson : Et c'est en cela uniquement que consiste tout notre Magistère, auquel nous n'ajoutons aucune chose étrangère, et nous n'en diminuons rien aussi, si ce n'est que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui est d'inutile et de superflu.

Une des choses qui est encore fort nécessaire à l'Artiste, c'est qu'il doit s'attacher soigneusement à son travail, jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement achevé ; et il ne doit point l'abandonner à moitié fait, autrement son Ouvrage, ainsi imparfait, au lieu de lui donner du profit et de l'instruction, ne lui causerait que du dommage et du désespoir.

Il est encore nécessaire qu'un Artiste connaisse les Principes et les Racines principales, et qui sont de l'essence de notre Œuvre. Car celui qui ne saura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'est pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, et ce que j'en dirai sera assez clair et intelligible aux Sages et aux Avisés, et suffira pour leur donner l'intelligible de notre Art.

Il faut, de plus, que l'Artiste soit modéré, et qu'il ne soit pas sujet à s'emporter, de peur que venant à se dépiter, il ne gâtât, dans son emportement, l'ouvrage qu'il aurait commencé.

Il ne lui est pas moins nécessaire de conserver et d'épargner son argent, qu'il ne doit pas dissiper en de folles dépenses, et mal à propos, sur la vaine confiance du succès de son Ouvrage, de crainte que s'il ne réussisse pas il ne tombât dans la nécessité et dans le désespoir ; ou que peut-être, lorsque par son industrie et par son raisonnement il approcherait de la vérité, et qu'il l'aurait presque découverte, il n'ait pas de quoi la mettre en exécution, pour s'être inconsidérément épuisé. Il en est de même de ceux qui ne sachant rien, lorsqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenses excessives et se ruinent en mille choses inutiles. Car s'ils viennent ensuite à découvrir la vérité, et la véritable voie qu'il faut tenir, ils n'ont pas de quoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux manières ; et parce qu'ils ont inutilement dépensé leur argent, et

qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement et bientôt une Science si admirable. Cette Science n'est donc pas pour les Pauvres ni pour les Misérables ; au contraire elle est leur Ennemie, et leur est entièrement opposée.

Mais je t'avertis qu'il n'est point nécessaire que tu dépenses ton bien à cette recherche Car je t'assure que si tu sais une fois les Principes de cet Art, et que tu comprends bien ce que je t'enseignerai, tu parviendras à l'entière perfection de l'Œuvre sans qu'il t'en coûte guère, et sans que tu sois obligé à faire aucune dépense considérable en tout ton travail. Après cela, si tu perds ton argent pour avoir méprisé de suivre les avis et les enseignements que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire et de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance et à ta sottise présomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuse point aux Sophistications qu'on peut faire en cet Art ; mais applique-toi uniquement à la seule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu seul, qui le donne et qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il est tout puissant et infiniment adorable, et juste autant que miséricordieux, il te punirait infailliblement des tromperies que tu ferais par tes Ouvrages sophistiques. Et non seulement il ne permettrait pas que tu eusses la connaissance de notre Art, mais il t'aveuglerait et te ferait tomber de plus dans l'erreur, et de l'erreur il te plongerait dans la misère et dans le malheur, d'où tu ne sortirais jamais. Et certes il n'est rien de si misérable et de si malheureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la grâce de pouvoir connaître et de voir la vérité, et de savoir s'il a bien ou mal fait, après avoir longtemps travaillé, et avoir poussé son Ouvrage jusqu'à la fin parce qu'il demeure toujours dans l'erreur. Et quoiqu'il travaille incessamment, il ne sort jamais de la misère et du malheur où il est ; et perdant ainsi la plus grande consolation et la plus grande joie qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté et dans l'affliction, sans avoir de quoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prend bien garde à tous les signes qui paraissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, et tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelqu'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art.

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE

OÙ SONT RAPPORTÉES ET RÉFUTÉES LES RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'ART DE CHIMIE.

CHAPITRE VIII

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.

Ayant traité dans la première Partie de ce Livre de ce qui peut empêcher de réussir en notre Art ; et ayant suffisamment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposés, il faut maintenant examiner ce que les Sophistes et les Ignorants ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc premièrement quelles sont leurs raisons, et nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable.

CHAPITRE IX

Raisons de ceux qui nient simplement l'art.

Il y a de deux sortes de Gens qui nient notre Art, et qui tâchent de le détruire. Les uns le nient absolument, et les autres ne le nient que sur diverses suppositions qu'ils font. Voici comment raisonnent les premiers.

1. Toutes les choses, disent-ils, sont distinguées en plusieurs Espèces différentes. Et cela vient de ce que dans la composition des Mixtes les Éléments ne sont pas mêlés ni unis en même proportion en tous. Ainsi, ce qui fait qu'un Cheval est d'une espèce différente que celle d'un homme, c'est que la proportion des Éléments est toute autre dans la composition d'un Cheval que dans celle d'un Homme. Il en est généralement de même des autres différences qui se remarquent en toutes choses, et il en est par conséquent de même dans les Minéraux. Car le mélange et la proportion des Éléments dans les Mixtes est ce qui leur donne la forme et la perfection ; et par ainsi c'est ce qui en fait la différence d'avec les autres choses. Or il est certain que cette proportion nous est entièrement inconnue. Comment donc pouvoir former un Mixte, et en faire le mélange et la composition ? Que s'il est vrai, comme il l'est en effet, que nous ignorions quelle est la véritable proportion des Éléments dans l'Or et dans l'Argent, il s'ensuit nécessairement de là que nous ne saurions jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites, qui fait l'Or et l'Argent, est inutile et impossible.

2. D'ailleurs, quand on connaîtrait même exactement la véritable proportion des Éléments, et combien il entre de chacun d'eux dans la Composition de l'Or et de l'Argent, on ne saurait pas pour cela la manière de bien mêler et unir ces mêmes Éléments ensemble pour en faire ces deux Métaux ; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui sont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler Ne

sachant donc de quelle manière se fait le mélange des Éléments, dans la composition de l'Or et de l'Argent, il est certain, par conséquent, qu'on ne les saurait faire.

3. Mais supposé qu'on sût au juste, et la proportion des Éléments, et la manière de les mêler, il ne s'ensuirait pas qu'en faisant leur mélange, on pût bien proportionner la chaleur, qui est l'Agent par le moyen duquel le Mixte se fait tel qu'il est, et est rendu parfait. Car pour former les Métaux, la Nature se sert pour chacun d'eux d'un certain degré de chaleur qui nous est inconnu. Comme nous ne connaissons point non plus toutes les autres différentes Causes efficaces, sans le concours desquelles la Nature ne saurait produire ni achever ses Ouvrages. Et partant, puisque toutes ces choses nous sont inconnues, il s'ensuit évidemment que nous devons aussi ignorer la manière de faire le Magistère.

4. Outre ces raisons qu'ils allèguent, ils se servent encore de l'expérience. Car ils disent premièrement que depuis plus de mille ans en ça, on sait que plusieurs Personnes fort sages se sont appliquées à la recherche de cette Science ; de sorte que si on l'eût pu faire par quelque manière que ce fût, il est sans doute que depuis un si longtemps, elle devrait avoir été faite plus de mille fois ; cependant on n'en a jamais ouï parler. Ils disent secondement qu'il y a plusieurs Princes et plusieurs Rois qui ne manquaient ni de richesses ni d'Hommes fort savants et forts éclairés, lesquels ont souhaité passionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude et quelque dépense qu'ils aient faite pour cela. Ce qui est une preuve convaincante que ce n'est qu'une pure imagination.

5. De plus, les Philosophes qui ont fait semblant d'enseigner cette Science dans leurs Livres ne l'ont pourtant point enseignée, et on n'y a jamais pu découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'est rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raisons. Nous ne saurions imiter la Nature dans les Compositions les plus faibles et les plus aisées à détruire. Par exemple, nous ne saurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte semblable, quoiqu'ils soient d'une Composition très faible, et qui est presque sensible. Donc à plus forte raison nous en saurions faire la mixtion des deux Métaux, laquelle est très forte ; comme il se voit par la grande difficulté qu'il y a de les résoudre, et de les réduire en leurs propres Éléments et en leurs premiers Principes. Outre que nous ne saurions même connaître leur mixtion, ni par nos sens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, disent-ils, qu'une Espèce se change en une autre, ni qu'elle puisse y être réduite par aucun artifice. Par exemple, que d'un Bœuf il s'en fasse un Chèvre. Comment donc pouvoir changer les uns en les autres les Métaux qui sont de différente espèce entre eux, et du Plomb en faire de l'Argent ? C'est une chose qui paraît ridicule et qui est tout à fait éloignée de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Ils disent de plus : Il est certain que la Nature emploie mille ans à purifier les Métaux imparfaits, et à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un

Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de temps pour transmuier en Or les Métaux, imparfaits, puisqu'il lui faudrait mille ans pour le faire ? Que si on voulait dire que les Philosophes achèvent en peu de temps, par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, surtout dans les Métaux ; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très subtiles, et par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaisse également en eux-mêmes leur humidité particulière, afin qu'elle ne s'enfuie ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, et qu'ils ne demeurent pas privés de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure *, qui leur donne la malléabilité et l'extension, il est certain que si par artifice on veut abrégier le temps que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, et des Corps métalliques, cela ne se pourra faire qu'en se servant d'une chaleur plus forte que celle dont la Nature se sert. Et ainsi cette chaleur excessive, au lieu d'épaissir également le Mercure, qui est l'humidité métallique, elle le dissoudra et le dissipera en le faisant sortir de la composition. Car c'est une Maxime assurée, qu'il n'y a que la chaleur douce et modérée qui puisse épaisir l'humidité (Mercurielle) et lui faire prendre Corps, ni qui en fasse une parfaite mixtion ; et que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Etre et la perfection des choses vient, disent-ils, des Astres, comme étant les premières Causes qui, dans les Corps sublunaires, influent la Forme et la perfection, et qui impriment dans la Matière le mouvement qui tend à la génération et à la production, pour produire ou pour détruire (les Individus) des Espèces. Or cela se fait tout à coup et dans un instant, (lorsqu'un seul ou plusieurs Astres, par leur mouvement régulier, sont arrivés dans le Firmament à un certain point fixe et déterminé, duquel vient l'Etre ou la forme et la perfection.) Car toutes les choses d'ici-bas reçoivent dans un moment leur Forme et leur Etre d'une certaine position des Astres. Et comme il y a plusieurs de ces positions, et non pas une seule, et que toutes sont différentes les unes des autres, de même que leurs Effets sont aussi différents entre eux, il n'est pas possible que l'on puisse remarquer ni distinguer exactement une telle diversité, et une si grande différence de positions ; parce qu'y en ayant une infinité, elles nous sont inconnues. Quelle apparence donc qu'un Philosophe supplée et répare en son Œuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connaître la différence des diverses positions où les Astres se trouvent successivement par leur mouvement continuel Mais supposons qu'un Philosophe connaisse même certainement quelle est la véritable position d'une ou de plusieurs Etoiles qui donne la perfection aux métaux ; il ne fera pas encore pour cela ce qu'il prétend. Car l'artifice ne saurait en un instant préparer ni disposer quelque Matière que ce puisse être à recevoir une forme. Parce que la disposition, que l'on donne à la Matière, est un mouvement qui ne se peut faire que successivement et peu à peu. Et partant, les

Astres influant la Forme en un instant, et l'Artiste ne pouvant en un instant disposer la Matière à la recevoir, il est certain que la Matière, sur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, disent-ils, que régulièrement dans les choses naturelles, il est bien plus facile de détruire une chose que de la faire. Or il est constant que c'est une chose très difficile que de détruire l'Or : Comment donc prétendre de le faire ?

C'est par ces raisons, et par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient simplement notre Art, prétendent en faire voir l'impossibilité. Mais toutes ces raisons ne sont que des Sophismes, que je réfuterai après avoir premièrement établi la vraie intention pour l'accomplissement de notre Œuvre. Après quoi je rapporterai et réfuterai aussi les raisons de ceux qui nient cet Art sous quelques conditions.

CHAPITRE X

Que l'Art ne doit et ne peut pas même imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions ; où il est parlé des Principes des Métaux.

Avant de répondre à toutes ces questions, il faut remarquer les Principes qui servent de Matière et de fondement à la Nature pour former les Métaux, et qui selon quelques Philosophes sont le Soufre et l'Argent-Vif, ont une composition et une union très forte et resserrée par ensemble. Et de là vient qu'il est fort difficile de dissoudre et de définir ces Principes. Parce que ces deux Matières étant mêlées, elles ne s'épaississent et ne s'endurcissent ensemble autant qu'il est nécessaire pour être rendues malléables, (c'est-à-dire pour pouvoir être étendues sous le marteau) sans se casser sans se désunir, qu'à cause que leur mélange et leur digestion ne se faisant dans les Mines que peu à peu, que successivement et durant un long temps, par une chaleur fort douce et fort modéré qui les épaisit ; il ne se perd et ne s'exhale rien de leur humidité visqueuse.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale et assurée : Premièrement, que nulle Matière humide ne peut s'épaissir qu'auparavant ses plus subtiles parties ne s'évaporent et que les plus grossières ne demeurent, si dans la Composition il y a plus d'Humide que de Sec. Secondement, que le véritable et l'exact mélange du Sec et de l'Humide consiste en ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, et le Sec par l'Humide ; et que des deux il se fasse une seule Substance, laquelle soit homogène en toutes ses parties, qui soit tempérée entre le dur et le mou, et qui puisse s'étendre sous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mélange, qui se fait durant un long temps, de l'Humide gluant et visqueux, et d'une Terre très subtile, qui se mêlent ensemble exactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit la même chose que le Sec, et le Sec le même que l'Humide. Or cette Substance subtile, que nous avons dit qui devait s'exhaler de l'Humide ne se résout et ne s'évapore pas tout à coup ; mais cela se fait lentement et peu à peu, et en plusieurs milliers

d'années ; parce que la Substance des Principes dont la Nature se sert est homogène et toute uniforme ; c'est-à-dire entièrement semblable. Si donc cette Substance subtile s'exhalait soudainement, comme l'Humide n'est pas une chose différente du Sec (puisqu'à cause de leur mélange si exact, ils ne sont tous deux qu'une même chose) il est sans doute que l'Humide ne pourrait s'exhaler qu'avec le Sec : et par ainsi tout s'en irait en fumée ; et dans la résolution qui se ferait de l'Humide, il ne pourrait point être détaché ni séparé du Sec, étant si fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convaincante dans la Sublimation des Esprits. Car ces Esprits venant à se résoudre soudainement par la Sublimation, (c'est-à-dire une partie de ces Esprits, qui s'élèvent dans le Vaisseau, se détachant de l'autre qui demeure au fond) l'Humide n'est point séparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en sorte qu'ils soient divisés entièrement dans les parties dont ils sont faits, c'est-à-dire séparés dans leurs premiers Principes ; mais leur Substance monte toute entière, ou s'il se fait quelque dissolution de leurs parties, ce n'est que bien peu. Il est donc vrai que ce qui fait épaisir les Métaux, (ou leur Matière), c'est l'évaporation qui se fait successivement et également de l'Humide subtil et vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaisissement de la manière que la Nature le fait ; et par conséquent nous ne saurions imiter la Nature en cela. Aussi il ne nous est pas possible de l'imiter en toutes les différences de ses propriétés : comme nous l'avons dit dans l'avant-propos de ce Livre. Nous ne prétendons donc pas imiter la Nature à l'égard de ses Principes, ni dans la proportion qu'elle garde lorsqu'elle mêle les Eléments, ni dans la manière dont elle les mêle les uns avec les autres, ni dans l'égalité de la chaleur par laquelle elle épaisit et corporifie les Métaux, d'autant que ce sont des choses qui toutes nous sont impossibles, et qui nous sont absolument inconnues. Cela étant présupposé, nous allons maintenant réfuter les raisons de ceux qui, par leur ignorance, nient un Art si excellent.

CHAPITRE XI

Réfutation des Raisons de ceux qui nient l'Art absolument.

Quand ils disent donc que nous ignorons la proportion des Eléments, que nous ne savons pas de quelle manière ils sont mêlés, que nous ne connaissons point au juste le degré de la chaleur qui épaisit et corporifie les Métaux, et que plusieurs autres causes, aussi bien que les accidents que la Nature produit par ses actions, nous sont inconnues : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que notre Science soit impossible. Car si nous ne pouvons pas savoir toutes ces choses, nous ne nous soucions pas aussi de les savoir ; puisque la connaissance que nous en aurions ne pourrait de rien servir à notre Œuvre : et que pour la faire, nous nous servons d'un autre Principe et d'une autre manière de produire les Métaux ; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

A ce qu'ils nous objectent que les Philosophes et les Rois ont recherché cette Science inutilement, je réponds en un mot que cela n'est point vrai ; parce qu'il est certain qu'il y a eu des Rois (quoique fort peu), surtout parmi les Anciens, qui l'ont sue, et que de notre temps, même, s'il y a des Personnes sages qui l'ont trouvée par leur seule industrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces sortes de Gens, comme en étant indignes. De sorte que ces Gens-là, n'ayant jamais connu personne qui la sût, se sont imaginés faussement que personne ne l'a jamais sue.

Pour ce qui est de ce qu'ils disent avec aussi peu de raison que, ne pouvant imiter la Nature dans les plus faibles mixtions qu'elle fait des Eléments, comme dans la composition d'un Ane et d'un Bœuf, il s'ensuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions qui sont plus fortes (telles que sont celles de Métaux), il est aisé de leur faire voir qu'ils se trompent lourdement en plusieurs choses : Car premièrement leur raisonnement n'étant fondé que sur une comparaison qu'ils font, ou sur une conséquence qu'ils tirent du plus au moins. Cette conséquence n'est pas de nécessité, mais de contingence ; c'est-à-dire que cela ne conclut pas nécessairement ; mais il prouve seulement que cela peut être, comme il peut être en plusieurs occurrences. Et ainsi ce n'est pas une conviction qui puisse nous forcer à avouer l'impossibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connaître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune ressemblance, pas même apparente, entre la composition faible des Animaux et la mixtion forte et serrée des Minéraux. Et la raison en est parce que ce qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux, qui ont une Composition faible, ce n'est pas la proportion (des Eléments), ni la Matière qui est mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matière dont la mixtion est faite, ni la mixtion même qui est l'effet de l'action et de la passion de ses qualités, et qui n'est que l'union et l'assemblage des premières qualités. Ce n'est, dis-je, nulle de ces choses qui donne la perfection aux Animaux et aux Végétaux : mais, selon l'opinion de plusieurs, c'est l'Âme sensitive et végétative, laquelle vient des secrets de la Nature ; c'est-à-dire, ou de la Quintessence, ou du premier Agent. Ce que nous avançons sur le sentiment de plusieurs, parce que c'est une chose que nous avouons qui nous est cachée et inconnue. C'est pourquoi encore que la composition des Animaux et des Végétaux soit faible, nous ne saurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection ; parce que nous ne saurions leur donner l'Âme, qui est ce qui les rend parfaits. D'où il est évident que si nous ne pouvons donner, la perfection à un Bœuf, ou à une Chèvre, le défaut n'en vient pas de ce que nous n'en saurions faire la mixtion, mais de la part de l'Âme, que nous ne saurions leur donner. Car pour ce qui est de faire une Composition moins forte, ou plus forte, comme d'en faire une moins faible, ou une plus faible, nous en viendrons aisément à bout par notre artifice, en imitant la voie et le cours de la Nature. N'est donc pas vrai ce qu'ils disent, qu'il y a plus de perfection dans les Métaux que dans les choses vivantes ; puisqu'au contraire il y en a moins, à cause

que la perfection des Métaux consiste plus dans la proportion et dans la composition des Eléments qu'en autre chose : c'est-à-dire que dans l'Âme, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux et les Végétaux, il nous est aussi plus facile de les parfaire qu'eux. C'est ainsi que Dieu diversifie les perfections de ses Créatures. Car dans celles dont la Composition naturelle est faible, il a mis une plus noble et une plus grande perfection, par le moyen de l'Âme qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Composition plus forte et plus ferme (comme sont les Pierres et les Minéraux), il leur a donné une perfection beaucoup moindre et moins noble, parce qu'elle ne consiste que dans la seule manière de leur mixtion. La comparaison qu'ils font n'est donc pas juste ni bonne ; car la composition d'un Bœuf et d'une Chèvre n'est pas ce qui nous empêche de former un Bœuf et une Chèvre ; mais c'est la Forme (ou l'Âme) qui donne la perfection à ce Bœuf et à cette Chèvre, laquelle est plus excellente et plus inconnue que n'est la Forme qui donne la perfection au Métal.

Ils ne sont pas plus véritables lorsqu'ils disent qu'une Espèce ne se change point en une autre Espèce. Car une Espèce se change en une autre lorsqu'un Individu d'une Espèce se change dans l'Individu d'un autre. Car nous voyons qu'un Ver se change naturellement, et même par artifice, en une Mouche, laquelle est d'une Espèce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on suffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Blé dégénère en Ivraie, et d'un Chien mort il se forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il est vrai que ce n'est pas nous qui les faisons ; mais c'est la Nature, à laquelle nous fournissons les choses nécessaires pour agir. Il en est la même chose de la Transmutation des Métaux. Ce n'est pas nous qui les transmuons, c'est la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matière et lui disposons les voies ; parce que d'elle-même elle agit toujours inmanquablement, et nous ne sommes que ses Ministres dans les Opérations que nous lui faisons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raisonnement par cet autre, qui n'est pas moins imaginaire, en disant que la Nature emploie mille ans à former et à parfaire les Métaux, qui est un terme auquel la vie d'un Homme ne saurait atteindre. A quoi je réponds que selon l'opinion des anciens Philosophes, il est vrai que la Nature, agissant sur ces Principes, y met ce temps là. Mais soit que la Nature fasse la perfection des Métaux en mille ans, ou en plus de temps, ou en moins, ou même dans un moment, cela ne fait rien contre nous ; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ses Principes ; ainsi que nous l'avons déjà prouvé, et comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la suite. Il y en a pourtant, et qui sont même sages et bien éclairés, qui soutiennent que la Nature fait bientôt son Opération ; c'est-à-dire en un jour, et même en moins de temps. Mais quand cela serait vrai, il ne nous serait pas moins impossible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous l'avons suffisamment prouvé. Le surplus de leur raisonnement étant véritable, je ne le veux point aussi contester.

A ce qu'ils disent que la production et la perfection des Métaux vient de la position d'une ou de plusieurs Etoiles, que nous ignorons, je réponds que nous ne nous mettons point en peine de la position ni du mouvement des Astres, et que cette connaissance ne nous servirait de rien en notre Art, et par conséquent elle n'est point nécessaire. Car il n'y a point d'Espèce de choses sujettes à la génération et à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particulières, qui soient produites, et d'autres qui ne soient détruites ou corrompues. Ce qui fait voir évidemment que la position des Astres est tous les jours très propre, tant pour la production que pour la destruction des choses particulières, en toute sorte d'Espèce. Il n'y a donc nulle nécessité que l'Artiste observe, ni qu'il attende la position des Etoiles ; quoique néanmoins cela pût servir. Mais il suffit de préparer les choses à la Nature, afin qu'elle, qui est sage et prévoyante, les dispose aux positions propres, et aux aspects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne saurait faire son action, ni donner la perfection à quoi que ce soit sans le mouvement et la position des Corps mobiles. Et par ainsi, si vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, et que vous preniez bien garde que tout ce qui doit se faire dans le Magistère soit bien disposé, il est sans doute qu'il recevra sa perfection par la Nature, sous une position qui lui sera convenable, sans qu'il soit nécessaire que vous observiez cette position.

Aussi quand on voit un Ver se former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'observer immédiatement la position des Etoiles pour connaître comment ce Ver a été produit. mais il suffit seulement de remarquer les qualités de l'air où est cet Animal qui pourrit, et les autres Causes qui en sont la pourriture, sans le concours de la position des Astres. Et cela seul nous apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la position des Astres qui est nécessaire pour cela, encore qu'elle nous soit inconnue.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en disant que la perfection s'acquiert en un instant, et cependant que notre préparation ne se pouvant pas faire en un instant, il s'ensuit nécessairement de là, que le Grand Œuvre ne saurait être parfaite par l'artifice, et par conséquent que l'Art de Chimie n'est rien du tout. Je réponds qu'ils ne sont pas raisonnables, et que c'est parler en Bêtes et non pas en Hommes. Car les propositions d'où ils tirent cette conséquence n'ont nulle liaison avec elle. Ainsi leur raisonnement est comme qui dirait : Un Ane court, donc tu es une Chèvre. Et la raison en est, qu'encore que la préparation ne puisse se faire en un instant, cela n'empêche pas toutefois que la Forme ou la perfection n'arrive en un instant à la chose qui est préparée pour la recevoir. Car la préparation n'est pas la perfection ; mais c'est une habilité ou une disposition à recevoir la Forme.

Enfin, ils allèguent pour dernière raison qu'il est plus facile à l'Art de détruire les choses naturelles que de les faire : ainsi, comme ils soutiennent que nous ne pouvons détruire l'Or, ils concluent qu'il nous est

encore moins possible de le faire. A quoi je réponds que leur raisonnement ne conclut pas nécessairement pour nous forcer à croire que l'on ne puisse pas faire l'Or par artifices Car il est vrai que comme il est difficile de le détruire, il est encore plus difficile de le faire : Mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit impossible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or vient de ce que ses parties ayant une forte union entre elles, il est évident que sa dissolution doit être difficile à faire. Et par ainsi il est malaisé de dissoudre l'Or. Et l'erreur où ils sont de croire qu'il soit impossible de faire l'Or ne provient que de ce qu'ils ne savent pas l'artifice de le dissoudre, suivant la manière d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pu connaître, par divers essais qu'ils auront fait pour détruire l'Or, que la Composition de l'Or était très forte ; mais ils n'ont pas reconnu jusqu'où pouvait aller cette force, et ce qui la pouvait vaincre, et en faire la dissolution.

J'ai ce me semble répondu suffisamment aux raisons imaginaires des Sophistes : Il reste maintenant, mon Fils, à satisfaire à ce que je vous ai promis, qui est d'examiner les raisons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, et selon quelques suppositions qu'ils font. Ensuite nous traiterons des Principes dont la Nature se sert à la Composition des Métaux, lesquels nous examinerons encore plus à fond dans la suite ; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magistère, et nous traiterons premièrement de chacun de ses Principes en particulier, nous réservant d'en faire un Discours général dans le Livre suivant. Commençons par mettre les raisons des premiers, et par les réfuter.

CHAPITRE XII.

Différents Sentiments de ceux qui supposent l'Art véritable.

Ceux qui supposent que cet Art est véritable ne sont pas tous de même sentiment. Ce qui fait qu'il se trouve différentes opinions touchant la véritable Matière pour faire l'Œuvre. Car les uns soutiennent qu'il faut la prendre dans les Esprits. D'autres assurent que c'est dans les Corps, ou Métaux, qu'elle se trouve : D'autres dans les Sels et Aluns, les Nitres et les Borax. Et d'autres enfin, disent que c'est dans toutes les choses végétales qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui disent vrai en partie, mais qui se trompent aussi en partie ; et il y en a d'autres qui se trompent en tout, et qui trompent tous ceux qui lisent leurs Livres, et qui suivent leur Doctrine. Une si grande diversité d'opinions fausses m'a bien donné de la peine et m'a fait faire bien de la dépense. Et ce n'a été que par une longue conjecture, et après plusieurs expériences bien pénibles et bien ennuyeuses, que j'ai développé la vérité parmi tant de faussetés. Je puis dire même que de fausses opinions m'ont souvent détourné du bon chemin où j'étais, parce qu'elles étaient opposées à mon raisonnement, et qu'elles m'ont souvent jeté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions, et qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils

n'ont laissé dans leurs Ecrits que des erreurs et des mensonges diaboliques pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même si je ne corrige leurs erreurs, et si en traitant de cette Science, je ne dis et je n'enseigne entièrement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter notre Magistère en des termes qui soient tout à fait obscurs ; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement qu'il soit intelligible à tous. Je l'enseignerai donc de telle manière qu'il ne sera nullement caché aux Sages, quoiqu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres ; mais pour les Stupides et les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont cru que la Matière de notre Œuvre se devait prendre dans les Esprits sont différents entre eux. Car les uns ont dit que c'était dans l'argent-vif, les autres dans le Soufre, et d'autres dans l'arsenic, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques uns ont soutenu que c'était dans les Marcassites, d'autres dans la tutie, d'autres dans la Magnésie, et d'autres enfin dans le Sel Ammoniac. Il n'y a pas moins de diversité entre ceux qui ont cru que c'était dans les Corps ou Métaux qu'on trouvait cette Matière ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'était Saturne, d'autre Jupiter, et d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui assurent qu'il faut la chercher dans le Verre ; d'autres dans les Pierres précieuses ; d'autres dans les Sels, dans les différentes sortes d'Aluns, de Nitres et de Borax. Il y en a d'autres enfin, qui croient que l'Art se fait indifféremment de toutes sortes de Végétaux ; de sorte que dans les différentes suppositions qu'ils font, ils sont tous opposés les uns aux autres, et ceux qui ne croient nulle de ces différentes opinions, ou qui en combattent quelqu'une, se persuadent que par ce moyen ils détruisent absolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne disent presque rien de véritable.

CHAPITRE XIII

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre.

Ceux qui ont cru que le Soufre était notre véritable Matière, après avoir travaillé sur ce Minéral sans connaître en quoi consiste la perfection de sa préparation, ont laissé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginaient qu'en le nettoyant et le purifiant, il serait parfaitement préparé. Et comme cette préparation se fait par la Sublimation, ils crurent qu'il n'y avait qu'à sublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation, et que c'était la même chose de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vu que leur Soufre, ainsi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques et les transmuier, comme il le devait faire, se brûlait et s'en allait tout en fumée, et que non seulement il ne s'attachait pas inséparablement aux Métaux, mais même qu'il s'en séparait en peu de temps, sans qu'il en restât rien du tout ; et que les Corps, sur lesquels ils en avaient fait la projection, se

trouvaient plus impurs qu'ils ne l'étaient auparavant. Comme ils virent donc qu'ils s'étaient trompés à faire leur Œuvre, et étant néanmoins persuadés (pour avoir longtemps pensé et ruminé là-dessus) que la Science consistait dans le Soufre tout seul, et ne s'y trouvant pas, et croyant d'ailleurs qu'elle ne peut se trouver en nulle autre chose, ils ont inséré de là quelle était impossible.

CHAPITRE XIV

Réfutation de ce que l'on vient de dire.

C'est ainsi que raisonnent ceux qui cherchent notre Science dans le Soufre. Mais il est aisé de faire connaître en peu de mots à ces Gens-là qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magistère : et parce qu'ils supposent que le seul Soufre vulgaire est notre Matière, et à cause qu'encore que ce qu'ils supposent fût vrai, ils se trompent dans la manière de le préparer, croyant qu'il n'y a autre chose à faire qu'à le sublimer. Ressemblant en cela à un Homme qui depuis sa naissance jusqu'à sa vieillesse aurait demeuré enfermé dans une maison : lequel s'imaginerait que tout le Monde n'aurait pas plus d'étendue que la maison où il serait, et qu'il n'y aurait autre chose au Monde que ce qu'il voit dans cette maison. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé sur plusieurs Matières, et ils ne se sont jamais appliqués à beaucoup d'opérations, ni ne se sont pas beaucoup peiné à faire des expériences. Ainsi ils n'ont pu connaître d'où notre Matière se doit tirer et d'où elle ne peut pas être prise. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne savent pas aussi quelle est l'Opération nécessaire pour donner la perfection à l'Œuvre, et qui sont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage est demeuré imparfait, c'est (qu'après leur préparation) leur Soufre est demeuré adustible et volatil, qui est ce qui gâte et corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

CHAPITRE XV

Raisons de ceux qui nient que l'arsenic soit la Matière de l'Art, et leur Réfutation

Il y en a d'autres qui étant persuadés que notre Médecine se devait nécessairement trouver dans le Soufre et dans l'arsenic, qui lui est semblable, et considérant plus attentivement que les premiers ce qui empêchait sa perfection, ils l'ont non seulement purgé de sa sulfurité brûlante en le sublimant, mais ils ont encore tâché de le dépouiller de sa terrestrité, ou de ses parties terrestres et grossières, n'ayant pu néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompés aussi bien que les autres, lorsqu'ils ont voulu en venir à la projection, parce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps sur lesquels ils l'ont jetée ; mais elle s'est évaporée peu à peu, et a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étaient et sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire, comme aux premiers, que la Science n'était rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déjà faite aux premiers ; et nous assurons de plus que notre Science est véritable, par ce que nous la savons

indubitablement, pour l'avoir vue de nos yeux, et touchée de nos propres mains.

CHAPITRE XVI

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie, la Marcassite, le Sel Ammoniac ; et leur Réfutation.

Il s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'on purifié, lui ont ôté sa volatilité et son adustion, et l'ont par ce moyen rendu fixe, terrestre et mort : de sorte qu'étant mis sur le feu, il ne se fondait pas bien, mais il se vitrifiait. Ce qui était Cause que dans la projection qu'ils faisaient de cette Médecine sur les Corps, elle ne pouvait Pas se mêler avec eux, ni par conséquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conséquence que les premiers (que l'Art est impossible, et nous leur répondons aussi comme nous avons fait aux premiers, qu'ils ont laissé l'Ouvrage imparfait et tronqué, ne sachant pas comment il le fallait parachever ; parce qu'ils n'ont pas su rendre leur Médecine entrante et pénétrante, qui est sa dernière perfection. Il en est de même touchant la préparation des autres Esprits, et on y fait les mêmes fautes, si ce n'est que dans l'Argent-vif et dans la Tutie, nous sommes délivrés du plus grand travail qu'il y ait à faire (dans la préparation des autres), qui est de leur ôter l'adustion. Car ces deux choses-là n'ont point de Soufre adustible et inflammable : mais ils ont seulement une Matière volatile et une terrestrité impure.

A l'égard des Magnésies et des Marcassites, elles ont toutes un Soufre adustible, et la Marcassite en a encore plus que la Magnésie. Toutes sont aussi volatiles, mais l'Argent-vif et le Sel Ammoniac le sont davantage que la Magnésie. Le Soufre est moins volatil que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac ; l'Arsenic, qui ressemble au Soufre, est moins volatil que lui, la Marcassite moins que l'Arsenic ; la Magnésie ne l'est pas tant que la Marcassite, et la Tutie l'est moins que la Magnésie, et que tous les autres Esprits. Toutes ces choses ont pourtant de la volatilité, mais les unes en ont plus que les autres. Et c'est cette volatilité qu'ont tous les Esprits qui a fait que ceux qui ont voulu faire des expériences et travailler dessus, se sont lourdement trompés dans les Opérations qu'ils ont faites pour les préparer, et dans la projection qu'ils ont essayé d'en faire. Et de là ils ont inféré l'impossibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit, qui supposaient l'Œuvre dans le Soufre. Ainsi nous n'avons autre chose à leur répondre que ce que nous avons déjà répondu à ceux-là.

CHAPITRE XVII

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans les Esprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.

Il y en a d'autres qui, s'étant appliqués à faire des expériences, ont tâché de fixer les Esprits dans les Corps, sans avoir donné auparavant nulle préparation

aux Esprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompés tout de même, ils n'en ont eu que du déplaisir et du chagrin. De manière que, désespérant de réussir, ils ont été forcés de mépriser la Science et de déclamer contre elle, comme la croyant fautive. Ce qui les a troublés, et qui les a jetés dans cette incrédulité, c'est que dans la fusion des Corps, laquelle ne se fait que par un feu violent, les Esprits qu'on jette alors dessus, ne pouvant souffrir l'ardeur du feu à cause de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps, mais les quittent et s'évaporent, et il n'y a que les Corps qui restent tous seuls dans le feu. Ces Gens-là se trouvent encore parfois abusés d'une autre manière. Car il arrive souvent que les Corps même s'en vont du feu avec les Esprits ; parce que les Esprits qui ne sont pas fixes, et dont les parties sont très subtiles, s'étant attachés et unis intimement aux Corps, ces Esprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlèvent et emportent nécessairement les Corps avec eux (à cause que dans cette Composition des Corps et des Esprits ; il y a plus de volatil que de fixe). Ce qui leur fait dire, comme aux premiers, que l'Œuvre est impossible. A quoi nous répondons aussi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les premiers.

Voici la cause de leur erreur. Le Philosophe dit : Fils de la Science, si vous voulez faire la Conversion ou la Transmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits, si cette Transmutation se peut faire par quelque matière que ce puisse être, il faut nécessairement qu'elle se fasse par les Esprits. Or il n'est pas possible que les Esprits, qui ne sont pas fixes auparavant, s'attachent et s'unissent si bien aux Corps que leur union puisse être de quelque utilité ; comme il a été dit ci-dessus, puisqu'ils s'exhalent et s'enfuient au feu, et qu'ils laissent les Corps sans les avoir nullement changés, et sans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que si les Esprits sont rendus fixes, ils sont encore inutiles ; parce qu'en cet état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fusion. Et quand bien même ils paraîtraient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cause qu'étant dans une chaleur faible ils ne s'évaporent pas, ils ne sont pourtant point fixes ; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils se séparent des Corps, ou bien eux et les Corps s'en vont ensemble en fumée. Donc, puisque l'Art ne se peut trouver dans la Matière la plus prochaine, et qui a le plus d'affinité avec les Métaux, à plus forte raison ne se trouvera-t-il pas dans une Matière éloignée et étrangère. Et par conséquent il ne peut se trouver en nulle chose.

C'est le raisonnement qu'ils font. A quoi je réponds qu'ils ne savent pas tout ce qu'on peut savoir là-dessus : C'est pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui se peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne savent pas, ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croient très forte, de l'impossibilité de l'Art.

CHAPITRE XVIII

De ceux qui nient que la matière de l'Art se trouve dans les Corps, et premièrement dans le Plomb blanc, ou l'étain, qu'on appelle Jupiter, et leur réfutation.

Quelques-uns ont cru que la Matière de l'Art se trouvait dans les Corps : mais ayant essayé d'y travailler, ils se sont trompés, parce qu'ils croient que les deux Espèces de Plomb, c'est-à-dire, le livide ou noir, et le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette et pure), étaient fort semblables et s'approchaient fort de la nature du Soleil et de la Lune ; le livide beaucoup de soleil, et non pas tant de la Lune ; et le blanc beaucoup de la Lune, et peu du Soleil. C'est ce qui fit croire à quelques uns d'entr'eux, que Jupiter n'était différent de la Lune que par ce qu'il avait le cric, qu'il était mou, et qu'il se fondait fort promptement. De sorte que s'imaginant que sa fusion si prompte et sa mollesse ne provenaient que d'une humidité superflue qu'il avait ; et que ce qui causait son cric, c'était un Argent-vif volatil, qui était entremêlé dans sa Substance : ils le mirent au feu et le calcinèrent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvait souffrir, jusqu'à ce que sa chaux fût devenue blanche. Mais après cela, le voulant remettre en son premier état, c'est-à-dire le remettre en Corps malléable, comme il était auparavant, ils ne le purent faire : ce qui leur persuada que c'était une chose impossible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de sa chaux par un feu fort violent ; mais ils ont trouvé qu'il avait encore le cric, comme auparavant, et qu'il était aussi facile à fondre, et cela leur a fait croire qu'on ne saurait lui ôter ces deux défauts par cette voie-là, et qu'il était impossible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrés à travailler sur ce Métal, l'ont calciné et remis en son premier état, puis ôtant sa Scorie, ils l'ont recalciné à plus grand feu, et remis une seconde fois en Corps : de manière qu'en réitérant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'était endurci, et qu'il n'avait plus le cric. Mais n'ayant pu lui ôter entièrement sa prompte fusion, ils se sont faussement persuadés qu'on ne le saurait faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, et le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompés tout de même, parce qu'il a rendu aigre et cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajouté ; sans que toutes les préparations, qu'ils aient pu leur donner, leur aient de rien servi. Ainsi n'ayant pu lui donner la perfection, ni par le mélange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutés par la longueur du temps qu'il faudrait pour découvrir le Magistère (qu'ils croient trouver par là), ils ont assuré que c'était une chose impossible.

D'autres enfin s'étant avisés de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Étain, et voyant que non seulement il n'en était point changé, et qu'elles n'avaient nul rapport ni affinité avec lui, mais qu'au contraire elles le gâtaient, et faisaient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendaient, ils ont jeté les Livres

par dépit, et secouant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'était qu'une niaiserie toute pure. Et à tous ces Gens-là je réponds comme j'ai déjà fait aux autres ci-devant.

CHAPITRE XIX

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb.

On ne réussit pas mieux à travailler sur le Plomb. Il est vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas cassants comme fait l'Étain, et qu'après sa calcination il reprend corps, et revient plutôt à sa nature que lui. Mais ceux qui travaillent sur ce Métal ne sauraient lui ôter sa noirceur, parce qu'ils n'en savent pas le moyen. Ainsi ils ne peuvent point lui donner de blancheur qui soit permanente, et quoi qu'ils aient pu s'imaginer, il ne leur a pas été possible de l'unir si fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuit à fort feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métal, a le plus trompé ceux qui ont cru que la Science ne pouvait se trouver que dans lui seul, c'est qu'après qu'il a été deux fois calciné, et autant de fois remis en Corps, tant s'en faut qu'il s'endurcisse en nulle manière, qu'au contraire il devient plus mou qu'il n'était auparavant ; et qu'avec tout cela il ne perd aucune de ses mauvaises qualités, qui sont la noirceur et la facilité qu'il a à se fondre soudainement. C'est pourquoi n'ayant pu rien faire de bon de ce Métal, dans lequel ils avaient cru qu'on pouvait facilement trouver la plus véritable et plus prochaine Matière de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'était qu'une pure imagination. De manière que ces Gens-là étant dans la même erreur que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondrons que la même chose.

CHAPITRE XX

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous.

Il y en a qui ont essayé de mêler les Corps durs ensemble, et les mous aussi ensemble, à cause de la ressemblance qui est entre eux, et qui ont cru que par ce moyen ils se perfectionneraient les uns les autres, et qu'ainsi ils seraient mutuellement transmués. Mais ils ont été pareillement trompés, parce que cela n'est pas possible. Pour mêler, par exemple, le Cuivre ou quelque autre Métal semblable avec l'Or et l'Argent, ces Métaux imparfaits ne sont pas transmués véritablement en Or ou en Argent pour cela ; et ils ne peuvent point soutenir longtemps un feu violent sans se séparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours, au lieu que les imparfaits sont ou entièrement consumés, ou réduits en leur première nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent et qui subsistent plus longtemps dans la composition et dans le mélange qu'on en fait : et d'autres moins, pour les raisons que nous dirons ensuite. Les mauvais succès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs brouilleries, les ont obligés à douter de la vérité

de la Science, et à soutenir que ce n'était qu'une imposture.

CHAPITRE XXI

Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science.

Il y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, et qui ont cru mieux rencontrer. Ceux-ci se sont imaginés, en unifiant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette composition une dureté stable à toute épreuve, et de donner aussi la perfection aux Métaux imparfaits, en les unissant tout de même avec les parfaits ; et que généralement ils se transmueraient, et seraient transmués les uns par les autres d'une véritable transmutation. Pour cet effet, ils ont tâché de trouver la ressemblance et l'affinité qui est entre les Métaux, en subtilisant les Corps grossiers et durs ; tels sont le Cuivre et le Fer, et en épaississant ceux de qui la substance est plus subtile, comme est l'Étain et le Plomb, qui est son semblable. Ce qu'ils ont essayé de faire (tant par des drogues qu'ils y ont ajoutées) que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces essais se sont trompés dans le mélange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur composition entièrement aigre et cassante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, sans avoir été altérée par le mélange des Corps durs, ou trop dure sans avoir été changée par les Corps mous qu'ils y avaient mêlés. Et par ainsi, n'ayant pu rencontrer la convenance ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'était qu'une supposition.

CHAPITRE XXII

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'âme (ou Teinture), ni dans le régime du feu.

D'autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Âmes (c'est-à-dire de leurs Teintures), et par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en aient fait, ils n'ont pu y réussir. Et ainsi ils ont été trompés dans leur espérance et dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns et les autres ont cru l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faite ci-devant.

CHAPITRE XXIII

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre, ni dans les Pierreries.

Ceux qui ont cru que la Matière de l'Art se devait chercher dans le Verre et dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choses pouvaient altérer les Corps, se sont trompés tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps et ne les pénètre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il est certain que ni le Verre, ni les Pierreries, n'étant pas véritablement fusibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conséquent, ces deux

choses ne peuvent point altérer les Corps. Et quoique ceux qui ont travaillé là-dessus aient fait tous leurs efforts pour unir le Verre avec les Corps, quand ils l'auraient pu faire (quoique ce soit pourtant une chose très difficile), ils n'eussent pas fait pour cela ce qu'ils prétendaient. Parce que tout ce qu'ils auraient pu faire, c'eût été de vitrifier les Corps (c'est-à-dire les réduire en une Matière semblable au Verre, transparente et cassante comme est le verre). Cependant, quoique ce défaut vienne de la Matière dont ils se servent, ils l'attribuent à la Science, et ils soutiennent qu'elle ne saurait faire autre chose. Ainsi ils infèrent, de là qu'elle est fautive. Mais je réponds à ces Gens-là que, ne travaillant pas sur la véritable Matière, on ne doit pas s'étonner s'ils finissent mal et s'ils ne réussissent pas ; outre qu'ils n'ont pas raison d'accuser la Science de leur propre erreur.

CHAPITRE XXIV

Motif de ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les Végétaux, et dans le mélange de quelque chose que ce soit.

En voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Œuvre avec les Sels, les Aluns, les Nitres et les Borax ; mais quelque opération qu'ils puissent faire sur ces Minéraux, je suis sûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, si après avoir bien fait des expériences sur ces Matières par leur Solution, leur Coagulation, leur Assation, et par plusieurs autres opérations, ils ne trouvent presque rien qui puisse servir à la Transmutation, ils ne doivent pas inférer de là que ce divin Art n'est pas véritable, puisque c'est un Art qui se fait nécessairement, et qu'il y en a plusieurs qui le savent. Ce n'est pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puisse y trouver de quoi faire quelque altération ; mais il faudrait l'aller chercher bien loin. et se donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui soutiennent que l'Œuvre se peut faire de tous les Végétaux, réussiraient encore plus difficilement. Ainsi, quoique ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffirait pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Œuvre en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matière pour être la véritable, et ils ont condamné généralement toutes les autres, et nous les avons tous réfutés les uns après les autres. Il y en a plusieurs, et même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Œuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, et les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorants et ne savent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, et elles peuvent être mêlées en tant de sortes, et par tant de différentes proportions, que ces

manières et ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de là il s'ensuit évidemment qu'ils peuvent se tromper en une infinité de façons ; soit dans le trop, soit dans le moins. Quoique pourtant ils se puissent redresser, pourvu qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matière. Pour moi, sans m'amuser à faire de longs discours là-dessus, à réfuter cette infinité, j'enseignerai en peu de mots toute la Science, et ce qui peut servir pour la connaître. Et par ce moyen, les Personnes sages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs qu'ils commettraient dans le choix de la Matière et dans leur travail. Mais nous examinerons auparavant les Principes naturels des Métaux ; nous en donnerons la Définition, et nous en rapporterons les Causes, autant qu'il est expédient pour notre divin Magistère ; comme je l'ai fait espérer au commencement de ce Livre.

TROISIÈME PARTIE DU PREMIER LIVRE

DES PRINCIPES NATURELS ET DE LEURS
EFFETS.

CHAPITRE XXV

*Des Principes naturels et des Corps
Métalliques, selon l'opinion des Anciens.*

Suivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont soutenu la vérité de notre Art, je dis que les premiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature se sert pour former les Métaux, sont l'Esprit fétide et l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau sèche. Or j'ai dit ci-devant qu'il y a deux Esprits fétides, l'un qui est blanc en son intérieur, et rouge au dehors ; et l'autre qui est noir. L'un et l'autre, néanmoins, dans l'Œuvre du Magistère, ont disposition à devenir rouge. J'expliquerai succinctement, mais suffisamment et sans rien omettre, la Nature de, ces deux Principes, comment et de quelle Matière ils sont formés. Je serai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Discours, et de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux est d'une Composition très forte, et d'une Substance qui est uniforme et homogène : parce que dans leur Composition, les plus petites parties de la Terre sont tellement et si fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau et du Feu, que nulle d'entre elles ne peut être séparée d'aucune des autres, dans la résolution qui se fait de tout le Composé. Au contraire, elles se résolvent toutes ensemblement, et l'une avec l'autre, à cause de l'étroite liaison qu'elles ont par ensemble, ayant été mêlées et unies par leurs plus simples et plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condensée et multipliée également, selon le cours et la manière ordinaire d'agir de la Nature, et que leur Essence le requiert. Ce que je dis conformément au sentiment de quelques anciens Philosophes.

CHAPITRE XXVI

Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes.

Il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment, et qui croient que ni le Vif-Argent, ni le Soufre, tels qu'ils sont naturellement, ne sont pas les Principes (c'est-à-dire la Matière prochaine des Métaux), mais qu'auparavant ils doivent être altérés et changés en une Matière terrestre. Ainsi, ils soutiennent que le Principe dont la Nature se sert pour former les Métaux est une chose toute différente de l'Esprit fétide (c'est-à-dire du Soufre) et de l'Esprit fugitif (ou de l'Argent-vif). Et ce qui les a obligés à le croire, c'a été premièrement que dans les Mines d'Argent, et dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre tels que nous les voyons et que la Nature les a produits ; et qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils sont que séparément, et chacun dans sa Mine particulière. Secondement à cause, disent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre sans passer par une disposition qui tienne le milieu (entre ces deux extrémités). Et partant, il est impossible (qu'une Matière) passe de la mollesse de l'Argent-vif à la dureté d'aucuns des Métaux, que par une disposition moyenne entre la mollesse de l'un, et la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matière qui ait cette consistance entre le dur et le mou, et qui participe également de ces deux choses. D'où ils concluent que ni le Vif-Argent, ni le Soufre ne sont les Principes que la Nature emploie à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque chose qui se fait par l'altération de leur Essence ; laquelle se change naturellement en une Substance terrestre. Ce qui, selon eux, se fait de cette sorte.

L'Argent-vif et le Soufre se changent premièrement en une espèce de Terre. Et ensuite, de ces deux Substances terrestres, il sort une vapeur fort subtile et fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, et cette double vapeur est la Matière prochaine, ou le principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite et digérée par la chaleur tempérée de la Mine, il s'en fait une certaine manière de Terre, et par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, et des pores de la Terre, elle la dissout et s'unit ainsi avec elle également, par une union naturelle et solide. Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout et s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, et de l'Eau qui y coule et qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, et que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Eléments se rencontrent dans une proportion nécessaire ; y étant mêlés et unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mélange, il se fasse une Substance uniforme et homogène. Ensuite ce mélange s'épaissit et s'endurcit en Métal, par une continuelle et longue digestion de la chaleur des Mines. Voilà quelle est leur opinion, qui

n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoiqu'elle en approche beaucoup.

CHAPITRE XXVII

Division de ce qu'il y a dire des trois Principes.

Nous avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux ; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous ferons un Chapitre de chacun, dont le premier sera du Soufre, le second de l'Arsenic, et le troisième de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes et nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondements et des opérations du Magistère, et nous en déclarerons les causes.

CHAPITRE XXVIII

Du Soufre.

Le Soufre est une graisse de la Terre qui s'est épaissie dans les Mines par le moyen d'une cuisson modérée, jusqu'à ce qu'elle devienne dure et sèche, et lors elle s'appelle Soufre. Or le Soufre a une composition très forte, et il est d'une Substance qui est semblable et homogène en toutes ses parties. C'est pourquoi on n'en saurait tirer l'huile par la distillation, comme on fait des autres choses qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner sans rien perdre de sa Substance qui soit utile et considérable perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, et (sans) qu'il ne se fasse une grande dissipation de sa Substance. Car de cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera-t-on trois de reste après la calcination. On ne saurait non plus le fixer, qu'il n'ait été calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Substance, on peut empêcher qu'il ne s'envole et ne s'enfuie si promptement, et le garantir de l'adustion. Il se calcinera même étant mêlé. Mais si on voulait tirer de lui la Matière de l'Œuvre, en le préparant par lui-même, on n'y réussirait pas. parce qu'il ne se parfait qu'étant mêlé avec autre chose, et sans lui le Magistère est si long à faire, qu'on est contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que si on le joint avec son pareil, l'Arsenic, il se change en Teinture, et il donne à chaque Métal le poids des Métaux parfaits ; il lui ôte ses impuretés, et il le rend resplendissant. Il est rendu parfait par le moyen du Magistère, sans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire au contraire, il gâte et noircit les Corps avec qui on le mêle. C'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir sans le Magistère.

Mais si, dans la préparation, on peut trouver le moyen de le mêler et de le joindre amiablement aux Corps, c'est-à-dire de l'unir si bien à eux qu'il n'en puisse plus être séparé, on découvrira par ce moyen un des grands Secrets de la Nature ; et on saura une des voies de la perfection : parce qu'il y a plusieurs voies qui tendent et qui conduisent au même effet. Il y en a pourtant une qui est plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre est qu'il augmente assurément le poids de quelque Métal que ce soit que l'on calcine avec lui, et qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre semblable à l'Or. Il se joint aussi avec le Mercure. Et si on les sublime tous deux ensemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aisément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or et l'Étain ; et le premier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'est point vrai que le Soufre puisse coaguler véritablement, et avec quelque profit le Vif-argent en Soleil et en Lune, et que cela se fasse aisément et sans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous se le sont imaginés. Néanmoins, les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, et par conséquent moins d'humidité, se calcinent plus facilement par le Soufre ; et au contraire, ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité, se calcinent aussi plus difficilement. Mais je proteste par le Dieu très haut, que c'est le Soufre qui illumine, c'est-à-dire qui donne l'éclat, et qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux ; parce qu'il est de lui-même Lumière et Teinture.

Le Soufre a cela de plus qu'il ne se dissout qu'avec peine ; parce que parmi ses parties, il n'y a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant seulement d'oléagineuses, lesquelles ne se dissolvent pas aisément dans l'Eau. J'en dirai la raison ci-après dans le Chapitre du Dissolvant, où je ferai voir manifestement ce qui peut être dissous dans l'Eau, et ce qui ne le peut point être.

Au reste le Soufre se sublime, parce que c'est un Esprit. Si on le mêle avec Vénus, et que des deux on en fasse une Composition, on en fait une couleur violette fort belle. Il se mêle tout de même avec le Mercure. et par la cuisson il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela que le Soufre puisse lui-même servir à faire l'Œuvre des Philosophes. Car ce serait une erreur, comme je le ferai voir clairement dans la suite. Pour le choisir, il le faut prendre massif et clair. En voilà assez pour le Soufre.

CHAPITRE XXIX

De l'Arsenic.

L'Arsenic est fait tout de même d'une Matière subtile, et il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entre eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, et fort difficilement la rouge ; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, et difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre et d'Arsenic ; l'un qui est jaune et l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art, les autres espèces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre ; mais l'un et l'autre se subliment mieux si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre, ni l'Arsenic ne sont la Matière qui donne la perfection à notre Œuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, et point pierreux.

CHAPITRE XXX

De l'argent-vif.

L'Argent-vif, qui selon l'usage des Anciens s'appelle autrement Mercure, est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulfureuse, très subtile, et d'une Eau très claire, lesquelles ont été cuites et digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, et mêlées et unies fort exactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humidité ait été également tempérée par le Sec, et le Sec par l'Humide. C'est pourquoi il coule fort aisément sur une superficie égale et unie, à cause de la fluidité et de l'humidité de son Eau : et il ne s'attache point à ce qu'il touche, encore que sa matière soit visqueuse et gluante ; parce que la sécheresse qui est renfermée dans lui tempère cette humidité et l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'est lui, qui selon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, est la Matière des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter et au Soleil ; plus difficilement à la Lune, et plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune, mais jamais à Mars, si ce n'est par artifice ; et de là l'on peut découvrir un grand secret. Car il est ami des Métaux, et étant de leur nature, il s'unit aisément avec eux, et il sert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures : Et il n'y a que l'Or seul qui aille au fond du Mercure, et qui se noie dans lui. Il dissout Jupiter, Saturne, la Lune et Vénus, et ces Métaux se mêlent avec lui, et sans lui l'on ne saurait dorer nul Métal. Il se fixe, et il devient une Teinture d'une rougeur très exubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, et d'une très grande splendeur : Et il ne se sépare jamais du Corps auquel il est joint, tandis qu'il demeure en sa nature. Le Mercure n'est pas néanmoins notre Matière, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit : mais il peut y contribuer avec condition, aussi bien que le Soufre.

CHAPITRE XXXI

Des Effets des Principes naturels, qui sont les Corps Métalliques.

Nous avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui sont les effets, et qui sont formés de ces Principes. Il y en a six en tout : l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Étain, l'Airain ou Cuivre, et le Fer. Le Métal est un corps minéral fusible, et qui se forge et s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, et d'une très forte et ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlés avec eux. Par exemple, si l'on mêle du Plomb avec de l'Or, lorsque ces deux Métaux sont en fusion, le Plomb ne deviendra pas Or par ce mélange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or et se consumera, partie par évaporation, et partie par adustion, l'Or demeurant tout entier en cette Opération qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voie ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistère, où le Parfait aide et perfectionne l'Imparfait, et où l'Imparfait reçoit de

soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoute rien d'étranger, et où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistère. Et je prends Dieu à témoin, qu'en ce Magistère le Parfait et l'Imparfait se changent et se perfectionnent l'un l'autre ; qu'ils sont changés et perfectionnés l'un par l'autre, et que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre.

CHAPITRE XXXII

Du Soleil ou de l'Or.

Nous avons parlé en général des Corps, ou des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'or est un Corps métallique jaune, pesant, qui n'a point de son, et fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine et lavé pendant un long temps par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, et qui, sans se diminuer, souffre la Coupelle et le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée. Or, si elle n'a toutes les Causes et les Différences ou Propriétés qui sont contenues en cette Définition, il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement et radicalement la Teinture, l'uniformité et la pureté de l'Or à quelque Métal que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vu dans les Mines de Cuivre, d'où il coulait de l'Eau qui, entraînant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, et les ayant lavées et nettoyées continuellement et pendant un long temps ; cette Eau venant ensuite à tarir, et ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout sec, j'ai reconnu, dis-je, que ces paillettes ont été cuites et digérées par la chaleur du Soleil, et j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très pur. Ce qui m'a fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui coulait, et puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la sécheresse du Sable, elles avaient acquis l'homogénéité et l'uniformité que nous voyons qu'a l'Or dans toutes ses parties. C'est pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous est possible, nous faisons la même altération et le même changement, quoiqu'en cela pourtant nous ne puissions ni ne devons pas même imiter la Nature en tout.

L'Or est encore le plus précieux de tous les Métaux, et c'est lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique sa Teinture et sa perfection à tous les autres Corps métalliques. On le calcine, et on le dissout même ; mais cela se fait sans nulle utilité, et c'est une Médecine qui réjouit et qui conserve le Corps dans la vigueur de la jeunesse. L'Or se rompt et se met en pièces facilement, si on l'amalgame avec le Mercure ; l'odeur du Plomb fait aussi le même effet. De tous les Métaux il n'y en a point qui approchent effectivement de sa Substance que Jupiter et la Lune, ni qui se mêlent mieux avec lui. Saturne lui ressemble dans le poids, et en ce qu'il n'a point de son, non. plus que lui, et qu'il est aussi bien que lui exempt de rouille et de

pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la Couleur, comme elle lui est encore plus semblable en puissance ; et après elle la Lune, puis Jupiter et Saturne, et enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des secrets de la Nature. Les Esprits peuvent aussi être mêlés et unis à l'Or, et il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'esprit d'un Homme qui aura l'intelligence sure et qui sera hébété.

CHAPITRE XXXIII

De la Lune ou Argent.

La Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, est un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui est net, dur, sonnante, qui souffre la Coupelle, qui s'étend sous le marteau, et qui est fusible par la chaleur du feu. La Lune est donc la Teinture de la blancheur. Elle endure Jupiter, et par artifice elle le change en sa nature. Elle se mêle avec le Soleil, sans le rendre aigre ni cassant mais à moins que d'en savoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourrait néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir et la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, et elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac et le Verjus, et il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particulière et séparée, encore que parfois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner et le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

CHAPITRE XXXIV

De Saturne ou du Plomb.

Le Plomb est un Corps noirâtre, métallique, terrestre, pesant, qui n'a point de son, et fort peu de blancheur, mais beaucoup de lividité, qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou et aisé à étendre sur le marteau, sans beaucoup d'effort ; et enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, . ni rougir au feu. Quelques Ignorants s'imaginent que de sa nature, le Plomb s'approche de l'Or, et qu'il lui est fort semblable ; mais ce sont des Gens qui n'ont ni sens ni entendement, et qui ne sauraient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choses qui sont un peu subtiles : ainsi ils en jugent seulement selon leur sens, et selon les apparences extérieures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entre ce Métal et l'Or, c'est qu'ils voient qu'il est fort pesant, qu'il n'a point de son, et qu'il ne pourrait point non plus que l'Or. Mais ils se trompent manifestement en cela ; comme nous le ferons voir ensuite. Le Plomb a beaucoup de terrestrité ; c'est pourquoi on le lave, et par ce moyen on le change en Etain. Ce qui fait voir que l'Etain est plus proche que lui de la perfection. On brûle le Plomb, et il s'en fait du Minium, et en le mettant sur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la Céruse ; et quoiqu'il soit beaucoup éloigné de la perfection, il se change pourtant fort aisément en Argent par notre Art, et dans la transmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avait étant

Plomb : mais son poids diminue, et il se réduit au véritable poids de l'Argent, et cela se fait par le moyen du Magistère. Le Plomb sert aussi à éprouver l'Argent dans la Coupelle, nous en dirons la raison ci-après.

CHAPITRE XXXV

De Jupiter ou de l'étain.

L'Étain est un Corps Métallique blanc d'une blancheur impure, livide, un peu sonnante, participant d'un peu de terrestrité, qui a radicalement en soi le Cric. Il est mou, et se fond aisément et soudainement sans se rougir au feu ; il ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, et s'étend en toute dimension sous le marteau ; de sorte qu'il peut être réduit en feuilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, est celui qui a le plus de ressemblance naturelle avec les Corps parfaits, et qui s'approche le plus du Soleil et de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reste, comme ce Métal a reçu beaucoup de blancheur par les Principes de sa composition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux qui ne sont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres et cassants les Corps à qui on le joint, hormis Saturne et le Soleil très pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil et à la Lune. C'est pourquoi fi ne s'en sépare pas facilement dans les épreuves. Dans la Transmutation qui s'en fait par notre Magistère, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, et il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir et le purifier plus aisément que Saturne, comme je le dirai ensuite. Et qui saurait le Secret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres et cassants (les Métaux auxquels on le mêle), il aurait un moyen infaillible de s'enrichir bientôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil et la Lune, il s'attacherait à eux, sans pouvoir jamais en être séparé.

CHAPITRE XXXVI

De Vénus ou du Cuivre.

Vénus est un Corps métallique livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obscure, qui rougit au feu, s'étend sous le marteau, résonne fortement, et ne souffre ni Coupelle ni Ciment. Vénus contient donc en apparence, dans la profondeur de sa Substance, la couleur et l'essence de l'Or. Elle se forge et s'enflamme sans se fondre, comme font l'Argent et l'Or. D'où l'on peut tirer un Secret. Car elle est le milieu du Soleil et de la Lune ; elle se change facilement en l'un et en l'autre de ces deux Métaux, et la transmutation qui s'en fait est fort bonne, sans beaucoup de déchet, et est aisée à faire. Elle a une très grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or ; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point besoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu sans se fondre, on doit se servir d'elle plutôt que des autres Métaux, dans la petite Œuvre et dans la moyenne (dont il sera parlé dans le second Livre), mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui est qu'elle devient aisément livide, et que les choses âcres et acides la tachent. Et ce n'est pas un petit artifice que

de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il est profondément enraciné en elle.

CHAPITRE XXXVII

De Mars ou de Fer.

Mars ou le Fer est un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui est dur et inflammable, qui n'est pas fusible au moins d'une fusion, laquelle se fasse directement (ou sans addition), qui est malléable, et qui a beaucoup de son. Or le Fer est d'un rude travail (et difficile à être mis en Œuvre), à cause qu'il ne peut pas être fondu. Que si on le fond sans y ajouter la Médecine qui change sa nature, on le joindra au Soleil et à la Lune, et il n'en pourra être séparé par quelque épreuve que ce soit, qu'avec un grand artifice. Que si on le prépare auparavant que de le joindre (aux Corps imparfaits), on ne saurait plus trouver le moyen de l'en séparer ; pourvu que, sans changer sa nature et sa fixité, on ne lui ôte seulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aisément servir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc ; et si on le mêle avec le Soleil et la Lune, il ne change point leur couleur ; au contraire, il l'augmente en quantité.

CHAPITRE XXXVIII

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection.

De ce que nous venons de dire, il est évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter est le plus éclatant, le plus, lumineux, et qui a le plus de perfection. Ainsi, dans la transmutation, il se change en Soleil et en Lune avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoique l'Œuvre, que l'on fait de lui, ne soit pas difficile à faire, toutefois le travail en est long, à cause qu'il se fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus se transmue le plus parfaitement. Elle est néanmoins difficile à manier : mais le travail en est plutôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient ensuite, car il ne se transmue pas si bien ni si parfaitement que Vénus ; il se manie pourtant fort aisément, mais le travail qu'on fait sur lui dure fort longtemps, et est long à faire. Enfin Mars est celui de tous les Métaux imparfaits qui se transmue avec le plus de déchet, qui est le plus malaisé à manier, et celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, tels que sont Vénus et Mars, plus ils sont difficile à être transmués. Et ceux qui se fondent plus aisément reçoivent très facilement la transmutation. Ceux aussi qui sont plus livides, plus impurs, et qui ont le plus de crasses terrestres, se transmuent avec plus de peine, et reçoivent le moins de perfection. Or toutes les différences de perfections que nous venons de remarquer se trouvent dans la moindre et la moyenne Œuvre seulement : car dans la grande Œuvre, toutes les perfections sont égales ; c'est-à-dire que les Métaux imparfaits, qui sont transmués, reçoivent tous une même et égale perfection, quoiqu'ils ne soient pas aussi aisément et aussi entièrement transmués les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reste à dire quelle est la disposition, dans les Métaux

imparfaits, qui fait qu'il y en a qui sont plus aisés à manier les uns que les autres, et que le travail en est ou plus long et plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, et nous avons traité de chacun de ces Principes et de ces Corps séparément dans autant de Chapitres particuliers, et nous n'avons rien avancé qui ne soit conforme au sentiment et à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le plus profond de la nature, et qui l'ont vue à découvert, et que nous n'ayons appris et éprouvé par les longues et laborieuses expériences que nous en avons faites. Il reste maintenant, pour l'accomplissement de cet Ouvrage, à expliquer par ordre, en cette dernière Partie, de tous les Principes du Magistère, et à découvrir la perfection que nous avons vue, et en déclarer les Causes.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PREMIER LIVRE

*QUI TRAITE DES PRINCIPES ARTIFICIELS
DE L'ART.*

CHAPITRE XXXIX

*Division des choses contenues en cette Partie,
où il est parlé en passant de la perfection, de
laquelle il sera traité dans le second livre.*

Nous avons deux choses à faire en cette dernière Partie. Premièrement à parler des Principes (artificiels) du Magistère, et en second lieu de la perfection. Ces Principes sont les diverses Opérations dont l'Artiste se sert pour faire le Magistère. Il y en a de plusieurs sortes, car la Sublimation, la Descension, la Distillation, la Coagulation, la Fixation, et la Cération, sont autant d'Opérations particulières, et qui sont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune séparément. Pour ce qui est de la perfection; elle consiste à avoir la connaissance de plusieurs choses: premièrement de celles par le moyen desquelles on peut parfaire l'Œuvre; secondement de celles qui contribuent à la perfection; puis de la chose même qui donne la dernière perfection. Et enfin des choses par le moyen desquelles on connaît si le Magistère a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Œuvre consistent dans une Substance manifeste, dans les couleurs pareillement manifestes, et dans les Poids de chacun des Corps (ou Métaux) qui doivent être transmués, et de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature; je veux dire tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice; et les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, et tels qu'ils sont dans leur intérieur; et selon leur manifeste ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne connaissait les

Corps et leurs Principes dans le profond, et dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, et tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connaîtrait pas ce qu'ils ont de superflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne; et ainsi l'on ne pourrait jamais parvenir à la perfection de leur transmutation.

La considération des choses qui aident à la perfection consiste à connaître, premièrement la nature des choses que nous voyons d'elles-mêmes et sans artifice s'attacher au Corps, et y causer quelque changement, comme sont la Marcassite, la Magnésie, la Tutie, l'Antimoine et la Pierre Lazuli. Secondement à connaître ce qui nettoie les Corps, sans néanmoins s'y attacher, comme sont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax et toutes les autres choses qui sont de même nature. Et enfin à connaître la vitrification, laquelle purifie et nettoie par la ressemblance de nature.

A l'égard de ce qui fait la perfection, elle consiste dans le choix de la pure Substance, c'est une Matière qui a pris son origine de la Matière de l'Argent-vif, et qui en a été produite. Cette matière n'est pas pourtant l'Argent-vif en sa nature, ou tel qu'il est naturellement, ni en toute sa Substance; mais c'en est seulement une partie. Encore n'est-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il est présentement, c'est-à-dire au sortir de la Mine, mais lorsque notre Pierre est faite. Car c'est notre Pierre qui illumine et qui empêche que les Métaux imparfaits ne soient brûlés, et qu'ils ne s'enfuient de dessus le feu, ce qui est une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connaître si le Magistère a ou n'a pas toute sa perfection, consiste dans les épreuves que l'on fait par la Coupelle, par le Ciment, par l'ignition, par l'exposition que l'on fait du Métal transmué sur la vapeur des Acides, par l'Extinction, par l'addition ou le mélange du Soufre qui brûle les Corps; par la Réduction qui se fait des Corps (en leur propre nature) après avoir été calcinés; et enfin par la facilité ou la difficulté qu'ont les Corps à s'attacher à l'argent-vif. Nous allons expliquer toutes ces choses, avec leurs Causes, et avec des expériences aisées, par le moyen de quoi l'on connaîtra qu'en tout ce que j'ai avancé, je n'ai rien dit qui ne soit véritable. Car ces expériences seront si évidentes qu'il n'y aura personne qui n'en demeure d'accord. Mais premièrement nous parlerons des Principes (extérieurs ou artificiels) du Magistère, ou des Opérations (dont on se sert pour le faire), en commençant par la Sublimation, et continuant de suite dans l'ordre que nous jugerons être le plus nécessaire.

CHAPITRE XL

*De la Sublimation en général, et pourquoi on
l'a inventée.*

La raison pour laquelle on a imaginé et inventé la Sublimation, c'a été parce que ni les Anciens ni nous n'avons rien trouvé, et que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver qui puisse s'unir aux Corps que les Esprits, ou au moins que ce qui a tout ensemble la nature du Corps et de l'Esprits Or l'expérience nous fait voir que les Esprits, sans être

purifiés par quelque préparation, étant projetés sur les Corps, ou Métaux imparfaits, où ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entièrement, et les brûlent, et les noircissent. Et cela plus ou moins selon la diversité des Esprits. Car il y a des Esprits qui brûlent et qui noircissent, comme le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite; et ceux là corrompent et salissent entièrement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas mais qui sont volatils, et qui s'enfuient par la chaleur, telles que sont toutes les sortes de Tuties et le Vif-Argent. Et ceux là ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voici les raisons. La première sorte d'Esprits brûlent et noircissent (les Corps sur lesquels on les projette), ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuosité adustive et brûlante qui s'enflamme facilement, et par conséquent qui noircit; ou parce qu'on leur a laissé leur terrestréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la seconde sorte d'Esprits ne donne pas de Couleur qui soit parfaite, c'est la seule terrestréité (qui ne leur a pas été ôtée), et qui donne aux Corps une Couleur livide et noirâtre, lorsqu'on en fait projection sur eux. L'adustion fait aussi le même effet.

Pour éviter ces inconvénients, les Chimistes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuosité (qui est ce qui fait l'adustion) aux Esprits qui en ont, et d'ôter à tous les Esprits en général les fèces terrestres qui causent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pu faire par nulle autre opération que par la Sublimation seule. Car le feu, en élevant les Esprits, lorsqu'on les sublime, en élèvent toujours les parties les plus subtiles. Et par conséquent les parties les plus grossières demeurent dans le fond du vaisseau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchait qu'ils ne fussent entrants; c'est-à-dire qu'ils ne pussent pénétrer les Corps, et qui était la cause de la couleur imparfaite et impure que ces Esprits leur communiquaient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépouillés de cette terrestréité; parce qu'ayant été sublimés, ils sont plus resplendissants et plus diaphanes; qu'ils entrent et pénètrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, et qu'il ne leur imprimant pas une couleur désagréable, comme ils faisaient avant que d'avoir été sublimés. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'adustion aux Esprits parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, était mauvais et prenait feu tout aussitôt; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus: mais étant mis sur le feu, il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver. Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avait que les Esprits tous seuls qui, en s'attachant aux Corps et en les pénétrant, peuvent les changer et les altérer; et n'ayant rien trouvé qu'ils pussent substituer aux Esprits, et avec quoi ils pussent faire le même effet, il a fallu nécessairement les préparer et les purifier par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puisse faire. Et partant ç'a été la cause pour laquelle on l'a inventée. Nous allons dire maintenant ce que c'est, et de quelle manière elle se fait, sans rien omettre.

CHAPITRE XLI

Ce que c'est que la Sublimation. comment se fait celle du Soufre et de l'arsenic, et des trois degrés du feu qu'il y faut observer.

La Sublimation est l'élévation qui se fait par le feu d'une chose sèche, en sorte qu'elle s'attache au vaisseau. Il y a de diverses sortes, selon la différence des Esprits que l'on doit sublimer. Car l'une se fait avec une forte ignition, ou inflammation du (Vaisseau et de la Matière), l'autre avec un feu médiocre; et l'autre enfin par un feu lent et doux. Le Soufre et l'Arsenic doivent être sublimés de cette dernière façon. Car comme ils ont de deux sortes de parties, les unes très subtiles, et les autres grossières, qui toutes sont jointes ensemble également et très fortement, si l'on venait à sublimer ces deux sortes d'Esprits par un feu violent, toute leur Substance monterait sans aucune séparation de leurs parties subtiles d'avec les grossières; elle monterait même non seulement sans être purifiée, mais encore étant toute noire et brûlée. Pour pouvoir donc séparer la Substance terrestre et impure de ces Esprits d'avec la partie subtile, il faut nécessairement se servir de deux moyens. Le premier est d'avoir un régime de feu bien proportionné, et l'autre de purifier ces deux Esprits en les mêlant avec des fèces, parce que les fèces avec lesquelles on les mêle (ayant auparavant mis le tout en poudre) s'attachent aux parties les plus grossières et les retiennent avec elles, affaissées dans le fond de l'Aludel (c'est-à-dire du Vaisseau sublimatoire) et les empêchent de monter. C'est pourquoi l'Artiste se doit servir de trois différents degrés de feu pour la Sublimation de ces Esprits. Le premier doit être proportionné de telle sorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, et rendu plus lucide, qui monte, et que l'on voit manifestement que ce qui s'élève est effectivement purifié et nettoyé, par les fèces terrestres qu'on y a mêlées. Le second degré de feu consiste à faire élever et sublimer par un feu plus fort tout ce qui est de pure Substance, qui, dans la première Sublimation, a demeuré engagé dans les fèces, de manière que l'Aludel et les fèces même rougissent, ce que l'Artiste remarquera visiblement. Le troisième degré est de faire un feu fort doux, sans mêler plus aucunes fèces à ce qui a été déjà sublimé et purifié par leur moyen et leur mélange dans les précédentes Sublimations; de manière qu'il n'en monte presque rien, et que ce qui montera par ce degré de feu soit très subtil. Ce qui est une chose absolument inutile à l'Œuvre, parce que c'est cela même, qui dans l'Arsenic et dans le Soufre, est cause qu'ils s'enflamment et se brûlent. La raison donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic, c'est afin qu'en séparant leur terrestréité impure par un régime de feu qui soit propre et convenable, et font exhiler leurs parties les plus subtiles et vaporeuses (qui est ce qui les rend adustible, et qui cause la corruption), il ne nous en reste que cette partie qui consiste en une égalité (c'est-à-dire qui n'est ni trop subtile, ni trop grossière, et qui fait une simple fusion sur le feu sans aucune adustion, qui s'exhale et s'en aille en fumée, et sans qu'elle s'enflamme).

Au reste, il est aisé de faire voir que ce qui est le plus subtil est ce qui rend adustible, ou qui cause l'adustion. Car le feu change facilement en sa nature tout ce qui lui est semblable. Or dans toutes les choses adustibles, c'est-à-dire qui brûlent facilement, tout ce qu'elles ont de subtil est plus semblable au feu et ce qui est encore plus subtil lui est encore plus semblable : Et par conséquent, ce qui sera très subtil le sera aussi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre et l'Arsenic, qui n'ont point été sublimés, s'enflamment et prennent feu tout d'abord, et le Soufre encore plutôt que l'Arsenic ; mais quand on les a sublimés, ils ne s'enflamment plus directement, c'est-à-dire d'eux-mêmes ; mais ils se fondent et se liquéfient, puis ils s'évaporent, et s'exhalent sans s'enflammer. D'où il est évident que ce que nous avons avancé est véritable.

CHAPITRE XLII

Des Fèces des Corps Métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité.

Il faut prendre les fèces d'une Matière qui ait le plus de rapport avec les Esprits que l'on veut sublimer et avec laquelle ils se puissent mêler mieux et plus intimement ; parce qu'une Matière, à laquelle les Esprits s'uniront plus exactement, retiendra beaucoup mieux leurs fèces et leurs terrestrités quand on les sublimerà, qu'une autre qui n'aurait aucune affinité avec eux. Et la raison en est assez évidente d'elle-même. Il est d'ailleurs aisé de faire voir qu'il faut mêler des fèces dans la Sublimation des Esprits ; parce que si on sublimait le Soufre et l'Arsenic avec les fèces de quelque chose de fixe, leur Substance se sublimerait nécessairement toute entière sans être purifiée et sans aucune séparation du pur d'avec l'impur, comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les fèces aient du rapport avec ces deux Esprits, et qu'ils se mêlent ensemble exactement et en toute leur Substance, la raison en est parce que si ce mélange ne se faisait pas de la sorte, il vaudrait autant n'y rien ajouter : à cause que la Substance des Esprits monterait et se sublimerait toute entière, sans qu'il se fit nulle séparation du pur d'avec l'impur, et sans être nullement purifiée. Car puisque lorsqu'on sublime ces Esprits sans les mêler avec les fèces, leur Substance monte et se sublime toute, il faudrait aussi qu'il arrivât la même chose en les sublimant avec des fèces avec lesquelles ils ne seraient pas mêlés parfaitement. J'en parle comme savant, et comme l'ayant vu par expérience. Car ayant fait ma Sublimation sans y ajouter des fèces, ou en y en mettant, sans que les Esprits s'unissent à elles jusque dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Esprits eussent été purifiés après avoir été sublimés de la sorte. Mais les ayant sublimés ensuite avec la Chaux de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien réussi, et j'ai trouvé que ces Esprits avaient été facilement et parfaitement purifiés par ce moyen. Les fèces doivent donc être prises de la Chaux des Métaux,

parce qu'avec ces Chaux, la Sublimation se fait facilement, et elle est fort difficile à faire avec quelque autre chose que ce soit. Il n'y a donc rien dont on se puisse servir au lieu de ces fèces ou de ces Chaux. Ce n'est pas que la Sublimation ne se puisse absolument faire sans la Chaux des Corps, mais je puis assurer que sans cela elle est fort difficile, et d'un travail à désespérer ceux qui le feront, à cause de sa longueur. Il est vrai que la Sublimation qui se fait sans fèces et sans aucune Chaux des Corps a cet avantage qu'elle est plus abondante, au lieu qu'elle est beaucoup moindre encore avec les Chaux. Mais aussi il n'y a pas tant de peine, et il ne faut pas tant de temps à la faire.

Après la Chaux des Corps, il n'y a rien dont on se puisse plus utilement servir dans la Sublimation, que des Sels préparés, et de tout ce qui est de même nature qu'eux. Car avec les Sels, la Sublimation est fort abondante, et on sépare fort facilement ce qui a été sublimé d'avec les fèces et d'avec les Sels, parce que ceux-ci se dissolvent, ce que ne fait nulle autre chose dont on se sert pour intermède.

Pour ce qui est de la proportion des fèces, on les doit mettre en égale quantité, c'est-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être sublimé. Mais il suffira à un Artiste, qui saura tant soit peu son métier, de ne mettre que la moitié de fèces à proportion de ce qu'il sublimerà. Et il fera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiste expert ne mettra qu'une fort petite portion de fèces, à l'égard de ce qu'il doit sublimer : parce que moins il y en aura, et plus abondante sera la Sublimation, pourvu toutefois qu'on diminue le feu à proportion de la diminution des fèces. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des fèces. Ainsi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de fèces, et l'augmenter s'il y en a plus, et le faire fort quand il y en a beaucoup.

Mais parce que l'on ne saurait mesurer le feu, et qu'un Homme, qui n'est pas Artiste, s'y peut facilement tromper, tant à cause de la diverse proportion des fèces (que l'on doit observer) qu'à cause de la différence des Fourneaux, et du bois dont on se sert, et même de la diversité des Vaisseaux, et de la manière de les ajuster dans le Fourneau : qui sont des choses à quoi l'Artiste doit soigneusement prendre garde. Voici une règle générale que l'on doit suivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de phlegme dans ce que l'on veut sublimer. Après quoi, si par ce premier degré de feu l'on voit qu'il ait monté quelque autre chose que le phlegme, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le même degré du feu fort doux, la partie la plus subtile de la Matière que l'on sublime, et qu'il faut ou mettre à part, ou jeter, parce que c'est ce qui fait l'adustion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie subtile, ou du moins une quantité qui ne soit pas considérable. Pour le connaître, on n'aura qu'à passer une languette de drap ou un tuyau enveloppé de soie ou de laine, dans le trou qui est au haut de l'Aludel. Car s'il ne s'attache que peu de chose à la languette, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu

est trop doux, et qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, et qu'il le faut diminuer. Mais s'il s'en attache beaucoup, et de bien pur, on aura trouvé le véritable degré du feu, selon la proportion des fèces. Or on connaîtra, en retirant la languette de l'Aludel si ce qui sublime est pur ou impur : Comme de la quantité et de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer y trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation sans s'y pouvoir tromper.

A l'égard de la nature des fèces, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les Ecaillés ou Paillettes de Fer, ou bien de Cuivre brûlé, qu'on appelle communément (*Æs Ustum*) parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre et l'Arsenic, et s'y attachent plus fortement comme le savent ceux qui en ont fait l'expérience.

CHAPITRE XLIII

Des fautes que l'on peut faire, et qu'il faut éviter, à l'égard de la quantité des fèces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'arsenic. De la manière de faire les Fourneaux, et de quel bois on se doit servir.

Afin donc que l'Artiste évite toutes les fautes qu'il pourrait faire par ignorance en sublimant ces deux Esprits, je l'avertis premièrement que s'il y mêle beaucoup de fèces, rien de l'Esprit ne se sublimerá, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion, comme je l'ai déjà dit en enseignant la manière de bien proportionner le feu. Que s'il se met fort peu de fèces ou que ces fèces ne soient de la chaux des Métaux, et s'il manque à trouver la proportion du feu, les Esprits, qu'on veut sublimer, monteront tous tels qu'ils sont, sans être nullement purifiés. J'ai tout de même enseigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le Fourneau. Car un grand Fourneau fait un grand feu, et s'il est petit, il en fait un petit, pourvu que le bois qu'on y met, et que les Registres (ou les trous) qu'on fait aux Fourneaux pour donner de l'air, soient faits à proportion. Si l'on mettait donc beaucoup de Matière à sublimer sur un petit Fourneau, il ne donnerait pas assez de chaleur pour la pouvoir élever. Et si l'on en mettait peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu dissiperait toute la Matière, et la réduirait en fumée. De même, quand le Fourneau est fort épais, il fait un feu resserré fort, et s'il est mince, le feu en est rare et faible ; et en cela on se peut aussi tromper. Si les Registres du Fourneau sont grands, il fera un feu clair et grand, et le feu sera faible s'ils sont petits. De même, quand le Vaisseau est posé, s'il y a une grande distance entre lui et les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui sera moindre s'il y a moins d'espace entre eux. Et en tout cela on fait souvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiste doit faire son Fourneau conforme au degré du feu qu'il veut donner. Ainsi, s'il veut faire un feu fort et violent, il doit faire son

Fourneau épais avec de grands Registres, et si large qu'il ait un grand espace entre son Vaisseau sublimatoire et les côtés du Fourneau. Que s'il veut que son feu soit médiocre ou faible, il doit donner à toutes ces choses une étendue plus médiocre et plus petite.

Je vais t'enseigner le moyen de trouver toutes ces proportions, et celle qui sera la plus propre pour quelque Opération que tu veuilles faire, et je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être assuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un Aludel si grand, que toute la Matière que tu mettras dans le fond de ton Vaisseau ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras ensuite cet Aludel dans un Fourneau si large que, le Vaisseau étant posé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de distance entre lui et les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou Registres, qui soient espacés également, afin que la chaleur se communique également partout. Après tu mettras une barre de fer épaisse d'un pouce au milieu du Fourneau, qui soit fortement appuyée sur les deux côtés et élevée au-dessus du fond du Fourneau d'un bon empan, sur laquelle tu poseras ton Aludel, que tu joindras d'espace en espace au Fourneau, afin qu'il soit plus ferme. Alors fais du feu, et prends garde si la fumée sort bien, et si la flamme va librement par tout le Fourneau, et si elle est tout autour de l'Aludel. Car si cela est, ce sera une marque que la proportion est bien observée ; sinon la proportion n'est pas bonne, et il faudra élargir les Registres. Après quoi, si l'opération se fait mieux, cela sera bien de la sorte ; sinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas assez d'intervalle entre le Fourneau et l'Aludel. Ainsi il faudra ratisser les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture et de jour ; puis essayer comment cela fera continuant à ratisser les côtés du Fourneau et à agrandir les Registres jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée au dedans, que la flamme paraisse claire autour de l'Aludel, et que la fumée sorte librement par les Registres. Cette instruction suffit, quelque quantité de Matière que l'on veuille sublimer, pour imaginer et pour trouver la juste proportion du Fourneau, celle de la grandeur des Registres qu'il y faut faire, et celle encore de la distance qu'il doit y avoir entre l'Aludel et le Fourneau.

Pour ce qui est de l'épaisseur du Fourneau, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car si votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaisseur ; et cette épaisseur doit être toujours d'un bon empan. Que si le feu est médiocre, le Fourneau sera assez épais de la largeur de la main. Et si le feu est petit, il suffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaisseur. Cette même proportion se doit encore prendre du bois dont l'Artiste se sert. Car le bois solide et serré fait un feu fort, et qui dure beaucoup. Celui qui est spongieux et léger fait un feu faible et qui ne dure guère. Le bois sec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu faible, et qui dure longtemps.

C'est donc par l'espace qui est entre l'Aludel et les côtés du Fourneau, par la grandeur et la petitesse des Registres, par l'épaisseur ou la délicatesse des murs du

Fourneau, et par la diversité du bois, que l'on connaîtra véritablement les divers régimes et les différents degrés du feu. Comme ce sera de l'ouverture, grande ou petite, tant des Registres que des Portes, par où l'on met le bois dans le Fourneau, et de la quantité et différence du bois dont on se sert, que l'on connaîtra quelle doit être précisément la durée du feu, et combien chaque sorte de feu durera également, dans un même degré. Ce qui est très nécessaire et d'une grande utilité à l'Artiste ; parce que cette connaissance lui épargnera plus de peine qu'on ne saurait croire. C'est pourquoi on doit mettre en pratique, et faire expérience de tout ce que nous venons de dire ; n'y ayant que la pratique et l'exercice qui puisse rendre un Homme habile et expert en toutes ces choses.

CHAPITRE XLIV

De quelle matière et de quelle figure l'Aludel doit être.

Pour avoir un bon Aludel, ou Vaisseau sublimatoire, il faut qu'il soit fait de verre et fort épais. Car il ne serait pas bon de toute autre matière, n'y ayant que le verre qui soit capable de retenir les Esprits, les empêcher de s'exhaler et d'être consumés par le feu ; à cause que le verre n'a point de pores ; au lieu que les autres matières étant poreuses, les Esprits sortent et s'en vont peu à peu au travers de leurs pores. Les Métaux même ne valent rien à faire ces sortes de Vaisseaux ; parce que les Esprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénètrent, s'y attachent, et passent par conséquent aisément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, et comme l'expérience le fait voir. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autre matière que le verre seul, dont nous puissions utilement nous servir à faire les Vaisseaux sublimatoires.

Il faut donc faire une Cucurbite de verre qui soit ronde, dont le fond ne soit pas fort arrondi, mais presque plat, au milieu de laquelle R faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout autour ; et sur ce cercle il faut élever une paroi ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaisseur ; afin que dans cet espace le couvercle puisse entrer à l'aise et sans peine, et il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la paroi de la Cucurbite au-dessus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux parois, lesquels soient égaux, de la grandeur d'un empan, qui soient faits en pointe ou en pyramide ; au sommet de chacun desquels il y ait deux trous égaux, et assez grands pour y pouvoir faire entrer une grosse plume de poule, comme il se verra plus clairement par ce que je dirai ci-après. Or la raison en général pour laquelle on doit faire l'Aludel de la manière que je viens de dire, c'est afin que l'Artiste en puisse tourner et remuer le couvercle, comme il lui plaira ; et que ces deux pièces joignent si exactement l'une à l'autre, que s'il est besoin qu'elles demeurent sans être lutées, les Esprits pour cela ne puissent point en sortir ; que si quelqu'un peut imaginer quelque chose de mieux et de plus propre (pour faire cette

Opération), ce que j'enseigne ici ne doit pas l'empêcher de s'en servir.

Il y a encore une autre raison particulière qui oblige à faire l'Aludel comme je l'ai dit ; qui est, afin que la partie supérieure de la Cucurbite (c'est-à-dire tout ce qui est au-dessus de la ceinture de verre) entre entièrement dans son couvercle, et qu'ainsi la Cucurbite y entre jusqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre qu'elle monte toujours et qu'elle ne descend jamais ; je crois avoir trouvé par là le meilleur moyen qu'on puisse imaginer pour empêcher que les Esprits ne s'échappent et ne se dissipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reste, il y a une Maxime générale qu'il faut observer en toutes les Sublimations, qui est que l'on doit nettoyer et vider fort souvent le haut du couvercle de l'Aludel, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y assemblait trop de Matière, elle ne retombât dans le fond du Vaisseau ; et qu'ainsi, comme il faudrait recommencer souvent, la Sublimation ne fût trop longtemps à se faire. Il faut encore avoir soin d'ôter et de mettre à part la Poudre qui aura monté, et qui se trouvera proche du trou qui est au haut du couvercle, et ne la pas mêler avec ce qui sera fondu et entassé par grumeaux, et avec ce qui se trouvera clair et transparent ; soit qu'il soit demeuré au fond, soit qu'il soit monté, et qu'il se soit attaché aux côtés du Vaisseau : parce que toutes ces Matières ont moins d'adustion que ce qui aura monté proche du trou du couvercle, comme je l'ai fait voir ci devant par raison et par expérience.

Au reste, on connaîtra que la Sublimation sera bonne et bien faite si la Matière sublimée est claire et luisante, et si elle ne se brûle et ne s'enflamme point. C'est ainsi que se doit faire la Sublimation du Soufre et de l'Arsenic pour être parfaite. Que si l'on ne trouve pas la Matière telle que nous venons de le dire, il faudra la resublimer par elle-même (c'est-à-dire sans y rien mêler), en observant toutes les circonstances que nous avons marquées, jusqu'à ce qu'elle soit de la manière que nous avons dit.

CHAPITRE XLV

De la Sublimation du Mercure.

Nous avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, et à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne consiste qu'à purger parfaitement le Vif-argent de sa terrestrité, et à lui ôter son aquosité ou humidité superflue. Car n'ayant point d'adustion (c'est-à-dire ne se pouvant brûler), nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de séparer la terrestrité superflue de l'Argent-vif, c'est de le mêler avec des fèces, ou avec des choses avec lesquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on se servira, par exemple, de toutes les sortes de Talc, ou bien de Coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, et de toutes les sortes de Sels, après les avoir préparés (ou décrépites). Car tout cela le nettoie et le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réserve des Corps

parfaits, non seulement ne les nettoie point, mais le corrompt et le noircit ; parce que ce sont des choses qui toutes ont un Soufre combustible, lequel, dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte et le corrompt. Ce qui se voit manifestement par l'expérience. Car si l'on sublime le Mercure avec de l'Étain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux la sublimer avec qui n'a nulle ressemblance naturelle avec lui, qu'avec les choses qui lui sont semblables. D est vrai néanmoins que si ces choses-là n'avaient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif se ferait mieux avec elles qu'avec toutes les autres : parce que, comme il s'unirait mieux avec elles, elles le nettoieraient aussi beaucoup mieux. Ainsi le Talc est le meilleur intermède, ou moyen qu'on puisse employer pour sublimer le Mercure, parce que ces deux Matières n'ont nulle affinité, et que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter de l'Argent-vif l'humidité superflue, lorsqu'on le mêle aux chaux, avec lesquelles on le doit sublimer, il faut le broyer et le mêler avec elles en arrosant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur semblable, jusqu'à ce qu'il ne paraisse point de Mercure. Et ensuite on fera évaporer, sur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arrosé. Car par ce moyen l'aquosité du Mercure s'évaporerait aussi. Mais il faut prendre garde que la chaleur soit si douce qu'elle ne fasse pas monter toute la Substance du Mercure. En l'arrosant donc, le broyant et le faisant évaporer doucement par plusieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de son humidité, et ce qui en restera s'en ira en le sublimant une seconde fois. Or lorsqu'on le verra plus blanc que la neige, et qu'il demeurera attaché au côté du Vaisseau sublimatoire, comme s'il était mort (n'ayant plus nul mouvement) ou il faudra lors recommencer à le sublimer par lui-même, sans aucunes fèces, à cause que ce qu'il a de fixe s'attache aux fèces, et il y tiendrait si fortement qu'il n'y aurait plus moyen de l'en pouvoir séparer, ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enseignerai ensuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela ; et resublimer sur cette partie fixe ce qui restera, afin de le fixer tout de même, et le mettre à part. Et pour savoir s'il sera fixe, on en fera l'essai en le mettant sur le feu. Car s'il fait une bonne fusion, on doit être assuré que la partie qui n'est pas fixe a été suffisamment sublimée. Que si cette partie n'est pas bien fondante, vous lui ajouterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été sublimé, mais qui ne soit pourtant pas fixe, et vous le resublimerez jusqu'à ce qu'il devienne fusible. Et quand vous le verrez fort blanc, luisant et transparent, c'est une marque qu'il est parfaitement sublimé et purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce sera un signe que la Sublimation n'est pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que sera la purification que vous lui aurez donnée, telle sera aussi la perfection qui s'en suivra, dans la projection que vous en ferez sur les Corps imparfaits et sur l'Argent-vif cru, c'est-à-dire qui n'aura point été préparé. C'est pourquoi il y en eu qui,

par la projection qu'ils en ont faite sur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Etain. Ce qui n'est provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié, c'est-à-dire qu'on ne lui a pas ôté sa terrestréité et son aquosité superflue, ou qu'on n'en a pas séparé le Soufre ou l'Arsenic qui étaient mêlés avec lui. Que si on le purifie parfaitement par la Sublimation, et si on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce sera une Teinture pour le blanc fixe et véritable, qui n'aura pas sa pareille.

CHAPITRE XLVI

De la Sublimation de la Marcassite.

Après avoir suffisamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, et pourquoi on la fait, voyons maintenant comment on doit sublimer la Marcassite. On la sublime en deux manières : l'une sans faire rougir l'Aludel, et l'autre en le faisant rougir. Ce qui se fait ainsi, à cause qu'elle est composée de deux différentes Substances qui sont un Soufre pur, mais qui n'est pas fixé, et un Argent-vif mortifié. La première de ces Substances peut servir de Soufre, et l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié et médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette dernière Substance de la Marcassite, et nous en servir au lieu d'Argent-vif, et ainsi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour sublimer la Marcassite, il la faut broyer et la mettre dans l'Aludel, et faire sublimer tout son Soufre par une chaleur qui soit si bien conduite que le Vaisseau ne rougisse point ; ayant soin d'ôter fort souvent le Soufre qui se sublimerait, pour la raison que nous en avons dite ; augmentant ensuite le feu peu à peu, jusqu'à ce que l'Aludel et la Marcassite même deviennent rouges. Et la première Sublimation de la Marcassite se doit faire dans le Vaisseau sublimatoire, jusqu'à ce que le Soufre en soit séparé ; puis continuer tout de suite l'opération dans le même Vaisseau, jusqu'à ce que toutes les deux parties sulfureuses de la Marcassite soient sorties. Ce que tu reconnaîtras évidemment par les expériences suivantes.

Quant tout le Soufre sera sublimé, tu verras que ce qui ce sublimerait par après, sera d'une couleur très blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair et fort agréable. Tu le connaîtras encore de la manière que je vais te dire. Tout ce qui sera de nature sulfureuse brûlera, prenant feu et jetant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, et après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point et n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur, ni l'odeur ; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

CHAPITRE XLVII

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcassite.

On ne peut point avoir de cette Matière qu'en sublimant la Marcassite d'une manière toute particulière. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort et bien cuit, qui soit long de la moitié de

la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, et large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux pièces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un plat fort creux, puisse se démonter et se rejoindre au corps du Vaisseau ; et il faut qu'il soit plombé bien épais, depuis la bouche jusqu'à une palme près du fond. Après quoi on lui appliquera un chapiteau, ou chappe, qui doit avoir un bec fort large. Voilà quel doit être le Vaisseau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint ensemble avec de bon lut les deux pièces de ce Vaisseau, mis la Marcassite dans le fond et ajusté le Chapiteau, on le posera dans un Fourneau, qui soit propre à donner une forte ignition à la Matière, c'est-à-dire qui la fasse bien rougir, comme est celle qu'on donne à l'Argent et au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait besoin d'un tel degré de feu. On fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera passer le Vaisseau, et on lutera cette plaque tout autour du Fourneau et du Vaisseau, de peur que si le feu venait à passer entre deux, il ne nuisit à l'opération, et qu'il n'empêchât la Matière qui se sublimerait, de s'attacher aux côtés du Vaisseau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits Registres, que l'on pourra laisser ouverts et fermer quand il sera besoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jeter par là du charbon dans le Fourneau. On fera encore quatre autres Registres semblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle manière que chacun de ceux-ci se trouve entre deux de ceux qui seront à la plaque. Et ces Registres serviront tout de même à jeter du charbon dans le Fourneau. On fera encore six ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puisse librement sortir par là. Il faut que ces trous soient faits entre la plaque et les côtés du Fourneau.

Au reste, un Fourneau, pour être propre à donner une bonne ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, et il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de plusieurs petits trous, qui soit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. A l'égard des trous, on doit les faire étroits par haut, allant toujours en élargissant par bas, et ils doivent ressembler à une pyramide ronde. On les fait de cette manière afin que la cendre, les charbons et les autres choses qui tomberont dedans en sortent plus aisément, et que par ce moyen ces trous, demeurant toujours ouverts, l'air entre plus librement par là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous d'en bas, plus il est propre à donner un grand feu, et à faire une forte ignition, c'est-à-dire à enflammer et à rougir la Matière, comme l'expérience te le fera connaître si tu mets la main à l'œuvre.

La raison pour laquelle le Vaisseau, dont on se sert pour sublimer la Marcassite, doit être fort long, c'est afin que la plus grande partie, étant hors du Fourneau, et par conséquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe point, et que les vapeurs qui monteront de la Matière qui sublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y attachent, et qu'elles ne trouvent point d'issue, ni rien qui les consume, ni qui les détruise, comme elles feraient si le Fourneau était largement

échauffé partout. Je le sais par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits Aludels, je trouvai que rien ne s'était sublimé, par ce que l'Aludel étant fort court, il avait été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avait été cause que tout ce qui sublimait s'exhalait continuellement en fumée et sans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en allait peu à peu par les pores que la chaleur avait ouverts. C'est donc une règle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaisseau doit être long, afin qu'il y en ait une bonne partie qui ne ressente point la chaleur, et qui soit toujours froide.

J'ai dit qu'il fallait plomber ou vernir la plus grande partie de l'Aludel (pour faire : bien la Sublimation de la Marcassite). C'est afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de pores ; parce que autrement les vapeurs qui monteraient pendant la Sublimation s'échapperaient par là. C'est pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaisseau où elles montent, afin de les empêcher de sortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que comme le Vernis, qu'on fait au Vaisseau de terre avec du Plomb, est une vitrification, et que le fond de l'Aludel, étant continuellement dans le feu, il rougit, ce Vernis ou cette vitrification se fondrait ; et par conséquent la Matière se fondrait, et se vitrifierait aussi ; le verre ayant cela de particulier, que (lorsqu'il est en fusion) il n'y a rien qu'il ne détruise, et qu'il ne change en sa nature.

L'Artiste ayant considéré toutes ces choses, et en sachant les causes et les raisons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu sous son Aludel, qu'il continuera d'entretenir toujours jusqu'à ce qu'il soit assuré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvait se sublimer de sa Matière soit monté. Cette épreuve se fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui soit bien cuite, et qui ait reçu un trou au milieu qui la perce jusqu'à moitié de sa longueur, qu'on fera entrer dans l'Aludel par le trou qui est en haut, et qu'on approchera à un pouce près de la Matière qui se sublime. Et après que l'on aura tenu là quelque temps cette verge, on la retirera. Et si l'on voit qu'il soit entré quelque chose de la Matière dans le trou de cette verge, ce sera une marque assurée que la Sublimation ne sera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout sera entièrement sublimé. Cette épreuve servira pour toutes les autres Sublimations.

CHAPITRE XLVIII

De la Sublimation de la Magnésie et de la Tutie, et des Corps imparfaits.

La Sublimation de la Magnésie et de la Tutie se fait pour la même raison et de la même manière que nous venons de dire que se sublime la Marcassite. Car toutes ces Matières ne peuvent être sublimées sans une forte ignition (c'est-à-dire sans que la Matière et l'Aludel ne rougissent et ne demeurent longtemps en cet état). C'est pourquoi ces Matières se subliment toutes pour la même raison, ont les mêmes causes, les mêmes expériences, et conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matières qui se subliment avec ignition, ou inflammation, se subliment sans aucune

addition de fèces ; parce qu'elles en ont assez en elles-mêmes, et plus qu'il n'est nécessaire ; ce qui est cause qu'elles sont si difficiles à sublimer.

Tous les Corps imparfaits se subliment de la même manière. Et il n'y a point d'autre différence, si ce n'est que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnésie, de la Marcassite et de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particulières de chaque Corps, si ce n'est qu'il y en a quelques uns qui ne sauraient se sublimer si on ne leur ajoute quelque Matière qui leur aide, et qui les élève, au lieu que les autres n'en ont point besoin.

Or il y a deux choses à observer dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aisée, comme l'expérience l'a fait voir. La première est qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matière tout à la fois dans le fond de l'Aludel, parce que s'il y en avait quantité, la Sublimation ne s'en ferait pas bien. L'autre est que le fond de l'Aludel, soit tout plat et nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, et toute unie dans le fond du Vaisseau, puisse être élevée partout également. Vénus et Mars sont les deux Corps qui ont besoin d'addition pour les élever, à cause qu'ils sont fort longs à fondre. On ajoute pour cet effet de la Tutie à Vénus, et de l'Arsenic à Mars ; et avec ces deux Matières, ces Métaux se subliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les sublimerait de la même manière que la Tutie et les autres Matières, et on observera la même méthode et la même épreuve que dans la Marcassite.

CHAPITRE XLIX

De la Descension et du Moyen de purifier les Corps avec les Pastilles.

Après la Sublimation, nous avons à parler de la Descension, de laquelle nous dirons les usages et la pratique toute entière. On l'a inventée pour trois usages. Le premier, afin que la Matière qui a été enfermée dans le Vaisseau, qu'on appelle le Descensoire chimique, étant en fusion, descende et sorte par le trou qui est au fond de ce Vaisseau, et que nous connaissons par là, que cette Matière s'est fondue d'elle-même.

Le second usage de la Descension est qu'elle garantit de la Combustion les Corps qui sont faibles (c'est-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fusion), quand ils ont repris corps après avoir été calcinés. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux qui ont été réduits en chaux, comme c'est une chose qui ne se peut pas faire tout à la fois, mais successivement, et une partie après l'autre : si la partie, qui est redevenue en sa première nature de Métal, ne se séparait pas d'abord du reste, qui est en chaux ; et si elle devait demeurer en fusion jusqu'à ce que toute la chaux soit fondue, et eût repris corps ; il est certain qu'une bonne partie de ce qui s'est premièrement fondu s'exhalerait. Il a donc fallu trouver une invention pour séparer d'abord ce qui se fond, afin de l'ôter de dessus le feu, qui le fait exhaler : Et cela se fait par le moyen du Vaisseau Descensoire.

Le dernier usage de la Descension, c'est qu'elle dépure les Corps, en les séparant des choses qui leur sont étrangères. Car tout ce qui est de pur, se fond et descend, et par ainsi, tout ce qui n'est pas de sa même nature demeure dans le Vaisseau. Voilà les usages de la Descension.

Disons maintenant comment elle se fait, et comment doit être fait le Vaisseau dont on se sert pour la faire. Il faut que ce Vaisseau soit fait en pointe, et que ses côtés, qui doivent être fort unis, aillent toujours en étraississant également par bas, se terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui se fondra descende facilement dans le fond, sans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaisseau (s'il en doit avoir un) sera fait comme un plat tout uni, et de telle manière qu'il joigne fort exactement au Vaisseau ; et tous deux doivent être faits de bonne terre, et bien ferme, qui ne se fêle ni ne se crevasse pas aisément au feu, quelque fort qu'il puisse être. On mettra dans ce Vaisseau la Matière qu'on a dessein de faire descendre, étant en fusion, sur des verges rondes qui soient faites de terre bien cuite, et qu'on appliquera dans le Vaisseau de telle manière quelles soient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra exactement au Vaisseau, et ensuite on allumera des charbons sur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le soufflet, jusqu'à ce que toute la Matière étant fondue, elle descende dans le Vase qui est au-dessous. Que si la Matière est difficile à fondre, au lieu de la mettre sur ces verges de terre, on la posera sur une plaque, ou toute unie, ou tant soit peu creuse, de laquelle elle puisse couler facilement lorsqu'elle sera fondue, en inclinant le haut du Vaisseau Descensoire pour la faire tomber. Car de cette manière la Matière, se tenant mieux et plus longtemps sur la plaque que sur des verges de terre, elle en recevra aussi mieux l'impression du feu ; et par conséquent elle se fondra beaucoup mieux. Outre qu'en penchant de fois à autres le Vaisseau Descensoire, on pourra connaître plus aisément quand la Matière sera fondue.

Voilà quelle est la manière de purger les Corps par la Descension. Mais on les purge encore mieux de leurs terrestrités par les Pastilles, en leur faisant reprendre Corps après les avoir calcinés. Et cette façon de les purifier est la même que celle qui se fait par le Descensoire. En voici la manière. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier et le mettre, ou en menues pièces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, et le mêler avec quelque chaux qui ne soit point fusible. Puis mettre le tout dans le Descensoire, et le fondre à fort feu, jusqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, se soit remise en Corps. Car nous avons trouvé par expérience que les Corps sont nettoyés par ce moyen de beaucoup de terrestrité. Ce n'est pas pourtant que par là ils soient entièrement purifiés, comme ils le peuvent être parce que nous savons être capable de donner la perfection. Mais c'est une modification qui leur est utile, et qui les rend plus propres à la transmutation, lorsque l'on fait projection sur eux de la Médecine pour leur donner la perfection ; étant pour eux une

préparation à la recevoir. Nous dirons dans la suite tout ce qui est nécessaire pour cela.

CHAPITRE L

De la Distillation ; de ses Causes, et des trois manières de la faire ; par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre.

Nous avons maintenant à parler de la Distillation et de ses Causes. La Distillation est une élévation qui se fait des vapeurs aqueuses dans un Vaisseau propre. Il y en a de plusieurs sortes, selon la diversité des choses qu'on peut distiller. Ainsi il y en a une qui se fait par le feu, et l'autre sans feu : La première se fait en deux manières, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le Descensoire chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La Distillation qui se fait sans feu est celle que l'on fait par le Filtre. Le principal usage de toutes les Distillations en général, c'est pour purifier les Liqueurs des fèces, lesquelles, étant mêlées et confondues avec elles, les rendent troubles ; et pour les empêcher aussi par ce moyen de ce gâter et de se corrompre.

L'usage particulier de la Distillation, qui se fait par l'élévation et par le moyen de l'Alambic, c'est pour avoir une Eau pure, sans mélange d'aucunes fèces. Car l'expérience fait voir évidemment que l'Eau qui a été distillée deux ou trois fois, ne laisse ni ne dépose nulles fèces terrestres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainsi purifiées, c'est afin que si on a besoin d'abreuver, ou de faire quelque imbibition sur les Esprits, ou sur les Poudres médicinales, on la puisse faire avec une Eau si pure, qu'après qu'elle sera exhalée par la chaleur, elle ne laisse aucune impureté qui infecte, ni qui gâte nos Médecines, ni les Esprits que nous aurons purifiés.

Pour ce qui est de la Distillation qui se fait par bas ou par le Descensoire, on ne l'a inventée qu'afin de tirer, de ce que l'on distille, l'huile toute pure et naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni combustible par l'Alambic, et on la tire ainsi par le Descensoire, afin de conserver sa couleur, qui est mêlée parmi sa Substance. Car il peut arriver qu'on ait besoin de cette couleur.

L'autre espèce de Distillation, qui se fait sans feu par le moyen du Filtre, est pour avoir seulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces Distillations, et nous en dirons par même moyen les Causes et les Expériences.

La Distillation par l'élévation des vapeurs ou par l'Alambic se fait en deux manières : ou en posant une Cucurbite dans une terrine pleine de cendres qui servent d'intermède, ou en mettant la Cucurbite dans un Chaudron ou dans quelque autre Vaisseau de cuivre plein d'eau, et en l'accommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que si elle n'était ainsi arrêtée et soutenue, elle ne vacillât dans l'eau, et qu'elle ne se rompît en venant à heurter contre les bords du Vaisseau, avant que la Distillation fût achevée. Or il y a cette différence entre ces deux Distillations, que celle qui se fait avec les cendres se fait à un feu plus grand, plus âpre, et plus fort ; et que celle

du bain se fait par une chaleur douce et lente, parce que l'eau, qui sert d'intermède ou de milieu dans cette dernière espèce de Distillation, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, et que les parties les plus grossières et terrestres montent aussi bien que les subtiles ; au lieu que dans celle qui se fait au bain il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élèvent, sans être colorées, et elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la Distillation au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matière qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sais par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile qui avait passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée ; et pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurais jamais pu faire. Mais' l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, et je tirai une Eau très blanche et très claire d'une huile qui était parfaitement rouge. De sorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la Cucurbite. Ce qui fait voir évidemment que c'est par le seul moyen de cette Distillation que l'on peut faire la véritable séparation des Eléments de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, et de toutes les choses qui leur ressemblent ; comme c'est par le Descensoire qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, et de tout ce qui leur est semblable. Et c'est aussi par le Filtre que l'on clarifie toutes sortes de Liqueurs, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience : comme au contraire ceux qui ne savent pas ceci n'ont jamais travaillé aux Distillations, étant une chose aisée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Distillation au feu des cendres, il faut avoir une terrine qui soit forte, et la poser sur un Fourneau semblable à celui que nous avons décrit pour faire la Sublimation : prenant garde qu'il y ait la même distance entre la terrine et les côtés du Fourneau, et que le Fourneau ait tout les mêmes Registres, pour la raison que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres tassées d'un pouce d'épais, et dessus ces cendres on pose la Cucurbite, que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au cou. Après quoi l'on met dans cette Cucurbite ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau, de telle sorte que le cou de celle-là entre entièrement dans le cou de celui-ci, et qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, et surtout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lute bien le Chapiteau et la Cucurbite ensemble, par l'endroit où ils se joignent ; puis on applique le Récipient, dans le cou duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié ; et ensuite on enveloppe l'endroit par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé d'un blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'exhale par là. Enfin le linge étant sec et toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la Cucurbite et son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu ; il le faut augmenter autant qu'il

sera nécessaire pour faire la Distillation, et jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matière.

La Distillation qui se fait au bain est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la Cucurbite et de l'Alambic. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une chaudière de fer, ou plutôt de cuivre, que l'on ajuste sur un Fourneau, de la même manière que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudière, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matière semblable, de l'épaisseur de trois travers de doigts. Et sur cette couche l'on pose la Cucurbite avec son Alambic, accommodés et lutés comme nous venons de le dire : En sorte qu'il y ait du foin tout autour de la Cucurbite, jusqu'au cou de l'Alambic, de peur qu'elle ne vint à se casser. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des sarments, et par dessus tout cela de gros grais, ou cailloux, afin que par leur pesanteur, faisant enfoncer le Vaisseau Distillatoire, et le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaisseau ferme et assujetti, et qu'il l'empêche de vaciller et de s'élever sur l'eau ; ce qui pourrait le faire rompre, et être cause que la Distillation serait entièrement perdue. Ensuite on remplit d'eau la Chaudière, et on fait du feu dessous pour la faire bouillir (ayant soin de la remplir d'autre Eau chaude, à mesure que celle qui est dedans s'exhale), continuant de le faire jusqu'à ce que tout soit distillé.

On fait la Distillation par le Descensoire avec un Vaisseau de verre, auquel on applique un couvercle de même matière, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire distiller. On les lute ensemble, on fait du feu dessus, et la Distillation descend dans le Récipient ou le Vaisseau, qui est dessous pour le recevoir.

A l'égard de la Distillation qui se fait par le Filtre, ou par la Languette, on la fait de cette sorte. On met dans un Bassin de verre ou de terre la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes (de drap blanc faites en pointe) bien lavées et bien nettes ; on les trempera dans de l'Eau, on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, et le bout le plus étroit pendra hors du Bassin, sur un autre Vaisseau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette sera abreuvée distillera la première, puis la Liqueur du Bassin se filtrera : et si l'on trouve qu'elle soit louche, on la remettra dans le Bassin, et on la refiltrera jusqu'à ce quelle soit bien claire et bien nette.

Je ne m'amuserai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles sont si aisées d'elles-mêmes quelles n'ont besoin d'aucunes preuves.

CHAPITRE LI

De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses Causes, et de la manière de la faire.

Après la Distillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination est la Réduction qui se fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie et unit ses parties ensemble. L'usage pour lequel on l'a inventée est afin d'ôter, par l'action du feu, le

Soufre brûlant qui gâte et qui infecte les Corps où il se trouve. Il y a plusieurs sortes de Calcinations selon la diversité des choses qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux, on calcine les Esprits, et on calcine les autres choses étrangères, c'est-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Esprits, et toutes ces Calcinations se font pour des fins toutes différentes. Premièrement les Métaux imparfaits étant de deux sortes, les uns durs, comme sont Vénus et Mars, les autres mous, tels que sont Jupiter et Saturne, on les calcine pour diverses intentions : l'une générale et l'autre particulière. La première, c'est pour leur ôter par la violence du feu ce Soufre qui les corrompt et les rend noirs. Car ce n'est que par la Calcination qu'on peut brûler et consumer le Soufre adustible de quelque chose que ce puisse être. Les Métaux, par exemple, étant des Corps solides et épais, et leur mauvais Soufre étant caché et renfermé dans la Substance de l'Argent-vif, qui est répandue et mêlée par tout le Métal (puisque c'en est la partie principale, et celle qui fait la liaison et la continuité de toutes les autres), c'est par conséquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé (lorsqu'on met les Métaux dans le feu, et qu'ils y fondent ou qu'ils y rougissent). Ainsi il faut nécessairement rompre et diviser la continuité du Métal, afin que le feu agissant librement sur toutes ses moindres parties, il puisse plus facilement brûler ce Soufre, qui ne sera plus défendu par l'humidité et la liaison de l'Argent-vif.

La Calcination se fait encore pour un autre dessein, qui concerne généralement tous les Métaux : Qui est que par ce moyen on les purifie de leur terrestréité. Car l'expérience nous a fait connaître qu'en calcinant plusieurs fois les Métaux, et en les remettant par après en Corps, ils se purifient et se raffinent, comme nous le ferons voir ensuite.

Pour ce qui est de la Calcination des Corps, ou Métaux mous, outre qu'elle les dépouille de leur mauvais Soufre, et qu'elle les purifie de leur terrestréité, ce que la Calcination fait en tous les Corps, elle sert encore en particulier à les endurcir et à les rendre capables de rougir au feu, pourvu qu'on fasse cette Opération plusieurs fois avec adresse. Nous en parlerons plus particulièrement dans le second Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux mous s'endurcissent, et Jupiter encore davantage et plutôt que Saturne.

On calcine les Esprits pour les mieux disposer à devenir fixes, et à se résoudre en Eau. Car tout ce qui est calciné est plus fixe, et se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas. Et la raison en est par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenues plus subtiles par l'action du feu (qui en a séparé la terrestréité et l'humidité volatile, ainsi qu'il a déjà été dit), ces parties se mêlent plus facilement avec l'Eau, et elles se changent aussi par conséquent plus facilement en Eau, comme on le connaîtra si l'on en fait l'expérience.

A l'égard des choses étrangères (c'est-à-dire qui ne sont ni Métaux, ni Esprits), on les calcine pour servir à la préparation qu'il est nécessaire de donner aux Esprits

et aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre suivant. Mais cette calcination ne contribue en rien à la perfection des Corps, ni à celle des Esprits.

Il est donc évident qu'il y a plusieurs sortes de Calcinations, et que cette diversité ne provient que de la différence des choses qui peuvent être calcinées. Car les Corps se calcinent tout autrement que les Esprits, et que les autres choses. Et les Corps même ne se calcinent pas tous de la même manière, parce qu'ils sont différents entre eux. Ainsi les Corps mous peuvent être calcinés en général, ou par le feu seulement, sans y rien ajouter, ou en y ajoutant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il est sans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu seulement, on prend un Vaisseau de terre fait comme un plat, bien fort et bien cuit, qu'on pose sur le Fourneau Calcinatoire, lequel doit être fait de la manière que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte ignition, et dont nous parlerons encore ensuite. Et l'on pose ce Vaisseau de telle sorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons dessous, et qu'il y ait assez d'espace pour les souffler. On met ensuite du Plomb ou de l'Étain dans ce Vaisseau, qui est fortement appuyé sur un trépied de fer, ou sur trois cailloux, et qui est encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on serre entre lui et les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puisse branler. Après quoi, on fait sous le Vaisseau assez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Étain que l'on y a mis. Quand le Métal sera fondu, et que l'on verra une peau noire se former dessus, par le moyen du feu, on la retirera avec une Spatule de fer, ou de quelque autre matière qui ne se puisse brûler, pour de cette peau en faire la chaux. Et on continuera à ôter cette peau (à mesure qu'elle se formera) jusqu'à ce que tout le Métal soit réduit en poudre. Que si c'est le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre les peaux que l'on en aura tirées (et qui se mettront en poudre), sur un plus grand feu que celui avec lequel on l'aura fondu, et les y tenir jusqu'à ce que sa chaux devienne fort orangée. Que si l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre ses peaux sur un feu qui ne soit pas si fort (que celui où l'on mettra le Saturne) et l'y laisser jusqu'à ce que sa chaux soit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une chose à quoi l'Artiste doit prendre garde, qui est que Saturne, étant réduit en chaux, reprend Corps fort aisément, ce que Jupiter ne fait qu'avec peine ; parce qu'autrement il pourra faillir, si, lorsqu'il aura retiré les peaux, ou la poudre de Saturne, et qu'il l'aura mise sur un plus grand feu, il ne prend garde à si bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métal ne reprenne Corps, avant que sa chaux soit parfaite, et qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, et ne l'augmenter que peu à peu, et par degrés, jusqu'à ce que Saturne soit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps, et qu'ainsi l'on puisse sûrement augmenter le feu pour parfaire entièrement sa chaux.

Voici une autre précaution que l'Artiste doit prendre lorsqu'il calcinera Jupiter. Car si à cause de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il est calciné, il arrivait qu'il ne pût pas l'y remettre, mais où il demeurât toujours en chaux, ou que cette chaux se vitrifiât, il se tromperait s'il croyait que pour cela il fût impossible de faire reprendre Corps à ce Métal, lorsqu'il serait une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la chaux de Jupiter, il ne le remettra point en Corps : et il se peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lorsque l'on tient ce Métal longtemps dans le feu : et par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre et naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métal, étant une Maxime assurée, que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps (après sa Calcination), il faut faire un feu violent qui fasse fondre sa chaux d'abord et tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique et le travail t'apprendront la manière de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'addition du Sel, qui contribue beaucoup par son acuité à les calciner, en jetant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer, le Métal lorsqu'il est en fusion, et jusqu'à ce que par ce mélange il soit réduit en poudre. Après quoi on achève de parfaire leur chaux de la manière, et avec toutes les précautions que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette dernière Calcination de ces deux Corps, que Saturne, après avoir été calciné la première fois, reprend plus aisément Corps que Jupiter ; mais que sa chaux n'est pas plus aisée à parfaire que celle de Jupiter ; ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, et qu'il a bien plus de terrestréité, que n'en a Jupiter.

Vénus et Mars se calcinent aussi, mais comme ces deux Métaux sont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux manières dont nous venons de parler. Cela se fait ainsi. On fait des Lames de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne soit pourtant pas si fort qu'il les puisse fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de terrestréité et de Soufre adustible et volatil, ils se calcinent aisément de cette sorte. Parce que la grande quantité de terrestréité, qui est mêlée parmi leur Argent-vif, en sépare la continuité, en empêchant que les parties de cet Argent-vif ne soient unies et contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre, trouvant un passage libre, sort et s'en va en fumée ; et dans lesquels le feu, entrant pareillement avec liberté, brûle ce Soufre et l'élève en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, se trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement et cette discontinuité sont cause quelles sont aussi plus facilement réduites en poudre. Et il est aisé de juger par l'expérience que cela se fait ainsi. Car si vous mettez une Lame de Vénus dans un fort feu, vous verrez

qu'il en sortira une flamme bleuâtre, telle qu'est celle que fait le Soufre, et vous trouverez ensuite, au dessus de votre Lamine, plusieurs écailles qui se mettront en poudre. Parce que le Soufre se brûle plus facilement dans les parties qui sont les plus exposées au feu, et sur lesquelles il agit plus fortement, telles que font les parties extérieures.

A l'égard du Fourneau, dont on se doit servir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Distillation, dont nous avons parlé ci-devant, si ce n'est qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puisse librement sortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les Lamines de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne également, et de tous côtés. Et pour ce qui est du Vaisseau où l'on mettra ces Lamines, il doit être d'une terre forte et bien cuite, de crainte qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, et il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lorsqu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par degrés et peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent souffrir un feu très fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond et d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort exactement, et qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau et du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses ; néanmoins nous ne sommes point embarrassés à les retenir, ni à les empêcher de s'exhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits ; parce que rien ne fuit ni n'est volatil que les seuls Esprits, et ce qui a affinité avec leur nature.

CHAPITRE LII

De la Dissolution.

La Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide et sèche en Eau ou en Liqueur. Cela se fait par le moyen des Eaux subtiles, âcres et politiques ou mordicantes, qui n'ont nulles fèces : comme est le Vinaigre distillé, le Verjus, les Prunes aigres, et les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grenades pareillement distillés, et les autres Liqueurs semblables. On l'a inventée pour rendre par son moyen plus subtiles les choses qui ne sont pas bien fondantes ni entrantes, et qui ont des Esprits fixes fort utiles, qui sans cette Opération se perdraient aussi bien que les autres choses qui sont de la nature des Esprits. Car il est certain que tout ce qui se dissout est nécessairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature semblable. Or les Sels et les Aluns ont cela de propre, qu'ils rendent fusibles les choses auxquelles on les ajoute avant qu'elles se vitrifient. Et par ainsi les Esprits étant dissous ; ils donneront une fusion toute semblable. Et comme ces Esprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps qu'entre eux-mêmes, s'ils ont la fusion, il s'ensuit nécessairement qu'ils entrent dans les Corps, qu'ils les pénètrent, et qu'en les pénétrant, ils les transmuent. Or, afin qu'ils puissent faire cet effet, il

faut qu'après qu'un Corps a été dissous et coagulé, on lui ajoute, avec grand artifice, quelque Esprit qui ait été purifié auparavant, sans pourtant qu'il ait été rendu fixe, et les sublimer tous deux ensemble, tant de fois que l'Esprit demeure uni avec le Corps qui lui communique une fusion plus prompte, et que dans la profusion l'empêche de se vitrifier. Car les Esprits ont cela de particulier, qu'ils ne se vitrifient jamais, et qu'ils empêchent les choses auxquelles ils sont mêlés de se vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Esprit, donc, qui retient plus la nature de l'Esprit, sera celui qui garantira le mieux de la vitrification. Or l'Esprit qui n'est que purifié est moins altéré, et a plus la nature d'Esprit que celui qui est purifié, fixé, calciné et dissous. C'est donc cette sorte d'Esprit qu'il faut ajouter (au Sel et à l'Alun), car par leur mélange il se fait une bonne fusion, un ingrès, ou facilité d'entrer et de pénétrer, et une fixation permanente et durable.

Nous avons dit qu'il n'y avait que les Sels, les Aluns et les choses semblables qui se dissolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite sur toutes les choses naturelles ; c'est-à-dire sur les Minéraux, les Végétaux et les Animaux. Car ayant essayé sur toutes ces choses, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela seul qui puisse se dissoudre. D'où nous inférons que tout ce qui se dissout doit nécessairement être de leur nature. Et partant, puisque nous voyons que ce qui a été calciné et dissous plusieurs fois se dissout après cela fort facilement, nous jugeons de là que tout ce qui est calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, et qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux manières de faire la Dissolution : l'une par le fumier échauffé, et l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux se font pour la même fin, et font tout le même effet. La première se fait en mettant ce qui est calciné dans un Matras de verre, sur quoi on versera une fois autant de vinaigre distillé, ou de quelque autre Liqueur semblable ; et ayant bien luté la bouche du Matras, en sorte que rien ne puisse exhaler, on l'enterrera dans du fumier échauffé, et on l'y laissera trois jours durant pour se dissoudre. Après quoi on séparera par le Filtre ce qui aura été dissous, et ce qui n'aura pas été, on le calcinera une seconde fois, puis on le remettra en Dissolution, comme on a déjà fait ; continuant à faire cette Opération, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous, ou au moins le plus grande partie, selon le besoin qu'on en aura.

La Dissolution qui se fait par l'eau bouillante est beaucoup plus tôt faite, et est meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du Vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'exhale. On le pose ensuite dans une Chaudière pleine d'eau et de foin, de la même manière que nous avons dit qu'il fallait faire pour la Distillation au bain. Après cela on fait du feu dessous. On fait bouillir l'eau une bonne heure. On distille ce qui est dissous, que l'on met à part ; et on calcine une seconde fois ce qui a demeuré sans se dissoudre, jusqu'à ce que tout soit entièrement dissous.

CHAPITRE LIII

De la Coagulation, de ses Causes et des divers moyens de coaguler le Mercure et les Médecines dissoutes.

La Coagulation est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son aquosité ou humidité. On l'a inventée pour deux usages. L'un est pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour dessécher les Médecines qui sont dissoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a donc autant de différentes Coagulations qu'il y a de diverses choses à coaguler. Car l'Argent-vif se coagule d'une manière, et les Médecines et les autres choses dissoutes d'une autre. Il y a même deux manières différentes de coaguler l'Argent-vif ; l'une en lui ôtant toute son humidité naturelle ; l'autre en épaississant cette humidité jusqu'à ce qu'elle s'endurcisse. De quelque manière néanmoins que l'on veuille faire cette Coagulation, elle est très difficile ; et il faut être bien habile et fort adroit pour la faire, à cause de l'union et de la composition très forte de ses parties. J'enseignerai dans ce Chapitre tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui se sont imaginé que pour le coaguler, il n'y avait qu'à le conserver et à le tenir longtemps dans un feu modéré ; mais ayant cru l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de dessus le feu, ils ont trouvé qu'il était aussi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis et surpris, ils ont soutenu fortement que sa Coagulation était impossible. Il y en a d'autres, lesquels supposant par les Principes naturels que tout ce qui est humide se dessèche par la chaleur du feu, ont cru qu'ils le coaguleraient en continuant à le tenir longtemps dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont poussé jusque là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, et les autres une Pierre ou Poudre rouge et orangée, mais qui n'était ni fondante ni entrante. Et n'ayant pu deviner d'où provenait la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, et ils se sont trompés. Car, ou ils ne l'ont point coagulé, ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement ; ou la Coagulation qu'ils en ont faite n'était pas en forme de Métal. De sorte que ne sachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désespéré d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie et d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé ; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métal imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non plus que les autres, n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connaître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, est d'une Substance uniforme ; je veux dire qu'il a ses parties toutes semblables et d'une même nature. D'où il s'ensuit qu'il n'est pas possible,

en le tenant peu de temps sur le feu, de lui ôter son aquosité, ni de l'épaissir. Et partant, les premiers dont nous avons parlé n'ont pas réussi à le coaguler, pour s'être trop précipités à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs, étant d'une Substance subtile, il s'enfuit de dessus le feu. C'est pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font exhaler. De plus, l'Argent-vif se mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arsenic et la Marcassite, parce qu'il est de même nature qu'eux. Et c'est ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il semble qu'il soit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique : mais il paraît seulement comme si on l'avait amalgamé avec du Plomb, ou comme si c'était de l'Antimoine, ou quelque autre chose semblable ; parce que ces Matières, avec lesquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conserver ni le maintenir dans le feu, jusqu'à ce qu'il puisse se faire Corps : mais elles s'en vont et s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'est ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mêlant ainsi. Outre cela, le Vif-argent a beaucoup d'humidité en sa composition naturelle, que l'on n'en saurait séparer, si l'on n'a l'adresse de faire un feu violent, et de l'y tenir sans qu'il puisse s'échapper ; et si l'on ne trouve le moyen de le conserver dans un feu qui lui soit propre et convenable. Or j'appelle un feu propre et convenable à l'Argent-vif celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut souffrir, jusqu'à ce qu'on lui ôte enfin son humidité, ne lui en laissant qu'autant qu'il lui en faut pour être fusible, comme le sont les Métaux ; parce que s'il n'y avait point du tout d'humidité, il ne serait pas fusible. Et c'est là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fusion.

Pour ce qui est des Couleurs qui surviennent à cette poudre, il est aisé d'en deviner la cause, si l'on considère que l'Argent-vif a naturellement en soi des parties sulfureuses, l'un plus, l'autre moins, lesquelles peuvent en être séparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Composition rouge ou orangée, ainsi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'est fait que de ces deux Matières. Le Soufre étant séparé du Vif-argent, celui-ci ne produira par conséquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'est donc là ce qui fait cette diversité de Couleurs, lorsque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terrestre et sulfureuse mêlée dans sa Composition, qui infecte nécessairement toutes les Coagulations que l'on en saurait faire. Et de là vient le manquement de ceux qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métal imparfaits Et c'est encore pour cela, que selon la différence des Médecines dont on se sert pour le coaguler, il s'en forme différents Corps ou Métaux. Car si la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule ont un Soufre qui ne soit pas fixe, de cette Composition il s'en fera un Corps ou Métal mou, comme il s'en fera un dur si le Soufre est fixe. De même si le Soufre est blanc, le Corps ou Métal qui s'en formera sera blanc : et si le Soufre est rouge, le Corps sera pareillement rouge. Que si le Soufre n'est pas tout

à fait blanc, le Corps qui en sera formé, ne sera pas aussi parfaitement blanc ; ni parfaitement rouge si le Soufre n'est pas tout à fait rouge, Enfin, si le Soufre est terrestre et livide, le Corps sera impur : comme au contraire il sera pur si le Soufre n'a point d'impureté terrestre. Car c'est une Maxime constante, que tout Soufre (Métallique) qui n'est fixe, forme un Corps livide, ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainsi, selon que la Substance du Soufre sera pure ou impure, le Corps ou Métal, qui s'en formera, sera pur ou impur.

La même diversité peut provenir du Vif-argent seul, sans le mélange du Soufre, et il fera tout de même des effets tout différents, selon qu'il aura été purifié et préparé par les Médecines qui le coaguleront. C'est pourquoi l'on peut en manquer tout de même dans la Coagulation du Mercure, et il se peut changer différemment par les Médecines que l'on emploiera pour la faire. Ainsi, parfois l'Argent-vif se coagule en Plomb, parfois en Etain, d'autrefois en Cuivre, et quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cause de l'impureté des Médecines : Comme lorsqu'il se coagule en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la coagulation.

Voyons maintenant de quelle manière on peut coaguler l'Argent-vif. Cela se fait en le précipitant souvent, c'est-à-dire en le faisant tomber du haut du Vaisseau dans le fond, par le moyen d'un feu fort et violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement son aquosité ou humidité (qui est ce qui empêche la Coagulation). Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaisseau qui soit fort haut, afin que lorsqu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puisse demeurer attaché, aux côtés du Vaisseau, qui n'auront pas été échauffés à cause de sa hauteur. Ce Vaisseau doit être exactement bouché, de crainte que le Vif-Argent n'en sorte et ne s'enfuie, mais qu'il y demeure jusqu'à ce que, par une forte chaleur, le Vaisseau ayant rougi, il se précipite et retombe au fond, et qu'il remonte et retombe à plusieurs reprises, et tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'est là la première manière de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir longtemps sur un feu qui lui soit propre et proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre qui ait le cou fort long et la panse large, qu'on laissera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puisse s'évaporer insensiblement.

On le coagule encore autrement par une Médecine qui lui est propre, la composition de laquelle j'enseignerai ci-après plus clairement, et autant qu'il est nécessaire : Et pour ne laisser rien à dire sur ce sujet, je vais la décrire ici par avance, selon l'expérience que j'en ai faite plusieurs fois. C'est une Médecine qui le pénètre et s'unit intimement à lui par ses moindres parties, avant qu'il puisse s'évaporer par la chaleur du feu. Et de là on doit inférer nécessairement que cette Médecine doit être faite de choses qui aient beaucoup de conformité avec lui : comme sont tous les Corps Métalliques, et le Soufre, et l'Arsenic, qui sont des Esprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puisse donner à l'Argent-vif une Coagulation permanente et véritable : et qu'au contraire il les quitte

et se détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils aient ensemble : Il s'ensuit de là que nul des Corps Métalliques ne le pénètre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conséquent la Médecine dont nous parlons, doit être d'une Substance plus subtile, et avoir une fusion plus liquide que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point aussi que les deux autres Esprits, demeurant en leur nature, et tous tels qu'ils sont, fassent sur l'Argent-vif une Coagulation fixe et permanente, mais entièrement volatile, impure et noire. Volatile parce que les Esprits le sont ; noire et impure à cause du mélange de leur Substance terrestre et adustible. Et par ainsi il s'ensuit évidemment que de quelque Matière que ce soit que ce prenne cette Médecine, ce doit être nécessairement une chose dont la Substance soit très subtile et très pure, qui s'unisse intimement à l'Argent-vif par la conformité de sa nature ; qui ait une fusion très facile et fort liquide, et qui soit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, et de l'Huile ; et enfin qui soit fixe et permanente, résistant à tous les efforts du feu. La Médecine qui aura toutes ces propriétés coagulera l'Argent-vif, et le transmuera en Or et en Argent.

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette médecine, et je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'est à toi maintenant à t'appliquer soigneusement à la rechercher, et tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'aies pas sujet de te plaindre que je n'en aie pas assez dit, j'ajoute que cette Médecine se prend des mêmes Corps Métalliques préparés avec leur Soufre ou Arsenic, et même du Soufre seul et de l'Arsenic seul préparé, et encore des Corps Métalliques tous seuls. Mais je t'avertis qu'elle se fait plus facilement, plus prochainement, et plus parfaitement de l'Argent-vif tout seul. Car la Nature embrasse plus aimablement sa propre nature ; elle s'unit et se plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui serait étrangère. Outre que l'Argent-vif étant effectivement composé d'une Substance très subtile ; il est aussi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Substance subtile (qui est nécessaire pour faire la Médecine) que de quelqu'autre chose que ce soit. Pour ce qui est de la manière de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai déjà suffisamment dit. Et à l'égard de la fixation (qu'il lui faut donner), j'en parle dans un chapitre exprès.

Il reste à dire un mot de la Coagulation des Corps qui ont été dissous ; elle se fait en les mettant dans un Matras, que l'on posera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant jusqu'au cou, et tenant ces Vaisseaux sur un feu doux et tempéré, jusqu'à ce que toute l'aquosité de la Matière qu'on veut coaguler soit évaporée.

CHAPITRE LIV

De la Fixation, de ses Causes, et de la Manière différente de fixer les Corps et les Esprits.

La Fixation est une Opération par laquelle une chose qui s'enfuit du feu est rendue en état de le pouvoir souffrir sans s'évaporer. La raison pour laquelle on l'a inventée, c'est afin que la Teinture, le changement et

l'altération que fait la Médecine dans le Corps qu'elle altère, y demeurent toujours, sans que cette Teinture et cette altération changent, ni qu'elles puissent en être séparées par quelque degré de feu que ce soit.

Il y a de plusieurs sortes de Fixations, selon la diversité des choses qui peuvent être rendues fixes. Ces choses sont, premièrement quelques Corps ou Métaux imparfaits, tels que sont Saturne, Jupiter et Vénus. Secondement les Esprits, savoir le Soufre et l'Arсениc dans le premier degré; Mercure dans le second; et dans la troisième la Marcassite, la Magnésie, la Tutie et les autres choses de cette nature.

Pour ce qui est des Corps ou Métaux imparfaits, on les fixe en les calcinant et en leur faisant ensuite reprendre Corps. Car par la Calcination ils sont purifiés du Soufre combustible et volatil qui les corrompt, c'est-à-dire de leur imperfection, comme il a été suffisamment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traité de la Calcination.

Le Soufre et l'Arсениc se fixent en deux manières. La première se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un Aludel, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire et de réitérer en peu de temps plusieurs Sublimations de ces deux Matières. Ce qui se fera par le moyen de deux Aludels avec leur double couvercle, de telle manière que la Sublimation s'en fasse continuellement, et sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mettra d'abord, dans le second Aludel, tout ce qui sera sublimé et monté dans le couvercle du premier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, et l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter et s'attacher au côté de l'Aludel ce qui s'élève de ces deux Matières; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'élève ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de Sublimations en moins de temps, et plutôt et mieux on les fixera.

Et c'est cela même qui a fait imaginer la seconde manière de faire la Fixation de ces deux Esprits, laquelle se fait en précipitant et faisant tomber au fond du Vaisseau ce qui monte à mesure qu'il se sublime, afin qu'il demeure toujours dans la chaleur, jusqu'à ce qu'il soit fixe. Et cela se fait avec un Vaisseau de verre fort haut, duquel on doit luter le fond, parce qu'autrement il se casserait: puis avec une spatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas (ou est la chaleur) ce qui monte et s'attache au côté du Vaisseau, continuant à faire toujours tomber ce qui s'élève, jusqu'à ce qu'il se fixe et qu'il ne monte plus.

Pour ce qui est de l'Argent-vif, la Fixation se fait de même que celle du Soufre et de l'Arсениc; si ce n'est qu'on ne saurait fixer ces deux derniers, si auparavant, par cette dernière manière de Fixation, on ne sépare avec adresse leurs plus subtiles parties qui sont inflammables. Ce qu'il n'est pas nécessaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne se brûle point au feu. On doit donner aussi au Soufre et à l'Arсениc une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différence, qu'il faut bien plus de temps à les fixer qu'à fixer

l'Argent-vif, et que comme ils s'élèvent beaucoup plus que lui, à cause qu'ils sont plus subtils, il faut aussi que le Vaisseau, dans lequel on les sublimera, soit plus haut.

On fixe ainsi la Marcassite, la Magnésie et la Tutie. Après qu'on les aura sublimées une fois, et que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jeter les fèces ou ordures, puis on les resublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui se sera élevé au haut du Vaisseau sur ce qui aura resté dans le fond, jusqu'à ce que ces Matières deviennent fixes.

CHAPITRE LV

De l'incinération.

L'Incinération est le ramollissement qui se fait d'une chose dure ou sèche, et qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide et coulante. D'où il est aisé de juger que cette Opération n'a pas été inventée qu'afin une chose, qui par défaut de fusion ne pouvait entrer dans un Corps Métallique pour l'altérer et le changer, fût tellement ramollie qu'elle devint fluide et entrante. Ce qui a fait croire à quelques uns que l'incinération se devait faire avec des choses liquides, telles que sont les Huiles et les Eaux. Mais cela n'est point vrai, étant une chose tout à fait opposée aux Principes naturels du Magistère, et condamnée manifestement d'erreur par la manière d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a mise dans les Corps Métalliques, par la nécessité qu'ils avaient d'être fondus et ramollis, soit une humidité qui puisse être bientôt consumée (comme est l'humidité des Huiles et des Liqueurs), puisqu'au contraire c'est une humidité permanente, et qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, si cette humidité pouvait être évaporée en peu de temps par la chaleur du feu, il faudrait nécessairement qu'après que les Métaux auraient été ou rougis au feu, ou fondus une fois seulement, ils n'eussent plus du tout d'humidité. D'où il s'ensuivrait qu'on ne pourrait plus ni forger ni fondre quelque Métal que ce fut, qui aurait été une fois rougi dans le feu.

Afin donc d'imiter la Nature dans ses Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'incinération comme elle la fait. Or il est certain que la Nature a incéré les Corps qui sont fusibles, en leur donnant pour Principe et pour fondement de leur Incinération, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle souffre et soutient la chaleur du feu plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc incérer nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité incérative ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire quelle se trouve dans le Soufre et dans l'Arсениc prochainement; mais plus prochainement, et mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mélange et la composition; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité

intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre ; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, et surtout dans l'Argent-vif Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'incération.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'Incération, que sans que ces Esprits perdent rien de

leur humidité, ils s'unissent avec lui, et que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyés et dépouillés entièrement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverais plus à propos que leurs Huiles fussent premièrement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourraient être utiles à donner quelque Incération que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

FIN DU PREMIER LIVRE.

V2.0

SECOND LIVRE

PRÉFACE

Division de ce second Livre en trois parties.

Après avoir traité des Principes du Magistère dans le Livre précédent, il ne nous reste plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi consiste l'accomplissement de notre Art, par un Discours qui l'explique clairement. Or la connaissance de la perfection consiste en trois choses. Car nous devons premièrement examiner les choses par le moyen desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Œuvre. En second lieu, nous avons à examiner quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, et rechercher en quoi on la peut mieux trouver, et d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque manière que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connaître si la perfection est véritable et accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée et une entière connaissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour notre Art.

PREMIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE I

De la Connaissance des choses par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, et la Manière de la faire.

On ne saurait connaître comment se fait la transmutation des Corps imparfaits et de l'Argent-vif, si auparavant l'on n'a une véritable connaissance de leur Nature, et si l'on ne sait quelles en sont les Racines et les Principes. Je donnerai donc premièrement la connaissance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils font par leurs propres Causes, et ce qu'ils ont en eux de bon et de mauvais. Ensuite je ferai voir quelles sont les Natures et les Essences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, et je dirai les causes de leur imperfection, et celles de leur perfection ; ce que je prouverai par des expériences manifestes.

CHAPITRE II

De la nature du Soufre et de l'Arsenic.

Il est nécessaire avant toutes choses de connaître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic et de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre et l'Arsenic étaient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre et

l'Arsenic ont à s'enflammer et à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles et les graisses, et ce qui est de leur nature, qui s'enflamme et qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, et l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection, qui sont l'une une Substance inflammable, et l'autre des *Fèces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable et l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable et les *Fèces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption et l'imperfection, c'est premièrement à l'égard des *Fèces* terrestres et grossières, qu'elles empêchent la fusion et la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité ; et que c'est elle qui, étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espèce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre qu'elle ne puisse entrer facilement, ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, et que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de temps dans le feu pour faire leur action sur les Corps et les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-argent, si auparavant elle n'est rendue fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuit pas d'abord du feu, et qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps ; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps n'est pas stable, ne demeurant pas toujours, et n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre et de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont cru impossible, à cause que cette moyenne Substance est fortement mêlée et unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Esprits. Mais ces gens-là disent manifestement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais jusqu'à ce qu'il ne se puisse plus fondre ni s'enflammer, il est certain que cette Calcination ne se pourra faire sans qu'il y ait séparation de ses parties. Parce que le Soufre demeurant dans sa Composition naturelle, et dans sa simple Substance (c'est-à-dire tel qu'il a été produit par la nature), il doit nécessairement s'enflammer et brûler. Et par conséquent ne brûlant plus, il faut que par la séparation que l'artifice a fait des différentes Substances qui sont en lui, sa partie inflammable ait été détachée et séparée de celle qui ne l'est pas.

C'est pourquoi, s'il se peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puisse venir jusqu'à lui ôter tout ce qu'il a

d'inflammable (comme on le peut), l'expérience doit convaincre ces gens-là que l'on peut absolument séparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu assez d'adresse pour faire cette séparation, ils sont persuadés qu'elle n'est pas possible.

Ce que nous avons dit jusque ici dans ce Chapitre fait voir que le Soufre n'est point la véritable Matière dont l'on doit se servir dans notre Art ; et qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine et le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mélange, il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer surtout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

CHAPITRE III

De la Nature du Mercure ou Argent-vif.

L'Argent-vif a tout de même des super-fluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux causes d'imperfection : l'une est une Substance terrestre, impure, et l'autre une humidité ou *aquosité* superflue et volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont cru pourtant que l'Argent-vif n'avait point de terrestréité superflue et impure : Mais ils n'ont pas raison, l'expérience faisant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, et que sa blancheur n'est pas assez pure, ni bien nette (ce qui ne peut provenir que d'une terre impure). Outre qu'il ne faut pas être grand Artiste pour tirer de lui une terre noire et semblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la manière que je dirai ensuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux manières, l'une en faisant une Médecine de lui, et l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine ; il faut aussi le préparer et le purifier de deux façons différentes. La première, qui est celle dont nous parlons, se fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine. L'autre manière dont nous parlerons ensuite se fait par la Lotion (c'est-à-dire en le lavant) et celle-là est pour le coaguler. Ainsi, pour du Mercure en pouvoir faire l'Elixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit premièrement le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ces *Fèces* et impuretés grossières, afin que venant à en faire la projection sur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée et *livide*. Et il faut encore lui ôter son *aquosité* volatile, de crainte que la Médecine que l'on en ferait ne s'évaporât et ne s'en allât toute en fumée dans la projection.

De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance pour en faire la Médecine ; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule qui ait

cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, et qui empêche les Corps auxquels elle s'unit, d'être ni brûlés ni consumés : Et qu'outre cela elle demeure et persévère dans le feu, sans s'évaporer ; et qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai déjà fait voir ailleurs, dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif était ce qui donnait la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, et qu'il s'unit plus parfaitement, premièrement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, et après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment que l'Or et l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif que les autres Corps Métalliques que nous jugeons par là n'avoir pas tant de conformité avec lui, et que nous trouvons véritablement être moins participants de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus longtemps au feu, et ce qui lui résiste mieux sans se brûler, a le plus d'Argent-vif Et par ainsi l'Argent-vif est ce qui donne la perfection, et ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, et de se consumer dans le feu, qui est le dernier degré, et la plus grande marque de perfection.

On se sert du second degré, ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a seulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terrestre et d'impur. Cela se fait ainsi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif que l'on veut purifier.

On verse par dessus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur semblable, tant que l'Argent-vif en soit tout couvert. On met ensuite le plat sur un feu fort doux, où on le tient sans qu'il boue. Il faut remuer incessamment l'Argent-vif avec le doigt, sur le fond du plat, afin qu'il se mette en fort menues parties, comme si c'était une Poudre Blanche très subtile, continuant à remuer toujours, jusqu'à ce que tout le vinaigre soit évaporé, et que l'Argent-vif se réunisse et reprenne sa première forme. Après quoi on le lave avec de l'eau, et l'on jette tout ce qui en sort de crasse noire qui demeure attachée au plat. On réitère cette Opération jusqu'à ce que l'on voie que l'Argent-vif ait entièrement perdu sa couleur *livide* et noirâtre, que ses terrestréités lui causent, et qu'il devienne d'un beau bleu clair, mêlé d'une couleur azurée, comme est celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection dessus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, et il se *coagulera* en Poudre, laquelle transmuera les Corps imparfaits en Soleil et en Lune, selon que la Médecine qui le coagulera, et de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il est sorti de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits : mais que ce qui peut donner cette perfection, c'est une chose qui est tirée et faite de lui par notre artifice. On peut dire la même chose du Soufre et de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre, Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puissions faire ce que fait la Nature en la production de ces choses, mais nous l'imitons

seulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élevons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits.

CHAPITRE IV

De la Nature de la Marcassite, de la Magnésie et de la Tutie.

Il nous reste à parler encore en particulier des autres Esprits, c'est-à-dire de la *Marcassite*, de la *Magnésie* et de la *Tutie*, qui font une forte impression sur les Corps. Il faut donc dire quelle est leur Nature, la considérant par ses Causes, et par les expériences que l'on en a.

La *Marcassite* est composée de deux Substances, dont l'une est un Argent-vif mortifié, et qui approche de la fixité ; et l'autre est un Soufre *adustible* (c'est-à-dire qui s'enflamme et se brûle). Et certes l'expérience fait voir manifestement que la *Marcassite* a un Soufre en elle. Car lorsqu'on vient à la sublimer, il en sort et il s'en élève visiblement une Substance sulfureuse qui se brûle. Et sans la sublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen que la *Marcassite* a du Soufre. Car si on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne se soit enflammée par l'*adustion* de son Soufre. D'ailleurs, il paraît manifestement qu'elle a aussi de l'Argent-vif par ce qu'elle donne au Cuivre la blancheur du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorsqu'on la sublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céleste ; et elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations sur elle, qu'elle a en soi et en sa Racine les deux Substances de Soufre et d'Argent-vif.

Il est aisé de prouver par les mêmes expériences que la *Magnésie* est composée d'un Soufre plus mat et plus trouble, d'un Argent-vif plus terrestre et plus crasseux ; et que son Soufre est plus fixe et moins inflammable que celui de la *Marcassite* ; et qu'ainsi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la *Tutie*, ce n'est qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui se connaît par une expérience évidente. Car premièrement si l'on fait projection des deux fumées qui sortent des Corps de Jupiter et de Vénus, et qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaies des Fondeurs, et de ceux qui travaillent sur ces deux Métaux, le mélange de ces deux fumées fait la même impression et le même effet que la *Tutie*. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la *Tutie* non plus, ne se remettent point en Corps, si l'une et l'autre n'est mêlée avec quelque Métal. Or, comme la *Tutie* est la fumée des Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais seulement aux Corps ou Métaux rouges ; parce que l'orangé n'est autre chose qu'un mélange proportionnée du rouge et du blanc. Au reste la *Tutie* subtile comme elle est, pénètre profondément dans les Corps, et par ainsi elle les altère et les change mieux que ne fait le Métal d'où elle est sortie. Et ce changement souffre mieux l'examen, pourvu qu'on le fasse avec tant soit peu d'artifice, de la manière que je l'ai déjà dit.

Et partant, tous les Corps qui reçoivent quelque altération, la reçoivent nécessairement par le moyen et par la vertu de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou des choses semblables, parce qu'il n'y a que cela seul qui se communique, et qui s'unisse naturellement aux Corps ou Métaux, à cause de la grande conformité qui est entre eux.

CHAPITRE V

De la Nature du Soleil.

Il faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, et découvrir leur Essence cachée, en reprenant le Discours que nous en avons fait dans le Livre précédent, auquel nous ajouterons beaucoup de choses nécessaires. Nous parlerons donc premièrement du Soleil, puis de la Lune, et ensuite des autres Corps Métalliques, et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire pour en donner la connaissance. Et en tout cela nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil est formé d'un Argent-vif très subtil, et de peu de Soufre fort pur, fixe et clair, qui a une rougeur nette, qui est altéré et changé en sa nature, et qui fixe et teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'est pas également coloré, et qu'il y en a qui est plus teint l'un que l'autre, de là vient qu'il y a aussi de l'Or qui est nécessairement plus jaune, et d'autre qui l'est moins.

Or il est évident que l'Or est formé de la plus subtile Substance de l'Argent-vif, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui est de sa même nature, et qui ne reçoit point tout ce qui n'en est pas, s'attache facilement et s'unit fortement à l'Or, de sorte qu'il semble l'embrasser. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Substance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or est formé, est *claire et nette*, que la splendeur et l'éclat qu'à l'Or, qui brille aussi bien la nuit qu'en plein jour. Ce même Argent-vif doit aussi nécessairement être *fixe*, et sans nul mélange de Soufre impur et combustible ; parce que l'Or ne diminue et ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y fasse rougir et qu'on l'y fonde.

Son Soufre est tingent (C'est-à-dire qu'il teint l'Argent-vif) parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, et étant sublimé avec lui, lui communique une couleur rouge qui est ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, et que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, et sublimé avec eux à fort feu, en sorte que ce que les Métaux ont de plus subtil soit élevé et sublimé avec lui, cette Sublimation devient très jaune. Ce n'est donc que la pure Substance du Soufre qui fait une couleur nette et pure dans les Métaux. Et c'est par conséquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure et imparfaite. Il n'y a qu'à considérer l'Or pour être persuadé qu'il est *jaune*, et celui qui en douterait serait aveugle.

La Matière de l'Essence de l'Or n'est donc autre que la Substance très subtile et pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mélange et par l'union de la Matière très subtile et fixe du Soufre *incombustible*, qui a une

Teinture rouge et claire. Mais il y a pourtant plus d'Argent-vif que de Soufre dans la composition de l'Or. Ce qui se connaît par la facilité qu'à l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainsi, si l'on veut faire quelque altération et quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit se proposer l'Or pour modèle de ce que l'on doit faire, et tâcher de réduire toujours ces Métaux à la même égalité qu'est celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enseigné le moyen.

Au reste, parce que les parties, dont l'Or a été premièrement formé, étaient subtiles et fixes, elles se sont aussi beaucoup resserrées et condensées, et c'est ce qui rend l'Or si pesant. D'ailleurs, comme la Nature a mis longtemps à le cuire et à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ses parties (les plus crues et volatiles) se sont exhalées lentement et peu à peu ; et par ainsi il a été épaissi parfaitement et comme il le faut, dans le dernier mélange qui s'est fait de ses Principes ; et c'est ce qui fait qu'il ne se fond qu'après avoir rougi.

Il se voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choses. Premièrement de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement de l'uniformité et égalité de leurs Substances, qui se fait par un mélange égal et bien proportionné de leurs Principes. Et en troisième lieu, de ce qu'ils s'endurcissent et s'épaissent par une longue et modérée digestion. Et par ainsi l'impureté et l'imperfection des Métaux proviendra du trop de Soufre, de la diversité de Substance, et d'une digestion précipitée qui les endurecit et les épaissit trop soudainement.

Ainsi, si le Soufre, qui vient à se mêler avec l'Argent-vif, pêche en quantité et en qualité, il s'en formera nécessairement divers Métaux imparfaits, selon la différente proportion de ce Soufre, et selon qu'il sera bon ou mauvais. Car le Soufre (qui entre dans la composition des Métaux) est ou fixe, et n'est pas tout *combustible*, ou il l'est entièrement. Ou ce Soufre est volatil : et il l'est, ou en tant que Soufre, ou non pas comme Soufre. Ou bien il est en partie volatil, et en partie fixe. De plus, ce Soufre, ou n'est Soufre qu'en partie, ou en partie il ne l'est pas. Et ce qui est Soufre, est ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a seulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Soufre est encore ou en grande quantité, et ainsi il domine l'Argent-vif, ou il y en a peu, et l'Argent-vif a le dessus. Ou ces deux Principes sont si bien proportionnés, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin, ou ce Soufre est blanc, ou il est rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'est ce différent mélange de ces deux Principes qui produit nécessairement dans la Nature différents Corps Métalliques, et d'autres semblables Corps, tels que sont les Métallions. Nous allons examiner cette différence des Métaux, et nous en rapporterons les Causes et les propriétés, que nous prouverons par des expériences sensibles.

CHAPITRE VI

De la Nature de la Lune.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent que l'Or se forme lorsqu'un Soufre pur, fixe, rouge et clair, se mêle de telle sorte avec un Argent-vif pur et net, que non seulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y soit en plus grande quantité. Que si un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure et claire, vient à se mêler avec un Argent-vif pur, fixe et clair, et que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant soit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui est un Métal parfait, mais pourtant moins pur et plus grossier que n'est l'Or. Car ses parties ne sont pas si serrées que celles de l'Or ; et par conséquent il n'est pas si pesant que l'Or. L'Argent n'est pas encore si fixe que l'Or, comme il paraît en ce qu'il diminue dans le feu : Ce qui est une marque que son Soufre n'est pas tout à fait fixe ni *incombustible*, puisqu'il s'enflamme un peu lorsqu'on fait rougir ce Métal dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'est pas fixe, cela se doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impossible que le même Soufre soit fixe, si on le compare avec un autre qui l'est moins, et qu'il ne soit pas fixe, si on le considère par rapport à un autre qui l'est plus. C'est en ce sens qu'à l'égard de l'Or, le Soufre de la Lune n'est pas fixe, mais *incombustible* ; et qu'en faisant comparaison de l'Argent avec les Métaux qui sont imparfaits, son Soufre est fixe et *incombustible*.

CHAPITRE VII

De la Nature de Mars, où il est traité des Effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux.

Si un Soufre fixe et terrestre se trouve mêlé avec un Argent-vif qui soit pareillement fixe et terrestre, et si tous deux ont une blancheur impure et livide, ou noirâtre, et si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mélange il s'en fait du fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion, il s'ensuit de là que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif ; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plutôt. Ce qui nous fait connaître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, et promptement, et d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs et fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe se fondent plus lentement : et ceux qui ont le plus de Soufre *adustible* se fondent plus tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre ; c'est que le Soufre lui-même ne peut jamais devenir fixe s'il n'est calciné, et quand il est calciné il n'est plus fusible. Et par conséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sais par expérience que le Soufre ne peut être fixe s'il n'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il était toujours volatil, et qu'il s'enfuyait jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux.

Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, et en le changeant en terre, et sans qu'il soit besoin de l'y changer. On le fixe et on le change bientôt en terre, si on se hâte de faire sa fixation, en le sublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente et répétée, sans qu'il soit changé en terre, puisqu'il se fond alors de même qu'un Métal. Et cela, je le sais pour l'avoir fixé de ces deux manières ; l'une hâtée et précipitée, jusqu'à ce que son humidité fût consumée ; et l'autre lente, en le sublimant plusieurs fois doucement et peu à peu. Je l'ai vu et je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raison pour laquelle cela se fait ainsi, c'est que la Substance de l'Argent-vif est visqueuse et serrée. On voit qu'elle est visqueuse par la séparation qui s'en fait en très menues parties, lorsqu'on l'imbibe et qu'on l'amalgame avec d'autres choses. Car sa viscosité paraît lors évidemment ; parce (qu'encore qu'il soit séparé en une infinité de parties fort menues), il s'attache néanmoins, et il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a personne qui ne voie tout de même que sa Substance est solide et fort serrée. Car il ne faut que le considérer et le soupeser, et l'on trouvera qu'il est si pesant, lorsqu'il est tout pur, qu'il pèse plus que l'Or même. D'ailleurs sa composition est très forte, comme nous l'avons déjà dit ci-devant, à cause de la mixtion très exacte de ses deux Principes. Et partant, l'Argent-vif peut être fixé sans que son humidité soit consumée, et sans qu'il soit changé en terre. Car ses parties étant bien unies ensemble, et sa composition étant par conséquent très forte, ses parties venant à être encore plus resserrées par l'action du feu, cela fait qu'il résiste au feu, qui ne saurait plus le détruire en cet état, et la flamme même ; pour grande et violente qu'elle soit ; n'a plus de prise sur lui, et elle ne saurait ni le pénétrer, ni le résoudre en fumée ; parce qu'il est trop serré pour pouvoir être raréfié, et que d'ailleurs il ne peut point être brûlé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui est ce qui rend les Corps *adustibles*, ou capables d'être brûlés et consumés par le feu.

Nous avons découvert par là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois causes. La première est un Soufre *adustible* qui est renfermé dans le profond de leur Substance, lequel venant à se brûler, diminue cette Substance en la résolvant en fumée ; jusqu'à ce qu'il l'ait entièrement consumée, quelque quantité que les Métaux aient d'Argent-vif bien fixe et bien fusible. La seconde cause est extérieure, et c'est la violence du feu de flamme, qu'on augmente et qu'on entretient toujours très forte, et qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénètre et les résoud en fumée, quelque fixes qu'ils soient. La dernière cause, c'est la Calcination des Métaux, qui les raréfie en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénètre par ce moyen, et qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puissent être. Que si ces trois causes de la destruction des Métaux concourent et se trouvent ensemble, il est certain qu'ils seront aisément détruits. Mais s'il en

manque quelqu'une, ils seront plus difficiles à détruire à proportion que ces causes seront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'est que nous avons connu par là, que la bonté et la perfection des Métaux consiste dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cause la destruction et l'anéantissement des Métaux ne pouvant diviser l'Argent-vif en ses Principes : mais ou toute sa Substance s'en allant de dessus le feu, ou y demeurant toute entière, sans que rien s'en perde, il faut nécessairement que la cause de la perfection des Métaux soit dans l'Argent-vif. Louons donc et bénissons Dieu qui a créé cet Argent-vif, et qui lui a donné une Substance et des propriétés qui ne se rencontrent en nulle autre chose de la Nature. De sorte que nous pouvons trouver en cette Substance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui se trouve en lui par une puissance prochaine. Car c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, et que le feu ne saurait vaincre : au contraire, il se repose et il se plaît à demeurer dans le feu.

CHAPITRE VIII

De la Nature de Vénus ou du Cuivre.

Reprenons maintenant notre Discours. Quand le Soufre est impur, grossier, rouge, livide, que sa plus grande partie est fixe, et la moindre non fixe, et qu'il se mêle avec un Argent-vif grossier et impur, de telle sorte qu'il n'y ait guère plus ni guère moins de l'un que de l'autre ; de ce mélange il s'en forme du Cuivre. Et il est aisé de juger que pour faire ce Métal, ces deux Principes doivent être mêlés de cette manière, si l'on considère les effets qu'ils produisent naturellement en lui. Car lorsqu'on le fait rougir au feu, on en voit sortir une flamme, comme est celle que fait le Soufre ; ce qui est une marque qu'il a un Soufre qui n'est pas fixe. Outre que ce Métal diminue dans le feu, par l'évaporation qui se fait de ce mauvais Soufre. On connaît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faisant souvent rougir au feu, et en le brûlant, après cela il ne se fond pas si facilement, et il en devient plus dur ; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paraît par la couleur de ce Métal que son Soufre est rouge, *livide*, impur, et qu'il est mêlé avec un Argent-vif, impur et plein de crasse. Ainsi on n'a pas besoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expérience qui nous découvrira un Secret. Car puisque tout ce qui est changé en Terre par l'action de la chaleur se dissout facilement, et se réduit en Eau, et que cela se fait à cause que le Feu rend plus subtiles les parties sur quoi il agit, il s'ensuit de là que, quelque subtile que soit naturellement une chose, elle le devient encore davantage si elle est réduite en cette nature de Terre (par la Calcination), et qu'elle se dissout mieux. Et partant, les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtiles et plus calcinées. Ce qui fait voir quelle est la cause de la corruption et de l'impureté de Mars et de Vénus, et qu'elle ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe et non fixe, ou *adustible* : Vénus en ayant plus *d'adustible* que Mars, et Mars plus de fixe que

Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux est devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ses parties deviennent plus subtiles, et ce qui est disposé en lui à se dissoudre se dissout, comme il se voit lorsqu'on expose ces deux Métaux sur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait sortir sur leur superficie, comme une fleur, l'aluminosité (c'est-à-dire les parties alumineuses) de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, et qui *subtilise* les parties superficielles, et les plus proches de ces Métaux. Et si vous faites bouillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou salée, vous trouverez qu'il s'en dissoudra beaucoup par cette ébullition. Et si l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra distiller et s'attacher à eux l'aluminosité qui s'en dissout ; laquelle se change et se résoud en eau, à cause de sa ponticité ou salure, et de la facilité qu'elle a à se dissoudre. Car il n'y a rien de pontique ou salé, et qui se dissolvait facilement que l'Alun, et ce qui tient de sa nature.

Pour ce qui est de ce que ces deux Métaux noircissent au feu, cela vient d'un Soufre qui n'est pas fixe, et qui est *adustible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, et que Mars en ait peu, néanmoins, comme ce qu'il en a est presque fixe, c'est ce qui est cause qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-dessus que le Soufre qui n'est pas fixe est ce qui fait, et ce qui facilite la fusion des Métaux ; et qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fusion, et qu'il l'empêche. Mais il n'en est pas ainsi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enfuit pas pour cela qu'il ne fasse point de fusion, ni qu'il l'empêche de se faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aie pu imaginer de faire la fusion, je n'ai jamais pu tenir le Soufre en fusion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir sublimé plusieurs fois avec du Soufre fixe ; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fusible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils sont parfaits ; et que ceux qui en ont le moins, ont aussi moins de perfection. C'est pourquoi je t'avertis que (pour faire le Magistère) tu dois faire en sorte en toutes tes Opérations, que dans la Composition il y ait toujours plus d'Argent-vif que du Soufre. Et que si tu peux faire l'Œuvre de l'Argent-vif tout seul, tu auras trouvé la perfection qui est la plus précieuse, et qui surpasse de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, jusque dans leur profondeur, et dans leur intérieur, ce que la Nature ne saurait faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, et qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent aimablement l'Argent-vif comme étant de leur même nature.

On voit par les choses que nous avons dites ci-devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux sortes de Soufre. L'un qui est caché dans la profondeur de l'Argent-vif, et qui y est dès le commencement de sa

conformation, et l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est déjà fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine : mais il est impossible de lui ôter le premier par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on se serve, et quelque opération qu'on fasse pour cela, à cause que ce Soufre est intimement uni à lui, et qu'il est né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car nous voyons que le feu détruit le Soufre *adustible* des Métaux : mais il ne saurait leur ôter leur Soufre fixe. Ainsi, quand nous disons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant, et en leur faisant reprendre Corps, cela se doit entendre qu'on peut les dépouiller de leur Substance terrestre, laquelle n'est pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, séparer les choses qui sont intimement unies, cela ne se peut, si ce n'est par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvrirait et tempérerait cette Terre ou ce Soufre, ou qui la séparerait du Composé. Car on sépare en deux manières la Substance terrestre ou sulfureuse, qui est intimement unie à la nature du Corps ou du Métal. Premièrement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie et la Marcassite, lesquelles élèvent la Substance de l'Argent-vif, et laissent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la ressemblance qu'elles ont, tant avec l'Argent-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui sont composées d'Argent-vif et de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du premier que du dernier. Et cela se voit par expérience : parce que si vous les mêlez par une forte et prompte fusion avec les Corps, les Esprits qu'elles contiennent enlèveront les Corps avec eux, et les réduiront en fumée. Et par ainsi ces deux Esprits séparent des Corps cette terre sulfureuse. Secondement, on peut séparer cette Substance terrestre, qui est dans le Métal, en le lavant et l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raison en est parce que l'Argent-vif ne s'attache et ne retient que ce qui est de sa nature, et laisse tout ce qui n'en est pas.

CHAPITRE IX

De la Nature de Jupiter ou de l'Etain.

Revenons à la composition des Métaux. Si le Soufre, qui en est l'un des Principes, a un peu de fixité, s'il a une blancheur impure, et s'il en a moins que d'Argent-vif, si l'Argent-vif est impur, en partie fixe et en partie volatil, et s'il n'a qu'une blancheur impure et imparfaite, de ce mélange il se fera de l'Etain.

Les Opérations que l'on fait sur ce Métal pour le préparer (c'est-à-dire pour lui ôter ses impuretés) font voir qu'il est composé de la sorte. Car en le calcinant, on sent la mauvaise odeur du Soufre qui en sort ; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *adustible*. Que si en s'exhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleue comme est celle que fait le Soufre vulgaire, lorsqu'il se brûle, il ne s'en suit pas pour cela qu'il soit fixe, parce que cela ne vient nullement de sa fixité, mais de ce que dans la composition de ce Métal, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par son humidité empêche ce Soufre de brûler si visiblement qu'il puisse faire une flamme.

Au reste, il y a deux sortes de Soufres, et deux différents Argent-vifs dans l'Etain. L'un de ces Soufres est *combustible*, puisque lorsqu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui est plus fixe, et qui pour cette raison n'a point de mauvaise odeur comme le premier, se voit dans la chaux de ce Métal, laquelle demeure dans le feu sans se brûler ni se consumer.

On remarque tout de même deux Argent-vifs dans l'Etain : l'un qui n'est pas fixe, et qui lui donne le *cric*, et l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le premier. Car avant que l'Etain soit calciné, il a le *cric*, et après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que son Argent-vif volatil, qui faisait le *cric*, s'est exhalé dans la Calcination. Or il est certain que c'est l'Argent-vif volatil de l'Etain qui lui donne le *cric*. Car si on lave du Plomb avec de l'Argent-vif, et qu'après l'avoir lavé, on le fasse fondre à un feu, qui ne soit pas plus fort qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, et le changera en Etain. Cela se voit tout de même dans la transmutation qui se fait de l'Etain en Plomb. Car si on calcine plusieurs fois l'Etain avec le Plomb, et si on lui donne un feu propre à lui faire reprendre Corps, il se convertira en Plomb. Et cette transmutation se fera plus facilement si, lorsque l'Etain est en fusion, on lui ôte les pellicules qui se forment au-dessus, et si on les calcine à fort feu. Mais vous serez encore assurés que ces différentes Substances se rencontrent dans l'Etain si vous pouvez trouver l'invention de le conserver dans des vaisseaux propres pour cela, et de faire la séparation de ces Substances, par le moyen d'un certain degré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine et de travail. Ce qui m'a fait connaître que j'avais eu raison de croire que ce Métal était composé de toutes ces différentes Substances.

Que si vous me demandez ce qu'il reste de l'Etain, après qu'on l'a dépouillé de ces deux Substances, qui ne sont pas fixes, c'est-à-dire après qu'on lui a ôté son Soufre *combustible* et son Mercure volatil, je vais vous le dire, afin de vous faire connaître parfaitement la composition de ce Métal. Sachez donc qu'après cela il reste un Corps *livide* et pesant comme le Plomb, mais qui est plus blanc. Ainsi c'est un Plomb très pur, dans la composition duquel les deux Principes, l'Argent-vif et le Soufre, sont également fixes, quoiqu'ils ne soient pas tous deux égaux en quantité ; parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette composition, comme on le peut connaître par la facilité qu'à l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il est en sa nature. Ce qui ne se ferait pas si facilement si l'Argent-vif n'y était pas en plus grande quantité. C'est pour cette raison que l'Argent-vif ne s'attache à Mars que par un très grand artifice ; ni à Vénus non plus, à cause du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur composition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il se voit en ce qu'elle est aisée à fondre, au lieu que Mars ne se fond qu'avec une extrême difficulté ; l'Argent-vif, par conséquent, ne doit s'attacher que très difficilement à Mars, et plus facilement à Vénus.

Or quand j'ai dit que dans ce Corps, que j'ai appelé Plomb très pur, les deux Substances qui en font, la composition étaient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation s'approchait d'une forte fixation, et non pas qu'elles demeuraient toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, si l'on calcine ce Plomb très pur, et qu'on en tienne la Calcination, ou la chaux, dans un feu violent, ce feu ne séparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre ; mais la Substance de ce Corps montera, et se sublimerà toute entière, quoique néanmoins plus purifiée qu'elle n'était.

Au reste, la Substance du Soufre *adustible* est plus aisée à séparer dans l'Etain que dans le Plomb : comme il se voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il se calcine, et que son éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connaître que son Soufre *adustible* et son Mercure volatil (qui sont les deux choses qui le corrompent et qui l'infectent) ne sont pas de sa première composition, ni exactement unies avec ses Principes, mais qu'elles surviennent après qu'il est déjà formé. Et c'est pour cela qu'on les en peut facilement séparer, et que les divers changements qu'on donne à ce Métal, c'est-à-dire sa *Modification*, son *Endurcissement* et sa *Fixation*, ne sont plus promptement que dans le Plomb. Et il est aisé de deviner pourquoi cela se fait, si l'on considère tout ce que j'ai dit ci-devant, et la remarque particulière que j'ai faite. Car après l'avoir calciné et remis en Corps, lui ayant donné un feu fort et violent, j'ai vu, par les vapeurs qui s'élèvent dans sa Sublimation, qu'il devenait orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, et qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, et qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métal avait beaucoup de Soufre fixe dans sa composition. C'est pourquoi j'exhorte tous ceux qui auront envie de connaître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, et pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer ; et de ne cesser leur recherche et leur étude, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la connaissance des Principes des Corps et des propriétés des Esprits, et qu'ils en aient une certitude entière, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la manière dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisamment, et autant qu'il est nécessaire pour notre Art.

CHAPITRE X

De la Nature de Saturne, ou du Plomb.

Il ne nous reste plus à faire que la description de Saturne. Ce Métal n'est en rien différent de Jupiter, si ce n'est que sa Substance, est plus impure, à cause qu'il est composé d'un Argent-vif et d'un Soufre plus grossier, et que son Soufre *combustible* est plus fortement attaché à la Substance de l'Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans sa composition. Nous en allons rapporter les causes, et les prouver par des expériences convaincantes.

Premièrement, il n'y a qu'à considérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terrestréité* et de fèces

que Jupiter. Cela paraît encore en ce que la première fois Saturne se calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui est une marque qu'il a beaucoup plus de *terrestréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terrestréité* se calcinent plus facilement ; et que ceux qui en ont le moins sont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il se vérifie que Saturne a plus de *terrestréité* et de *fèces* que Jupiter, en ce que sa noirceur et son impureté ne se purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, et en le remettant plusieurs fois en corps : comme l'on voit que cela se fait dans Jupiter. Ce qui est une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de sa composition.

En second lieu, il est aisé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combustible* est plus fortement uni à la Substance de son Argent-vif qu'il ne l'est dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne saurait se séparer si peu de ce mauvais Soufre (pourvu que la quantité en soit un peu considérable) qu'il ne paraisse d'une couleur orangée et fort teinte : outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaisseau est de même couleur. Ainsi il faut nécessairement de trois choses l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui soit *combustible* ; ou qu'il en ait bien peu ; ou enfin que ce qu'il en a soit fortement uni avec le Soufre fixe dans sa première composition. Or on ne peut pas douter, que non seulement il a un mauvais Soufre, et qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puisqu'il a l'odeur de ce Soufre ; qu'il conserve longtemps cette odeur, et qu'il est bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connaître évidemment que son Soufre *combustible* est assurément uni très exactement avec son Soufre *incombustible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en sorte que ces deux Soufres étant mêlés et unis avec son Argent-vif, ils ne font tous ensemble qu'une seule Substance homogène, c'est-à-dire qui est tout de même nature. Et de là vient que quand la nature du Soufre *combustible* de ce Métal vient à s'élever, elle monte nécessairement avec le Soufre *incombustible*, n'y ayant que lui qui puisse faire la couleur orangée.

Nous avons dit en troisième lieu qu'il y a plus de Soufre *incombustible* dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui est si vrai que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux (en les tenant l'une et l'autre quelque temps dans le feu), on voit que celle de Saturne devient toute orangée, au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connaître la cause pour laquelle Jupiter s'endurcit plutôt par la Calcination, et pourquoi il ne perd pas si aisément la facilité qu'il a à se fondre que fait Saturne. Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre et d'Argent-vif fixes, qui est ce qui fait la dureté des métaux.

Or il y a deux choses qui font et qui donnent la fusion : l'Argent-vif et le Soufre *adustible*. L'une desquelles, qui est l'Argent-vif, est suffisante pour donner une fusion parfaite, à quelque degré de feu que ce puisse être ; soit qu'il faille que les Métaux rougissent auparavant que de se fondre ; soit qu'ils puissent être fondus sans cela.

C'est pourquoi, comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif qui n'est pas fixe, il a aussi une grande facilité à se fondre fort promptement, et il est difficile de la lui ôter.

La mollesse des Métaux vient tout de même de deux causes, qui sont un Argent-vif qui n'est pas fixe, et un Soufre *combustible*. Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combustible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des causes qui le rendent mou lui étant ôtée par la Calcination, il faut nécessairement qu'il s'endurcisse ; au lieu que les deux choses qui font la mollesse, étant fortement unies dans la composition de Saturne (et par conséquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté), cela est cause qu'il ne peut pas s'endurcir si aisément. Il y a néanmoins cette différence entre la mollesse qui vient de l'Argent-vif, et celle que fait le Soufre *combustible* ; que celle-ci est cassante et ployante ; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend et s'allonge beaucoup. Et cela se voit manifestement par l'expérience. Car il est certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extension ; et qu'au contraire ceux qui ont peu d'Argent-vif ne peuvent guère être étendus. C'est ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement et plus délicatement que Saturne ; Saturne plus que Vénus ; celle-ci plus que Mars ; la Lune plus que Jupiter, et le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'est donc l'Argent-vif et le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux : Et ce qui fait leur mollesse, ce sont les deux causes opposées à celle-là ; c'est-à-dire l'Argent-vif volatil, et le Soufre *combustible*. Et c'est le Soufre qui n'est pas fixe, et l'Argent-vif, quel qu'il soit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fusion. Mais le Soufre qui n'est pas fixe donne nécessairement la fusion au Métal sans qu'il rougisse, comme on le voit par l'Arsenic (qui est un Soufre *combustible*) et qui étant projeté sur les Métaux difficiles à fondre, leur donne la fusion sans qu'il soit nécessaire qu'ils rougissent auparavant.

L'Argent-vif, qui n'est pas fixe, rend tout de même les Métaux aisés à fondre. Mais l'Argent-vif fixe ne donne la fusion au Métal qu'après que ce Métal s'est enflammé et qu'il a rougi. Et partant, c'est le Soufre fixe qui retarde et qui empêche la fusion de quelque Métal que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Secret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif sont les plus parfaits, il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif s'approchent aussi le plus de la perfection, et de la nature des parfaits. Et par conséquent, plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs et imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits puisqu'il a le plus d'Argent-vif, qui est ce qui fait la perfection, et que par cette même raison Saturne en est moins proche ; Vénus moins que Saturne, et Mars moins que pas un. Cela s'entend si l'on considère ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce serait toute autre chose, si on les considérait par rapport à la Médecine qui les

parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusque dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, et qui pallie et qui couvre leur noirceur et leur impureté par un éclat et un brillant qu'elle leur communique : Parce qu'à cet égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine ; Mars la peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; et Saturne a le moins de tous de disposition à la recevoir.

Cette diversité des Métaux et les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il fallait les préparer différemment, et qu'ils avaient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vu que les Métaux durs, et qui rougissent au feu, avaient besoin d'une Médecine qui pût les ramollir et raréfier leur Substance intérieure trop serrée, et la rendre uniforme et toute égale partout : Et qu'au contraire aux Métaux mous, et qui ne rougissent point au feu, il fallait une Médecine qui les endurcît, les resserrât et qui épaissît leur Substance interne et cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, et ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, et ce à quoi elles peuvent donner la perfection.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE

DES MÉDECINES

en général, et de la nécessité d'une Médecine universelle qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, et d'où elle se peut mieux prendre, et plus prochainement.

CHAPITRE XI

Qu'il doit nécessairement y avoir deux sortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge ; mais qu'il n'y en a qu'une seule très parfaite, qui rend toutes les autres inutiles.

Nous avons dit ci-devant que les Esprits avaient plus de conformité avec les Corps que quoi que ce soit. Et la raison que nous en avons apportée, c'est qu'ils s'unissent mieux et plus amiablement à eux que nulle autre chose qui soit dans la Nature. Ce qui m'a donné la première notion que les Esprits devaient être la véritable Médecine pour altérer et changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuier véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait en Lune et en Soleil véritables et parfaits. Je crus donc qu'il fallait faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devaient être transmues. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, et qui doit être coagulé et fixé parfaitement, et les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux

imparfaits ; et ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables, puisque les uns sont durs et rougissent au feu, tels que sont Mars et Vénus, et les autres sont mous, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter et Saturne : il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particulière pour fixer et parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus et de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particulière pour eux, et qui soit différente de celle de Jupiter et de Saturne, qui sont mous, et qui ne rougissent point ; parce que la nature de ces Métaux étant visiblement différente, il est certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes sortes. D'ailleurs, quoique Mars et Vénus aient cela de commun entre eux, que tous deux sont durs, ils ont néanmoins chacun des propriétés particulières qui les dont différer. Car Mars n'est pas fusible, et Vénus l'est. Mars est entièrement livide, plein de crasses et d'impuretés ; et Vénus, non. Mars a une blancheur obscure, et Vénus une rougeur impure et une verdure. En quoi l'on voit une grande différence. De sorte que ces deux Métaux étant différents en tant de choses, il faut de nécessité que la Médecine qui doit leur donner la perfection soit pareillement différente. Il en est de même de Jupiter et de Saturne. Car quoique tous deux conviennent en ce qu'ils sont mous, ils ne le sont pas nécessairement de la même manière ; et ils diffèrent encore en plusieurs autres choses. Par exemple, Jupiter est net, et Saturne ne l'est pas : ainsi la Médecine qui doit les perfectionner ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif et les Métaux imparfaits qui peuvent être changés sont transmues en Lune ou en Soleil : ainsi il faut nécessairement qu'il y ait une Médecine rouge qui les transmue en Soleil, et une blanche qui les change en Lune. De manière qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire et l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conséquent huit sortes de Médecines pour la transmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil et en Lune, il y aura donc encore deux Médecines particulières pour lui. Et ainsi ce feront en tout dix Médecines nécessaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits ; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine et de travail.

Mais après avoir longtemps travaillé, et après une étude opiniâtre et une longue et profonde méditation, et de grandes dépenses, j'ai enfin trouvé une seule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramollit le Métal qui est dur, et endurecît celui qui est mou ; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur, et leur donne enfin une Teinture et un éclat qu'on ne saurait exprimer ; cette Teinture étant plus belle, et cet éclat plus brillant que la Teinture et l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre et en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la composition et les causes, et nous n'avancerons rien que nous ne

prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons premièrement des dix Médecines particulières, et nous dirons en premier lieu qu'elles sont celles des Métaux imparfaits ; ensuite celle de l'Argent-vif, et nous finirons par la Médecine Universelle du Magistère, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont besoin d'être préparés auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner sujet à personne de se plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque chose de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les disposer à recevoir la perfection, soit au Blanc, soit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, et nous en dirons tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir.

CHAPITRE XII

Qu'il faut donner une préparation particulière à chaque Métal imparfait.

Il est aisé de connaître, par les choses que nous avons dites ci-devant, ce que c'est que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laisse de superflu ou de défectueux en chacun de ceux qui sont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, et ce que nous en avons dit suffirait pour les faire assez connaître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entière et accomplie, nous achèverons de mettre ici ce que nous avons omis, lorsque nous avons en traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux sortes de Corps imparfaits qui peuvent être changés, deux mous, Jupiter et Saturne, qui ne rougissent point au feu, deux autres durs. Mars et Vénus, qui ne son point fusibles, ou qui ne le sont au moins qu'après avoir rougi, il est certain que le Nature nous apprend par la différence qu'elle a mise entre eux, que nous devons aussi les préparer différemment : Or les deux premiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de même nature, je veux dire le Plomb noir, que dans notre Art on appelle Saturne, et le Plomb blanc qui a le cric, et que nous nommons ordinairement Jupiter, sont néanmoins bien différents, tant dans leur essence profonde et cachée, que dans leur apparence et leur extérieur. Car Saturne est manifestement *livide*, pesant, noir, sans cric et sans aucun son : au lieu que Jupiter est blanc, quoiqu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, et qu'il a un petit son clair, comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, et par la déclaration de, leurs propres causes : Et ce sont là autant de différences par lesquelles un Artiste judicieux peut considérer les préparations qu'on leur doit donner, et dans l'ordre qu'on les leur doit donner, selon que ces différences sont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de suite. Nous commencerons par celle des Métaux mous, et nous dirons premièrement celles de Saturne ; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre sorte de mollesse que Saturne ; nous continuerons par les autres Métaux, et nous finirons par les préparations que l'on doit

donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparations des Corps ou Métaux imparfaits, il n'y a rien de superflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur seulement.

CHAPITRE XIII

Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits ; et que la préparation, qu'on leur donne pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu.

On donne diverses préparations à Saturne, et à Jupiter aussi, selon qu'ils sont dans un degré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choses qui causent leur imperfection : L'une qui leur est naturelle, étant profondément enracinée en eux, et unie essentiellement aux Principes de leur composition ; et c'est la terrestréité de leur Soufre, et l'impureté de leur Argent-vif. L'autre survient à cette première mixtion, ou à ce premier mélange de leurs Principes, et ce n'est autre chose qu'un Soufre combustible et impur, et un Argent-vif sale et plein d'ordure, qui sont des choses du premier genre (c'est-à-dire de la nature des Esprits), qui corrompent la Substance de Saturne et de Jupiter. Pour la première, il est impossible de la leur pouvoir ôter, par quelque Médecine que ce soit du premier ordre, c'est-à-dire par nulle des huit Médecines particulières, quelque industrie qu'on y apporte ; mais on peut avec peu d'artifice en séparer la dernière.

Et la raison pourquoi l'on ne saurait ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'est qu'elles sont si intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles sont de leur Essence, et ne font qu'une même Essence avec eux. Et comme il n'est pas possible de détruire l'Essence d'une chose, et qu'elle demeure toujours la même, aussi est-il impossible d'ôter à ces Métaux ces impuretés essentielles qui les corrompent. C'est pourquoi quelques Philosophes ont cru que de cette manière on ne pouvait point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorsque je cherchais la Science, j'avoue que je suis demeuré court en cet endroit, aussi bien qu'eux ; et que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aie pu imaginer, je n'ai jamais pu donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable et parfait : au contraire, tout ce que je faisais ne servait qu'à les gâter et à les noircir entièrement. Ce qui m'étonna fort, et je désespérais pendant longtemps de pouvoir y réussir ; mais enfin étant rentré en moi-même, après m'être bien rompu la tête à rêver là-dessus, je vins à considérer que les Métaux imparfaits étaient sales et impurs dans le profond de leur nature, et que l'on ne pouvait trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avait rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et de là je tirais cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement que ni dans la séparation que l'on en ferait en diverses Substances, ni dans le profond de leur

nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devait y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il fallait suppléer et remplacer par une Matière ou Médecine qui lui fût propre et convenable, et qui pût ajouter ce qu'il y avait de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, et de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devrait l'être. Et par ainsi, pour les parfaire et les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserrer, et lui donner une fixation stable et qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur et par son éclat, elle pallie et couvre leur noirceur, et elle la change en une splendeur brillante ; parce que l'Argent-vif, qui est changé en Médecine, étant purifié par notre Art, et réduit en une Substance très pure et très éclatante, si on en fait la projection sur les Corps imparfaits, il les rendra éclatants et leur donnera la perfection qui leur manque, par le moyen de sa fixation ; et par sa pureté il les transmuera et les perfectionnera entièrement. Nous dirons dans la suite quelle est cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particulièrement pour cela.

Ainsi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut nécessairement trouver deux sortes de perfections ; l'une, qui se fasse par une Matière, laquelle sépare du Composé la Substance qui est impure ; l'autre, par une Médecine qui couvre et pallie cette impureté par le brillant de sa splendeur, et qui lui donne la perfection, en la rendant belle et éclatante. Au reste, comme l'on ne peut rien trouver de superflu, mais seulement quelque chose de manque dans l'intérieur et l'essence des Corps imparfaits, s'il y a quelque chose à leur ôter, c'est de l'extérieur et de l'apparence de ces Corps qu'il faut ôter ce qui leur survient, après qu'ils sont déjà faits et composés. Et cela se fait par diverses préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter et de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre ; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits selon leur rang.

CHAPITRE XIV

De la préparation de Saturne et de Jupiter.

On donne différentes préparations à Saturne et à Jupiter, selon qu'ils ont plus ou moins le besoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations se réduisent pourtant à deux ; l'une qui est générale, et l'autre particulière. La générale se peut faire de différentes manières, par le moyen desquelles, comme par autant de degrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le premier de ces degrés consiste à leur donner l'éclat, et à bien purifier leur Substance. Le second, à les endurcir, en sorte qu'ils rougissent au feu avant que de se fondre. Et le troisième à les fixer, en leur ôtant leur Substance fugitive ou volatile. Or on les purifie et on les rend éclatants par trois moyens : ou par des choses qui ont la vertu de les purifier, ou en les calcinant et en leur faisant reprendre Corps, ou en les dissolvant. Les

choses qui les purifient le font, ou lorsqu'ils sont réduits en chaux, ou étant en Corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui se fait de cette manière. On calcine le Métal, après quoi on jette sur sa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre : et ensuite on fait reprendre corps à cette chaux ; et on réitère cette opération jusqu'à ce que le Métal paraisse être parfaitement purifié. Ce qui se fait parce que les Sels, les Aluns et le Verre ayant toute une autre fusion que n'ont les Métaux, ces choses-là se séparent d'eux, et en se séparant, elles emportent avec elles leur Substance terrestre, laissant de cette manière les Corps tous purs. Saturne et Jupiter, demeurant en corps et sans être calcinés, sont encore purifiés de cette même sorte. Pour cet effet, on les réduit en limaille très subtile, que l'on mêle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, et la poudre de Verre : Puis on remet cette limaille en corps (par la fusion), et l'on refait cette opération jusqu'à ce que ces deux Métaux paraissent être bien purifiés. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la manière que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onzième.

Ces deux Métaux se purifient encore d'une autre façon, en les calcinant et en leur faisant reprendre corps avec un degré de feu proportionné, et propre à faire cette opération, laquelle l'on réitère jusqu'à ce qu'ils paraissent plus nets.

Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux sortes de Substances qui les corrompent et les infectent ; l'une qui est inflammable et volatile, et l'autre grossière et terrestre ; à cause que le feu élève et consume tout ce qui est volatil. Et lorsqu'on remet ces Métaux en Corps par la fusion, le feu bien proportionné en sépare tout de même la terrestréité. On trouvera la manière de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui est devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raisonnements, comme j'ai écrit en celui-ci les opérations et les expériences que j'ai faites, et que j'ai vu de mes yeux, et touché de mes mains, sans en avoir rien retranché, et je l'ai mis dans l'ordre que la Science le demande.

Il y a encore un autre moyen pour purifier Saturne et Jupiter, qui est de les dissoudre, comme nous l'avons déjà dit, et de faire reprendre corps à ce qui en aura été dissous. Car de cette manière il se purifie mieux que par quelque autre voie que ce soit : Et ainsi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui se fait par la Sublimation, qui est la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des degrés qui approchait ces deux Métaux de la perfection était l'endurcissement de leurs Substances molles ; tellement qu'ils deviennent si durs par cette préparation, qu'ils ne se puissent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurcissement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Substance de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou de l'Arsenic qui lui ressemble, et qu'ils soient fixes : ou bien de mêler avec eux des choses dures et qui ne soient pas fusibles, telles que sont la

chaux, les Marcassites et les Tuties. Car tout cela s'unit si bien avec eux qu'ils s'embrassent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aident : Et par ce moyen ces Métaux s'endurcissent de telle sorte qu'ils ne se fondent point qu'auparavant ils n'aient rougi. La Médecine qui donne la perfection, et dont je dirai la composition ci-après, fait le même effet. Une autre sorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux, et qui est le troisième degré, c'est, comme nous l'avons dit, de leur ôter leur Substance volatile. Ce qui se fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le premier degré par la Calcination.

Au reste, ces trois degrés, dont nous venons de parler, se doivent donner par ordre et de suite. Car premièrement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil et de combustible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépouiller de leur terrestrité superflue : et enfin, il faut les dissoudre et les remettre en Corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut nécessairement suivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particulière de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Premièrement, par la Calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne. Jupiter s'endurcit aussi en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant longtemps dans son feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *cric*, et il ne rend plus cassants les autres Métaux avec lesquels on le mêle, comme il faisait auparavant. Ce qui ne se fait pas de même à Saturne, parce qu'il n'a point de *cric*, et il ne rend point les autres Métaux aigres et cassants comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore son *cric* en le calcinant, et en le remettant en corps par plusieurs fois, comme il fait aussi si l'on verse de l'eau de Sels et d'Aluns sur sa chaux ; parce que ces choses lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particulière de Saturne se fait pareillement par la Calcination qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il se blanchit particulièrement avec le Talc, la Tutie, et la Marcassite aussi. J'ai parlé plus au long de toutes ces sortes de préparations dans mon Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir ; car je n'ai fait qu'abrèger ici ce que j'en ai dit là plus amplement.

CHAPITRE XV

De la préparation de Vénus.

En suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, et de celle de Mars qui sont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de différentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation, ou sans la sublimer. On l'élève en unissant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité ; et en la mettant ensuite à sublimer dans un Vaisseau sublimatoire, et par un degré de feu propre à faire élever sa partie la plus subtile, qui se trouve être d'un grand éclat et fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métal en très menues parties, c'est-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, et on le sublime

comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre sorte sans la sublimer, soit qu'elle soit en chaux, soit qu'elle soit en corps, par les choses mondificatives, c'est-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que sont la Tutie, les Sels et les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ; ou en la calcinant, et lui faisant reprendre corps, ainsi que les Métaux précédents ; ou en la dissolvant et en remettant en corps ce qui en aura été dissous ; ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif.

CHAPITRE XVI

De la préparation de Mars.

On prépare aussi Mars de plusieurs manières : ou en le sublimant, ou sans le sublimer. On le sublime avec l'Arsenic, et cette Sublimation se fait ainsi : Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra (c'est-à-dire jusque dans son intérieur), de l'Arsenic, qui ne soit pas fixe, et de le si bien unir qu'il se fonde conjointement avec ce Métal. Après quoi il le faudra sublimer dans un Vaisseau propre pour cela. Cette manière de préparer Mars est la meilleure et la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arsenic, en les sublimant plusieurs fois tous deux ensemble, jusqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arsenic avec lui. Car si après cela on fait reprendre corps à ce Métal, il en sortira blanc, fusible, net et bien préparé.

Il y a encore une troisième manière de le préparer, en le fondant avec du Plomb et de la Tutie. Car cela le rend tout de même net et blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enseigner la manière d'amollir les Corps durs, et d'endurcir les mous par le moyen d'une Calcination particulière, de peur que l'on ne croie que je veuille omettre quelque chose, je vais dire comment cette Opération se doit faire.

Premièrement donc pour endurcir les Métaux mous, il faut dissoudre de l'Argent-vif précipité, et dissoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurcir après l'avoir entièrement calciné. On mêle ces deux dissolutions ensemble, et de ce mélange on en arrose alternativement le Métal calciné, le broyant, et l'*imbibant*, le calcinant, et lui faisant reprendre corps, jusqu'à ce qu'il devienne si dur, qu'il ne se puisse fondre qu'il ne rougisse auparavant. On fait la même chose avec la chaux des Corps mous et la Tutie, et la Marcassite que l'on calcine et que l'on dissout, dont ensuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choses seront pures et nettes, plus le changement qu'elles feront (sur les Corps qu'elles endurciront) sera parfait.

Les Corps durs seront ramollis par un artifice tout semblable, que voici : On les mêle et on les sublime avec de l'Arsenic. Et après les avoir sublimés, on les brûle par le degré de feu que j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il se fallait servir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais proportionné : et on réitère ces Opérations jusqu'à ce que les Corps s'amollissent dans la fusion, autant qu'ils

peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations et ces changements sont du premier ordre, et sans cela la Transmutation des Métaux ne se peut faire

CHAPITRE XVII

De la manière de purifier l'Argent-vif.

Pour achever toutes les préparations, il nous reste à parler de la *modification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui est toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle se fait en deux manières. La première par la Sublimation, que nous avons enseignée dans le Livre précédent, et la dernière par la *Lotion* ou *Ablution*, c'est-à-dire en le lavant. Ce qui se fait ainsi : On met de l'Argent-vif dans un bassin de verre, de grès ou de faïence, et par-dessus on verse du vinaigre jusqu'à ce qu'il surnage. Cela fait, on pose le plat ou bassin sur un feu doux, et on le laisse échauffer, tant que l'on puisse le remuer librement avec le doigt. On le remue donc incessamment, jusqu'à ce qu'il se mette tout en grains aussi menus que de la poudre, et que tout le vinaigre qu'on y aura mis, soit consumé. Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les crasses terrestres, et les ordures qu'il aura laissées dans le plat, et on les rejette. Il faut réitérer cette *Lotion*, jusqu'à ce que l'Argent-vif soit entièrement dépouillé et nettoyé de sa terrestrité, et qu'il paraisse de couleur d'un très beau bleu céleste. Ce qui sera une marque qu'il aura été assez lavé, et qu'il est bien purifié. Voilà toutes les sortes de préparation. Passons maintenant aux Médecines.

CHAPITRE XVIII

Que la Médecine très parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétés de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine.

Nous parlerons premièrement en général des Médecines, de leurs Causes et de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choses, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen desquelles on connaîtra si la Médecine est véritable, et si la Transmutation qu'elle aura faite est parfaite.

Premièrement, les Corps imparfaits ne sauraient recevoir la perfection, si la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de superflu ; c'est-à-dire leur Soufre inutile et combustible, et leur terrestrité impure ; et si dans la fusion ces deux choses ne sont séparées du Métal, dans lequel elles sont mêlées lorsqu'on fait sur eux la projection de la Médecine qui doit le transmuier. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *séparation*, on pourra dire qu'on a l'une des espèces de la perfection.

Secondement, si la Médecine ne donne de l'éclat au Métal imparfait, et si elle ne le change en couleur blanche ou rouge, selon que tu as dessein de le faire : Et si cette couleur n'est accompagnée d'un brillant, et

d'une lueur agréable, sois sûr que la Transmutation n'est pas bonne, et que le Métal imparfait que tu as voulu transmuier, n'a pas reçu une véritable ni une entière perfection.

Troisièmement, si la Médecine ne donne une fusion au Métal imparfait, telle que l'ont le Soleil et la Lune, et dans le temps précisément que l'ont ces deux Métaux imparfaits, c'est une marque infaillible que la Médecine n'est pas parfaite ; et très assurément elle ne demeurera ni ne persévérera point dans les épreuves ; mais elle se séparera du Métal sur lequel on l'aura projetée, et elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorsque je parlerai de la Coupelle.

Quatrièmement, si la Médecine ne demeure, et si le changement qu'elle fait et la Teinture qu'elle donne au Métal imparfait, n'est stable et permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquième et dernier lieu, si la Médecine ne donne au Métal imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, le Transmutation que l'on prétend qu'elle fait n'est ni parfaite ni véritable, mais sophistique, n'ayant qu'une apparence trompeuse. Parce que le poids (dans le même volume) est une des marques essentielles de la perfection.

Ce sont là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magistère doit nécessairement communiquer toutes ces propriétés au Métal imparfait et à l'Argent-vif en les transmuant ; il est aisé de juger de là de quelle chose il faut la tirer. Car il est certain que cette Médecine ne peut être prise que des choses qui s'unissent le mieux aux Corps Métalliques qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénètrent jusque dans l'intérieur, qui s'attachent et s'unissent à eux, et qui par ce moyen les peuvent changer. Or quelque recherche et quelque épreuve que j'aie vu faire dans toutes les autres choses, je n'ai jamais rien trouvé qui ait tant de liaison avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De manière qu'ayant travaillé sur l'Argent-vif, j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il est la véritable Médecine qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, et qui les change et les transmue véritablement avec très grand profit.

CHAPITRE XIX

Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir.

Nous n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Substance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, et quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, si lui-même n'est changé auparavant en sa nature : nous avons reconnu par là que nécessairement il doit être préparé pour faire cet effet. Car il ne se mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu sa préparation particulière, laquelle ne consiste qu'à le rendre tel qu'il puisse se mêler jusque dans le profond et dans l'intérieur du Métal, qui doit être transmué

sans pouvoir jamais en être séparé. Or l'Argent-vif ne peut point se mêler de cette manière, s'il n'est rendu extrêmement subtil par la préparation particulière que nous déclarée dans le Chapitre où nous avons traité de sa Sublimation. Mais quand il pourrait se mêler de cette sorte, il ne demeurerait point avec le Métal, et l'impression qu'il ferait sur lui ne subsisterait point s'il n'est rendu fixe. Il ne donnera point aussi l'éclat au Métal qu'il doit nécessairement avoir, s'il est véritablement transmué, et si sa Substance n'est rendue fort éclatante par un artifice particulier, et par une opération qui se fait par le moyen d'un degré de feu propre et convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfais la fusion des Métaux parfaits, si on ne le fixe de telle manière qu'en cet état il puisse ramollir les Corps durs, et endurcir les mous. Car la *fixation* doit être si bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reste assez d'humidité pour pouvoir donner la fusion que nous demandons, et qui est nécessaire.

Il faut donc si bien préparer l'Argent-vif, que premièrement il s'en fasse une Substance très brillante et très pure. Puis on le doit fixer avec cette précaution, que l'on sache lui donner le feu si à propos et si juste, que ce feu ne lui laisse d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fusion parfaite, et qu'il consume tout le surplus. Pour cet effet, si l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui sont durs et longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conserve l'humidité et donne une fusion parfaite. Que si au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux mous, on doit faire un feu fort et violent, à cause qu'un tel feu consume, l'humidité et retarde la fusion. Et ce sont là des règles et des Maximes à quoi tout Artiste bien sensé doit soigneusement prendre garde, et les avoir toujours présentes, à quelque Médecine que ce soit qu'il veuille travailler : comme il doit aussi faire plusieurs autres considérations sur le changement du poids, qui se fait dans la Transmutation ; et en rechercher la cause et remarquer l'ordre dans lequel ce changement se fait.

Or pour ce qui est de la grande pesanteur des Métaux parfaits, elle ne provient que de ce que leur Substance est fort subtile et uniforme, c'est-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les parties de ces Métaux qui les sépare et les désunise, c'est cette presse et ce resserrement de parties qui leur donne un si grand poids en si petit volume.

CHAPITRE XX

De la différence des Médecines, et qu'il y en a du premier, du second, et du troisième Ordre.

Ce n'est donc qu'à rendre plus subtiles les Matières sur lesquelles il faut travailler, que l'Artiste doit s'appliquer dans toutes ses Opérations ; soit qu'il veuille préparer les Corps imparfaits, soit qu'il ait dessein de faire la Médecine qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps qui seront transmués seront pesants, et plus ils seront trouvés parfaits, par les règles de l'Art et par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a plusieurs sortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il est nécessaire de les comprendre

toutes, et d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois sortes. L'une qui est du *premier Ordre*, une autre du *second Ordre*, et une autre enfin du *troisième Ordre*.

J'appelle *Médecine du premier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle soit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils sont ainsi préparés, étant projetée sur les Corps imparfaits leur imprime un changement et une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection si grande ni si forte, qu'ensuite ils ne puissent être corrompus et changés, c'est-à-dire revenir en leur première nature, et que la Médecine et l'impression qu'elle a faite sur eux, ne se dissipent et ne s'évaporent entièrement, sans qu'il en reste rien. Telle est la Sublimation, laquelle, sans avoir reçu aucune fixation, blanchit Vénus et Mars. Telle est encore la Teinture, tirée du Soleil et de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle ensemble, et que l'on met sur un Fourneau de Ciment, comme du *Zinjar**, et des autres choses semblables. Car c'est une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui de demeure pas : au contraire, elle se perd dans les épreuves, en s'exhalant en fumée.

Par la *Médecine du second Ordre*, j'entends toutes sortes de préparations desquelles faisant projection sur les Corps imparfaits, elles les changent, et leur donnent quelque perfection ; mais leur laissent cependant beaucoup d'impuretés, comme est la calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, et qui leur laisse leur terrestréité. Comme est encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus ; sans que ces deux Teintures puissent après cela être ôtées à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au surplus dans leur même nature, et gardent les autres impuretés qu'ils avaient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troisième Ordre* la préparation, laquelle survenant aux Corps imparfaits par la projection que l'on en fait sur eux, les dépouille de toutes leurs impuretés, et leur donne une perfection entière et accomplie. Et cette Médecine est seule et unique en son espèce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de se mettre en peine de chercher les dix espèces différentes de Médecines du Second Ordre.

Au reste, on appelle l'Œuvre du premier Ordre, la *Petite Œuvre* ; celle du second Ordre, l'*Œuvre moyenne*, et celle du troisième Ordre, la *grande Œuvre*. Voilà toutes les sortes de Médecines.

CHAPITRE XXI

Des Médecines du premier Ordre, qui blanchissent Vénus.

Suivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces sortes de Médecine l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons premièrement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous passerons à celles de l'Argent-vif, qui sont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de suite. Ainsi nous commencerons par celles du premier Ordre ; nous poursuivrons par celles du second, et nous finirons par celles du troisième.

Les Médecines des Corps du premier Ordre, sont ou pour les Corps (ou Métaux) durs, ou pour les Corps mous. De celles qui sont pour les Corps durs, les une sont pour Vénus, les autres pour Mars, et les autres pour la Lune. A l'égard de Vénus et de Mars, leur Médecine est pour leur donner une blancheur pure ; et la Médecine de la Lune pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point, ni à Vénus, ni à Mars, une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du premier Ordre : parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne sont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, si auparavant on ne leur donne une préparation qui leur communique de l'éclat.

Parlons donc premièrement de toutes les Médecines du premier Ordre pour Vénus, après quoi nous verrons celles qui sont pour Mars.

Il y a une Médecine qui blanchit Vénus avec l'Argent-vif, et il y en a une qui la blanchit avec l'Arsenic.

La première se fait ainsi. On dissout premièrement de l'Argent-vif précipité, puis on dissout tout de même de la Chaux de Vénus ; on mêle ces deux Dissolutions, ensuite on les coagule, et enfin l'on fait projection de cette Médecine sur Vénus en corps, c'est-à-dire telle que Vénus est naturellement sans être calcinée, et sans qu'elle ait nulle autre préparation ; et elle la rend blanche et nette. *Ou bien.* On dissout de l'Argent-vif précipité et de la Litharge, l'un et l'autre séparément. On mêle ces deux Dissolutions, après quoi on dissout de la Chaux de Vénus, que l'on veut blanchir ; et ayant mis cette Dissolution avec les précédentes, on les coagule, puis l'on en fait projection sur le Corps, et elle le blanchit. *Autrement.* On sublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif jusqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, sans qu'ils s'en sépare, encore qu'on le fasse rougir au feu. Puis l'ayant arrosée fort souvent avec du vinaigre distillé, on la broie, afin que l'Argent-vif la pénètre mieux. Ensuite on la brûle, et on la sublime une seconde fois avec l'Argent-vif, on l'arrose ou imbibe avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la première fois, et l'on réitère ces Opérations, jusqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure sans s'évaporer, encore qu'on le fasse fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du premier ordre, est fort bonne. *En voici d'une autre manière.* On fait sublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre d'Argent-vif précipité, jusqu'à ce que celui-là se fixe sur celui-ci, et qu'il soit fusible : après quoi on en fait projection sur Vénus en corps, et elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore.* On fait dissoudre de la Lune et de la Litharge séparément ; et ces deux Dissolutions, étant mêlées ensemble, elles blanchissent Vénus. Mais elles se blanchissent mieux, si dans toutes les Médecines dont on se servira pour la blanchir, on y ajoute de l'Argent-vif, et que l'on fasse si bien, qu'il y demeure toujours sans s'exhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arsenic sublimé, et c'est l'autre sorte de Médecine qui la blanchit. Cela se fait en prenant de la Chaux de Vénus, et en sublimant avec elle de l'Arsenic une ou deux fois, jusqu'à ce qu'ils

s'incorporent ensemble, et que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis que si tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arsenic ne demeurera point avec Vénus, et ne lui communiquera point de blancheur qui soit permanente. Après l'avoir donc sublimé une fois, il faut que tu le sublimes encore une seconde, de la manière que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcassite. On blanchit encore Vénus d'une autre manière. On fait projection de l'Arsenic sublimé sur de la Lune, puis l'on projette le tout sur du Vénus, et elle blanchit avec utilité. *Ou bien.* On mêle premièrement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura dissous auparavant, puis on jette de l'Arsenic par-dessus ; et enfin on fait projection du tout sur du Vénus, et elle paraît d'un fort beau blanc. Et c'est là un blanc du premier Ordre. *Ou,* l'on jette seulement de l'Arsenic sublimé sur de la Litharge dissoute et remise en Corps, puis on en fait projection sur du Vénus étant en fusion, et cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien.* On mêle du Vénus et de la Lune ensemble, et sur cela on fait projection de quelque Médecine que ce soit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune se plaît mieux avec l'Arsenic qu'avec nul des Métaux ; c'est pourquoi elle l'empêche d'être aigre et cassant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arsenic. Et c'est pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arsenic avec la Lune et Saturne. *Autrement.* On fait fondre de l'Arsenic sublimé jusqu'à ce qu'il se mette par morceaux, puis on le jette pièce à pièce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jeter par pièces, et non pas le mettre en poudre pour en faire projection ; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plutôt qu'en pièces. Et par ainsi il s'exhale plus facilement, et ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, et qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, et on la blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit ; on la dissout et on la calcine ; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, et on en jaunit la Substance de Vénus ; et quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcassite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, et l'un se fait comme l'autre.

CHAPITRE XXII

Du blanchissement de Mars.

Nous devons parler maintenant des divers blanchissements de Mars, qui se font par le moyen de ces Médecines particulières du premier Ordre, suivant quoi il n'a pas une véritable fusion, c'est-à-dire qu'il ne se peut fondre de lui-même, si l'on ne lui ajoute un Fondant. Ainsi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine qui blanchit Vénus fait le même effet sur Mars, en le préparant de la même manière.

Néanmoins l'Arсениc, de quelque sorte qu'il soit, est la Médecine qui le rend particulièrement fusible. Mais avec quoi qu'on le blanchisse et qu'on le fonde, il faut nécessairement le mêler et le laver avec de l'Argent-vif, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, et qu'il soit devenu blanc et bien fusible. *Ou bien*. Il le faut rougir à fort feu, et jeter de l'Arсениc par dessus ; et quand il sera fondu, en faire projection sur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en saurait séparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore*. On calcine le Mars, on lui ôte toute son *aluminosité* qui peut être dissoute, et qui est ce qui le rend impur. Ce qui se fait en le dissolvant de la manière que je viens de dire. Ensuite on sublime avec lui l'Arсениc, lequel on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le resublime plusieurs fois de cette sorte, jusqu'à ce que quelque partie de l'Arсениc se fixe avec lui. Après cela on *l'imbibe* (ou l'arrose) avec la Dissolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, et les brûlant alternativement ; et enfin on lui fait reprendre corps par le même degré de feu avec lequel j'ai dit qu'on remettait Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars sera blanc, net et fusible. *Ou bien*. On le remettra en corps, après avoir mêlé sa Chaux seulement avec de l'Arсениc sublimé, et il paraîtra blanc, net et fusible.

Mais il faut que l'Artiste agisse ici avec la même précaution que nous avons dit qu'il devait prendre, en refaisant la Sublimation de Vénus avec l'Arсениc, afin de faire entrer l'Arсениc, et de le fixer jusque dans sa profondeur.

Mars se blanchit encore avec la Marcassite et la Tutie, et cela se fait de la même manière et par le même artifice que nous avons dit ci-devant que l'on blanchissait Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le purifient ni ne le blanchissent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII

Des Médecines qui jaunissent la Lune.

Pour parler maintenant avec sincérité de la Médecine du premier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'est une Médecine laquelle s'attache intimement à la Lune, et la Lune, et la pénètre jusque dans son intérieur, et qui par ce moyen lui communique cette Teinture : soit que cette Médecine s'unisse ainsi à la Lune, et qu'elle la colore d'elle-même et par sa propre vertu ; soit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magistère. Ce qui fait qu'il y a de deux sortes de Médecines pour teindre la Lune. Nous parlerons premièrement de celle qui d'elle-même s'attache et s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines (de quelques espèces qu'elles soient) propres à s'unir, tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer et à s'y attacher fortement, sans pouvoir en être séparées.

On tire la première Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la composition et du mélange de ces deux Esprits. Mais la Médecine qui se prend du Soufre est bien moins efficace : au lieu que celle qui se fait de l'Argent-vif est beaucoup plus parfaite. On fait encore

cette Médecine de certains Minéraux qui ne sont pas de la nature de ces Esprits, tels que sont le Vitriol, et la Couperose, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou son égout. Nous parlerons premièrement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui se font du Soufre ou du mélange de ces deux Esprits. Ensuite nous verrons quelles sont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, et les autres choses semblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette manière. On prend de l'Argent-vif qui soit précipité, et que la précipitation ait mortifié et rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui fasse un feu fort, comme est celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir et les conserver toujours en même état. Et on laisse ce Précipité dans ce Fourneau jusqu'à ce qu'il devienne rouge, comme est le Cinabre, qui se fait du mélange de l'Argent-vif et du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, sans être mortifié, et l'ayant mêlé avec du Soufre, resublimier ainsi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre et l'Argent-vif, dont on se servira pour faire cette Opération, soient bien purifiés de toutes leurs impuretés ; et après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans des Eaux âcres et dissolvantes, puis on le calcinera et on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes ; coagule le tout, et fais-en projection sur de la Lune fondue, et tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, et que ce Précipité donne la Teinture à la Lune ; il suffira de le mettre, et de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre ; mais c'est un travail difficile et pénible, plus qu'on ne le saurait croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars et le fixer auparavant ; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il fallait le faire pour la Médecine du soufre et de l'Argent-vif, en le dissolvant et le coagulant, et nous en faisons la projection de la même manière sur de la Lune fondue. Et avec tout cela la Teinture que cette Médecine donne à la Lune n'est point brillante, mais elle est obscure et mate, et d'une couleur pâle et désagréable.

La Médecine qui se fait du Vitriol et de la Couperose, pour teindre la Lune, se fait ainsi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en sublime ce qui peut être sublimé, et on sublime le reste à fort feu. Il faut sublimer une seconde fois ce qui aura été sublimé, et on le fera par un degré de feu qui soit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie se fixe après l'autre, jusqu'à ce que la plus grande partie soit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu qu'on fera de telle manière qu'on puisse l'augmenter, afin d'achever et de parfaire cette Médecine. Ensuite on dissoudra cette Matière, et il s'en fera une Eau parfaitement rouge, et qui n'a pas sa

pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de lui donner *ingré*, c'est-à-dire de la rendre si subtile qu'elle puisse entrer et pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai suffisamment enseigné l'artifice par les choses que j'ai dites dans ce Livre, si tu es un véritable Inquisiteur de l'Œuvre parfaite. Et parce que nous avons vu que ces choses s'attachaient et s'unissaient aimablement et intimement à toute la Substance de la Lune, nous avons inféré de là qu'elles étaient faites et composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui est assurément très véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer et de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *premier Ordre*. Ce n'est pas qu'on ne puisse en augmenter le nombre en les mêlant diversement, sans que dans les différentes manières, avec lesquelles leurs mélanges se peuvent faire, les choses tingentes perdent rien de leur essence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif n'est pas une Médecine du *premier Ordre*; parce qu'elle ne communique pas seulement une des cinq espèces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entière.

Il y en a qui ont imaginé plusieurs autres Médecines; mais il arrive nécessairement de deux choses l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choses, ou qui sont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé; ou bien qu'ils la font d'une chose, laquelle par l'altération et le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'est pas en effet: c'est-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoiqu'elle ne soit pas de même nature qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien servir à ce qui est net et pur, ni à ses parties, jusqu'à ce que le Moteur se soit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, sans être nullement corrompu.*

CHAPITRE XXIV

Des Médecines du second Ordre, et de leurs propriétés.

Venons maintenant aux Médecines du second Ordre, et disons-en tout ce qu'il sera nécessaire d'en savoir, avec les preuves et les expériences que par effet nous avons trouvée être véritables. Or comme il y a des Médecines pour transmuier les Corps, et qu'il y en a aussi pour coaguler parfaitement, c'est-à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil et Lune, nous commencerons par les premières.

La Médecine du second Ordre est une Médecine laquelle, comme je l'ai déjà dit, donne seulement une seule sorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a plusieurs impuretés qui les corrompent, et qui sont cause de leur imperfection, comme par exemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil et un Argent-vif aussi volatil, et outre cela une terrestréité qui rendent nécessairement imparfait; on fait une Médecine, laquelle ôte entièrement l'une et l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie et la cache, en l'embellissant sans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entières. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque chose

qui ne peut être changé, parce que c'est une chose qui leur est essentielle; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point aussi leur être ôtée par aucune Médecine du second Ordre: Et il n'y a que la seule Médecine du troisième et grand Ordre qui puisse la faire perdre aux Corps mixtes dans lesquels elle se trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir que par la Calcination on pouvait ôter les superfluités des Volatils, et que la terrestréité qui n'était pas essentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, se perdait en les calcinant et en les remettant plusieurs fois en Corps; cette Connaissance a fait que l'on a inventé la Médecine du second Ordre, laquelle peut pallier et couvrir les imperfections essentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, et endurcir ce qu'ils ont de mou, et communiquer aux Imparfaites, tant durs que mous, une perfection du second Ordre qui ne soit pas Sophistique, mais une véritable perfection de Soleil et de Lune.

Mais parce qu'aussi on ne saurait, par cette Œuvres du second Ordre, empêcher que les Corps mous ne se fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui est enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de rechercher une autre Médecine, laquelle dans la projection qu'on en fera sur eux, puisse épaissir et resserrer leurs parties trop rares et trop éloignées les unes des autres, et par ce moyen les endurcir assez pour ne pas se fondre avant qu'ils aient rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore nécessaire pour faire un effet tout contraire sur les Corps durs imparfaits, en raréfiant et atténuant leur épaisseur, autant qu'il est nécessaire pour se fondre plus promptement qu'elles ne faisaient sans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de se fondre. Et afin encore qu'en palliant la noirceur qui se trouve dans les uns et dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embellissent: et qu'enfin, comme cette Médecine est ou Blanche ou Rouge, la blanche les transmue en blanc de Lune, et la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche et la Rouge, ne diffèrent qu'en ce que l'une n'est pas si bien préparée ni digérée, et par conséquent si parfaite que l'autre; le différent effet qu'elles font de changer en blanc et en rouge, ne provenant nullement de la différence des Corps, sur lesquels on fait projection, ni de ce qu'elles soient composées de choses différentes en Teinture; mais de la seule préparation ou cuisson.

Au reste, la Médecine du second Ordre, qui doit épaissir et resserrer les parties trop rares des Corps mous, doit être tout autrement préparée que celle qui doit atténuer et raréfier le trop d'épaisseur des Corps durs. Car on doit donner à la crémère un feu propre à consumer le trop d'humidité des Corps mou; au lieu que la dernière a besoin d'un feu doux, et qui conserve l'humidité qui fait la fusion.

CHAPITRE XXV

De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits.

Parlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires et Scolaires du second Ordre, et enseignons la manière de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires, û

faut néanmoins remarquer auparavant que le Soufre, quel qu'il soit, est ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, et que l'Argent-vif est ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digestion parfaite. Notre intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les Opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous servons tout de même de l'Argent-vif dans le Magistère de cette Œuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires et Solaires, soit pour parfaire les Corps imparfaits, soit pour coaguler et fixer l'Argent-vif. Car, comme nous l'avons déjà fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choses, nous allons maintenant traiter des unes et des autres par ordre et de suite.

La Matière néanmoins de ces deux Médecines est la même, et il n'y en a qu'une seule, et nous l'avons assez fait connaître en tout ce que nous venons de dire. Prends-la donc et t'en sers pour faire la Médecine Lunaire du second Ordre, que j'ai promis de t'enseigner, et pour cet effet exerce-toi et apprends à la préparer par les Opérations qui sont nécessaires pour faire ce Magistère, que tu ne peux ignorer, et qui ne se terminent toutes qu'à séparer la pure Substance de cette Matière, à fixer une partie de cette Substance, et à laisser l'autre pour faire l'Incération. Continuant ainsi à faire le Magistère, jusqu'à ce que tu aies rendu la Médecine fondante, qui est ce que tu dois chercher, et que tu reconnaitras par expérience. Car si faisant projection de ta Médecine sur les Corps durs, elle leur donne une prompte fusion ; et si elle fait un effet tout contraire sur les Corps mous, ce sera une marque assurée qu'elle est parfaite. De sorte qu'étant projetée sur quelque Métal imparfait que ce soit, elle le changera parfaitement en Substance de Lune, pourvu qu'on lui ait donné les préparations nécessaires ; sinon elle laisse quelque imperfection au Corps qu'elle change, et elle ne lui communique tout au plus qu'une des sortes de perfections dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations que pour être Médecine du second Ordre : au lieu que la Médecine du troisième Ordre donne la perfection aux imparfaits, par la seule projection que l'on en fait sur eux, sans qu'il soit besoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du second Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, se fait de la même Matière et par le même Régime. Elle diffère néanmoins de la Lunaire, en ce que ses parties sont rendues plus subtiles par une manière de digestion toute particulière ; et par le mélange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime subtil, avec cette Matière que nous avons assez déclarée pour la faire connaître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très pur, et à le dissoudre ou rendre faible avec modération. Car c'est ce Soufre qui teint la Médecine, et c'est par son moyen, qu'étant projetée sur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eue auparavant, comme Médecine du second Ordre, la rend efficace ; et autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et si l'on fait projection de cette même

Médecine sur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

CHAPITRE XXVI

De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif.

Pour achever les Médecines du second Ordre, il nous reste à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matière de cette Médecine se doit prendre des mêmes choses d'où se prend celles des autres Médecines, c'est à savoir de ce que nous avons assez fait connaître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédents. Et la raison en est que l'Argent-vif, qui est volatil, s'enfuyant aisément, sans même qu'il soit beaucoup échauffé, a besoin d'une Médecine laquelle, avant qu'il s'exhale, s'attache d'abord intimement et profondément à lui, qui s'y unisse par ses moindres parties, qui l'épaississent, et qui par sa fixation le retiennent, et le conservent dans le feu jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus violent, qui consume son humidité superflue, et qui par ce moyen le convertisse en un moment en véritable Soleil ou Lune, selon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne saurait rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif que ce qui est de même nature que lui, nous avons jugé de là qu'il fallait faire cette Médecine du Vif-Argent lui-même, et nous avons imaginé le moyen de la changer en Médecine par notre artifice. Et ce moyen ne consiste qu'à préparer l'Argent-vif de la manière que nous avons déjà dit, par un long et assidu travail, par lequel sa Substance subtile et plus pure se change, celle qui est blanche en Lune, et celle qui est orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé si l'on ne mêle avec lui quelque chose qui lui donne cette Teinture, et qui soit de sa même nature : et qu'après, de cette Substance très pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations dont on se sert pour faire le Magistère, il se fasse une Médecine qui s'attache très fortement à l'Argent-vif, qui le rende très facilement fusible, et qui le coagule et le fixe. Car si on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où se doit principalement tirer cette Substance d'Argent-vif. Je réponds qu'on la doit prendre dans les choses où elle est, et la tirer de ces mêmes choses. Or il est certain que naturellement elle est dans les Corps et dans l'Argent-vif même ; puisque et l'Argent-vif, et les Corps, sont constamment tous d'une même nature, ainsi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il est plus difficile de trouver cette Substance dans les Corps ; au lieu qu'elle est plus aisée à trouver, et plus proche dans l'Argent-vif, quoique pourtant elle n'y soit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, et d'où l'on prenne cette Médecine, soit dans les Corps, soit dans la Substance de l'Argent-vif, on peut dire que c'est la Médecine de la Pierre précieuse.

CHAPITRE XXVII

Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrés.

Il arrive quelque fois que les Médecines dont nous venons de parler se mêlent, et quelque fois aussi elles ne se mêlent pas avec les Corps. Ainsi il est nécessaire d'enseigner par quel moyen on peut les rendre capables de se mêler, c'est-à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans lesquels elles ne sauraient entrer sans cela. Ce moyen est de dissoudre ce qui est *entrant*, et de dissoudre aussi ce qui ne l'est pas, et de mêler ensuite ces deux Dissolutions. Car tout ce qui pourra se mêler par les moindres parties, avec ces Dissolutions, de quelque nature qu'il soit, deviendra aussitôt *entrant*. Or il est certain que c'est par la Dissolution que cette *ingrés* s'acquiert, parce que c'est par la Dissolution que la fusion se communique à ce qui n'est pas fusible. Et par conséquent, c'est par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, et à les *altérer* ou changer. Et c'est aussi pour cela que nous calcinons de certaines choses qui ne sont pas de la nature de celles dont nous parlons, afin qu'elles se puissent mieux dissoudre. Et on ne les dissout qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impression, et que par ce moyen ils soient mieux préparés et mieux purifiés.

Il y a encore une autre manière de rendre *entrant* ce qui ne l'est pas, à cause de son épaisseur. Ce qui se fait en le sublimant plusieurs fois avec des Esprits, qui ne sont pas inflammables comme sont l'Arsenic et l'Argent-vif, sans le rendre fixe. Ou bien en dissolvant plusieurs fois ce qui de soi n'est pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrés* aux choses qui ne se peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut dissoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer et de l'*altérer* : et il faut de même dissoudre la Chose, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, et qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le dissoudre tout à la fois, mais une partie seulement ; et de cette Dissolution on en abreuvera, à plusieurs reprises, ce qui n'aura pas été dissous. Car par ce moyen, il faut nécessairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, et qu'elle le pénètre, quoiqu'il ne s'ensuive pas pour cela qu'elle doive *entrer* aussi aisément dans les autres Corps. Ce sont là les artifices par lesquels les choses deviennent *entrantes*, par la conformité de leur nature : Et c'est par ce moyen que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent et les *altèrent*.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, et tout ce que nous avons à dire là-dessus.

CHAPITRE XXVIII

De la Médecine du troisième Ordre en général.

Nous n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisième Ordre*. Il y en a de deux sortes : l'une que l'on appelle *Lunaire*, et l'autre *Solaire*. Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, et qu'elles agissent de même

manière. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lus d'eux, assurent tous qu'il n'y a qu'une Médecine. La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoute la Couleur rouge qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, et qui ne se trouve point dans l'autre. Or on appelle cette Médecine du troisième Ordre, la *grand'Oeuvre* ; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, et beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du premier et du second Ordre. Cette Médecine ne diffère pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par degré, et un travail plus long et plus assidu. Je dirai son Régime et la Manière de le préparer par ses Causes et ses Expériences, et j'enseignerai quel différent degré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisième Ordre*. Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un degré de feu différent de celui qui est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire : parce qu'il faut ajouter un Soufre tingent à la première, que la dernière ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, et par conséquent par un plus fort degré de feu.

CHAPITRE XXIX

De la Médecine Lunaire du troisième Ordre.

La manière de faire cette Médecine est de prendre la Pierre, c'est-à-dire la Matière, qui doit être maintenant assez connue ; séparer sa partie la plus pure et la mettre à part, puis fixer quelque chose de cette partie très pure, et en laisser aussi sans fixer. On prend ce qui est fixé ; l'on en dissout tout ce qui peut se dissoudre ; et ce qui ne s'est pas dissous, on le calcine. Puis on dissout tout de même une seconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainsi à calciner et à dissoudre, jusqu'à ce que l'on en ait dissous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Dissolutions, on les coagule et en les rôtissant légèrement, on les tient dans un feu modéré jusqu'à ce qu'on puisse donner à cette Matière un feu plus fort, selon qu'elle en a besoin. Recommencez ensuite, comme à la première fois, à dissoudre tout ce qui pourra être dissous ; coagulez-le, et le remettez dans un feu modéré, jusqu'à ce qu'il puisse en souffrir un plus grand pour lui donner sa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, et à la fin on calcinera cette Matière comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matière, que vous avez gardée sans la fixer, et la mêlez subitement et adroitement avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties, et tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la manière que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'élève et se sublime entièrement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élevait pas, il faudra encore lui ajouter autant de la Matière volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire

sublimier. Après quoi, il faut les resublimier et continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abreuvera une partie après l'autre, avec la même Matière (que l'on a gardée) et qui n'a pas été fixée, de la manière que vous le devez savoir, jusqu'à ce que tout s'élève et se sublime. Fixer encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement après avoir rougi, et vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits et quelque Argent-vif que ce soit, en très parfaite Lune.

CHAPITRE XXX

De la Médecine Solaire du troisième Ordre.

Pour faire cette Médecine il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombustible en fixant, calcinant et dissolvant, et en répétant ces Opérations jusqu'à ce que ce Soufre soit pur et net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement sublimé la Matière de cette Médecine. La manière d'ajouter ce Soufre se fait en répétant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'est-à-dire de sa Matière qui n'est pas fixe, et en la joignant industrieusement avec la partie fixe ; tellement que celle-ci s'élève avec l'autre, et qu'elle lui communique sa fixité et sa stabilité. Et plus on refait de suite ces Opérations, qui donnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, et plus enfin sa vertu s'augmente et se *multiplie*.

Mais pour ne donner sujet à personne de sa plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi consiste tout l'accomplissement de Magistère, et cela en peu de mots fort intelligibles, que comprendront tous, sans rien omettre.

Tout le secret consiste donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou sa première Matière, que ce qu'on lui ajoute, c'est-à-dire son Soufre : puis à fixer adroitement ce qui est volatil, et à rendre volatil ce qui est fixe ; et enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, et tu posséderas un Secret très précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Secrets de toutes les Sciences du Monde, et qui est véritablement un Trésor, qu'on ne saurait assez estimer. Applique-toi à le chercher avec un travail assidu et une très profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, et non autrement.

Au reste, en refaisant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine ce qui s'appelle sa Multiplication, on peut relever à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil et en Lune très parfaits. Et cela ne dépend que de sa seule Multiplication.

Il ne nous reste plus qu'à louer et à bénir en cet endroit le très-haut et très glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines que nous avons vues et connues par expérience. Car c'est par sa crainte inspiration que nous nous sommes appliqués à les rechercher avec bien de la peine, et qu'enfin nous les avons faites, et que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains le parfait Magistère que nous avons tant cherché. Que si nous avons celé la chose, celui qui sera Fils de la Science ne

s'en doit pas étonner. Car ce n'est pas à lui que nous l'avons cachée, mais au Méchant, l'ayant enseigné de telle manière que très assurément un Fou n'y comprendra rien ; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme sage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez et vous trouverez infailliblement ce Don très excellent de Dieu, qui est réservé pour vous seuls. Et vous, Enfants d'iniquité, qui avez mauvaise intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle est votre Ennemie, et qu'elle est faite pour votre perte et votre ruine, qu'elle vous causera très assurément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous jouissiez de ce Don de Dieu, qui est caché pour vous, et qui vous est défendu.

Après avoir parié de toutes les sortes de Médecines, en suivant l'ordre que nous nous sommes proposé, nous allons traiter maintenant des différentes Epreuves, par lesquelles on connaît si le Magistère est véritablement parfait.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU SECOND LIVRE

DES ÉPREUVES DE LA PERFECTION.

CHAPITRE XXXI

Division des choses contenues en cette Partie.

Nous ne nous arrêtons point à parler ici des Expériences, que tout le monde sait faire, comme d'examiner les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, et l'extension qu'ils reçoivent sous le Marteau ; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainsi nous ne traiterons en cette Partie que des *Epreuves* ou Essais que font les Artistes pour connaître si la Médecine, dont on aura fait projection sur les Corps imparfaits, et qui les aura transmués, leur aura donné une véritable perfection.

Ces *Epreuves* sont la *Coupelle*, le *Ciment*, le *Rougisement du Métal* au feu, la *Fusion*, l'*Exposition* que l'on fait sur la vapeur des choses aiguës ou acides, le *Mélange* ou l'*Addition du Soufre combustible*, l'*Extinction* du Métal qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en Corps, et la *facilité* ou *difficulté* qu'il aura à recevoir l'*Argent-vif*. En suivant cet ordre, nous commencerons par la *Coupelle*, puis nous viendrons aux autres Epreuves, et nous rapporterons les Causes de chacune dans leur lieu.

CHAPITRE XXXII

De la Coupelle.

Voyons donc ce que c'est que la *Coupelle* ; disons-en les Causes, qui seront très manifestes, et la manière de la faire. Mais il faut remarquer premièrement qu'il n'y a que le Soleil et la Lune qui puissent souffrir cet examen. En recherchant donc quelle est la Cause de l'effet que produit la *Coupelle*, et d'où vient que des Métaux imparfaits, que l'on met à cet Examen, il y en a

qui le souffrent plus longtemps, et d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait la véritable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'est pas que ce soit une chose nécessaire à faire en cet endroit, puisque nous avons déjà suffisamment examiné et découvert la Composition essentielle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorsque nous en avons ci-devant traité expressément. Car nous avons dit alors que leur Substance était composée d'une grande quantité d'Argent-vif, et de sa plus pure Substance, très subtile d'abord, mais qui depuis a été épaissie, et rendue en état de ne se fondre, qu'étant devenue rouge dans le feu. Et de là nous tirons cette conséquence que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terrestréité, souffrent le moins la *Coupelle*, et que ceux qui en ont le moins, la souffrent davantage. Et la raison en est, parce que les parties de ces derniers étant plus subtiles, n'étant entremêlées d'aucune terrestréité grossière, elles se mêlent mieux, et elles s'unissent plus fortement ensemble et ainsi elles sont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de là il s'en suit encore que les Corps, dont les parties sont plus minces et plus subtiles, ou au contraire qui sont plus épaisses et plus grossières que ne sont celles des Corps parfaits, étant mêlés ensemble, doivent nécessairement se séparer entièrement les uns des autres, lorsqu'on les met à cette Epreuve, parce que ces Corps ne se fondent par tous de la même manière, et au même temps, entre ceux-là, et ceux qui dans leur composition ont le moins d'Argent-vif, se séparent le plus tôt des autres.

Ce qui nous fait évidemment connaître la raison pourquoi de tous les Métaux, Saturne souffre moins la *Coupelle*, et pourquoi il se sépare le premier de ceux qu'on met à cette Epreuve avec lui. Car c'est qu'il est composé de beaucoup de terrestréité et de fort peu d'Argent-vif, et qu'il se fond facilement et promptement, qui sont deux choses toutes opposées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va et s'exhale plutôt que pas un des autres Corps imparfaits, c'est pour cela qu'il est plus propre quel nul autre à faire cette Epreuve, et à servir d'*Examineur*. Car s'exhalant d'abord, il enlève et entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raison, il se consume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoiqu'il soit très violent ; parce que Saturne, qui est l'*Examineur*, n'y demeure pas si longtemps ; au lieu que le Corps parfait y demeure jusqu'à la fin, et longtemps après que Saturne est tout consumé. Et par ainsi, il se brûle moins du Corps parfait en cet Examen, qui se fait pas l'entremise du Plomb, et même il s'y purifie davantage.

C'est pourquoi Jupiter, ayant moins de terrestréité, et plus d'Argent-vif que Saturne, et ce qu'il en a étant plus pur et plus subtil, lorsqu'il est mêlé avec les autres Métaux, il souffre plus longtemps la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métal parfait mêlé avec lui. Et c'est pour cela même, que lorsqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la masse

dont on fait l'Epreuve, le Corps parfait diminue beaucoup, avant que Jupiter s'en sépare.

Pour ce qui est de Vénus, quoiqu'elle ne se fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorsqu'elle est mêlée avec un Corps parfait, comme elle ne se fond pas si tôt que lui, cela est cause qu'elle s'en sépare, mais non pas pourtant si tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de se fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terrestréité que lui, et qu'elle est par conséquent d'une Substance plus épaisse, elle se sépare aussi plutôt que Jupiter de la masse où elle sera mêlée avec un Métal imparfait ; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour la raison que je viens de dire.

A l'égard de Mars, n'ayant point de fusion, à cause qu'il n'a presque point d'humidité, il ne se mêle avec nul des Métaux ; et s'il arrive que par la violence du feu, il se mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, et s'unira avec eux fort exactement, et par ses moindres parties. De sorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terrestréité, et fort peu d'Argent-vif, et qu'il ne soit pas même fusible, on a pourtant bien de la peine à le séparer d'avec les Métaux parfaits, et il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiste, qui comprendra bien les raisons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui souffrent la *Coupelle*, et d'autres qui la souffrent plus ou moins) connaîtra par là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'est-à-dire ce qu'on doit leur ajouter et leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croit pas, et qu'il ne veuille suivre là-dessus que son caprice, cela ne lui servira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, souffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raison, je l'explique encore et j'ajoute que c'est à cause de leur bonne et forte composition, qui vient de leur parfaite mixtion, et de leur pure Substance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent souffrir, à cause de l'impureté et de la faible union de leurs Principes.

CHAPITRE XXXIII

Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle.

Pour faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlés. On mêle tout cela ensemble, ou une partie seulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, et on lui donne la forme en l'aplatissant avec la main, afin qu'il ait une assiette ferme et solide, et on enfonce un peu le milieu plus que les côtes ; et sur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, et on la laisse sécher. On se sert ensuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On pose le Métal, ou la masse du Métal que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle est un peu creuse ; on met des charbons pardessus qu'on allume, et on souffle continuellement

avec un soufflet sur la Matière qu'on y a mise, jusqu'à ce qu'elle soit fondue. Cela fait, on jette du Plomb pièce à pièce par-dessus, et on continue à souffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matière se tourner, et se remuer fortement, soyez assuré qu'elle n'est pas pure. Il faut attendre pourtant jusqu'à ce que tout le Plomb soit exhalé. Car si après cela l'agitation de la Matière continue toujours, c'est une marque qu'elle n'est pas assez purifiée, ainsi il faut encore jeter d'autre Plomb par-dessus, et souffler continuellement jusqu'à ce qu'il s'en aille. Que si après y avoir jeté du Plomb la seconde fois, vous voyez que la Matière ne demeure pas encore en repos, il faut souffler par-dessus, jusqu'à ce que ce mouvement s'arrête, et que la surface de la Matière fondue vous paraisse nette et claire. Alors ôtez les charbons, défaites le feu, et jetez de l'eau sur votre Matière, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que si en soufflant vous jetez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métal que vous examinez s'en purifiera mieux ; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au lieu de Verre, on peut y jeter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Epreuve se peut aussi bien faire dans un *Creuset* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en soufflant tout autour par-dessus, afin que le Métal qu'on mettra dedans à éprouver, soit plutôt fondu et purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, et disons-en les causes et l'usage.

CHAPITRE XXXIV

Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, et d'autres qui le souffrent moins.

Nous avons dit ci-devant que les Corps qui ont le plus de Soufre combustible se brûlaient beaucoup plus par la Calcination ; et que ceux qui en ont le moins, ne se brûlaient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, et ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, et en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si longtemps le feu de flamme que le Soleil, non plus que les autres choses qui brûlent de la même manière. Vénus le pourra encore moins souffrir, parce qu'outre elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terrestrités. Jupiter ayant moins de Soufre et de terrestrité que Vénus, mais pourtant plus que le Soleil et la Lune, il se brûlera moins par conséquent au feu de flamme que ne fera Vénus ; mais plus que le Soleil et la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre et de terrestrité dans sa composition que nul des Corps dont nous venons de parler ; aussi il s'enflamme beaucoup plus tôt, et se brûle bien plus vite au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que son Soufre est fortement mêlé dans sa Substance, et que ce Soufre est plus fixe que celui de Jupiter.

A l'égard de Mars, s'il ne se brûle pas, c'est par accident que cela se fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cause qu'il n'en a point, et qu'il est extrêmement sec, n'ayant que très peu de Mercure. Et si on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne se brûle, à moins que les Corps avec lesquels il sera mêlé, ne soient d'eux-mêmes inflammables et combustibles. Car en ce cas-là il se brûle et s'enflamme nécessairement, selon que les Corps auxquels il est mêlé, sont inflammables et combustibles eux-mêmes.

Cela présupposé, le *Ciment* étant fait de choses inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, et quel est son usage, qui est afin que tout ce qui serait combustible dans les Métaux se brûlât et fût consumé. N'y ayant donc qu'un seul Corps, qui est le Soleil, qui soit incombustible, il n'y a que lui ou ce qui s'approchera le plus de sa nature, qui ne sera pas consumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui résistent davantage, et d'autres qui le souffrent moins. Et il est aisé, par les choses que nous venons de dire, d'en faire le discernement. Car par cette raison la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, et Saturne le moins de tous.

CHAPITRE XXXV

De quoi est fait le Ciment, et comment on fait l'Epreuve.

Voyons maintenant de quelle manière on fait le *Ciment*. Car comme il est d'un grand usage, pour examiner si les Métaux sont parfaits ou non, un Artiste doit nécessairement le savoir faire. Le *Ciment* se fait donc avec les Matières minérales qui s'enflamment, comme sont toutes celles qui noircissent, qui s'enfuient de dessus le feu, qui pénètrent et qui brûlent. Par exemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoute un peu de *poudre de vieille Brique*, et tant soit peu, ou point du tout de *Soufre*, de l'*Urine* d'Homme, avec d'autres choses semblables, aiguës et pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'*Urine*, on compose un *Ciment*, dont on fait des couches, sur des lamines de Métal qu'on veut passer par le *Ciment*. On arrange ensuite ces lamines dans un pot de terre, où il y aura des grilles de fer, et l'on pose ces lamines de telle manière qu'elle ne se touchent pas, et ne soient pas couchées les unes sur les autres ; mais qu'il y ait de l'espace entre deux, afin que l'ardeur de feu puisse s'étendre librement, et agir également sur toutes, il faut mettre ce Pot, ainsi accommodé, dans un Fourneau, et l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu si violent que les lamines se puissent fondre ; mais qu'il soit tel que les lamines se tiennent seulement toujours rouges. Après ce temps-là, on trouvera les lamines nettes et purifiées de toutes sortes d'ordures et d'impuretés ; pourvu que le Métal, dont elles sont, soit parfait. Car s'il ne l'est pas, elles seront entièrement détruites et brûlées par la Calcination qui s'en sera faite.

Il y en a qui, sans *Ciment*, mettent des lamines de Métal dans un feu de flamme, et elles se purifient tout de même, si elles sont de Métaux parfaits ; car autrement elles se brûlent et se réduisent en cendre. Mais dans l'Examen qui se fait de cette sorte, il faut tenir bien plus longtemps les lamines dans le feu que lorsqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reste, comme la Lune n'est pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, et elle le souffre tout de même, sans se séparer de lui. Aussi les Métaux ne se séparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cause de la différence qui se trouve dans la composition de leur Substance : parce que c'est ce qui leur donne une fusion différente, et ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins serrées. Et de là vient qu'ils se séparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Substances des Métaux, qui sont d'une composition très forte, ne saurait être corrompue par aucun Corps étranger, à cause que ces Métaux, et ces Corps étrangers, sont deux différentes Substances qui ne peuvent point se mêler et s'unir ensemble par leurs moindres parties. C'est pourquoi, quand les Métaux sont mêlés les uns avec les autres, ils se séparent par cet artifice, sans que pour cela leur Essence soit entièrement corrompue ni détruite. C'est pourquoi l'on connaît si, dans la Transmutation, les Corps imparfaits ont reçu une véritable perfection, s'ils se fondent comme il faut, s'ils rougissent au feu, s'ils ont la solidité et la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

CHAPITRE XXXVI

Du Rougissement des Métaux au feu.

Les Métaux parfaits rougissent au feu dans un temps déterminé avant que de se fondre. Afin que les imparfaits soient véritablement transmués, et qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut nécessairement qu'ils soient fusibles de la même manière : je veux dire qu'auparavant de se fondre, il faut qu'ils rougissent en s'enflammant, et qu'ils paraissent d'un beau bleu céleste, comme font les Corps parfaits avant que de venir comme aux à cette blancheur éclatante que l'œil ne saurait supporter. Car les Corps parfaits rougissent parfaitement d'une rougeur très forte, auparavant que de se fondre, et ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne saurait regarder, que lorsqu'ils sont fondus. Ainsi, si les Corps imparfaits, sur lesquels on fait la projection, se fondent avant que de rougir, c'est une marque qu'ils ne sont pas parfaits ; et s'ils ne rougissent qu'avec peine, et par un feu fort violent, leur Transmutation n'est pas véritable. Ce qui se doit entendre des Corps imparfaits, qui sont naturellement mous ; la même chose se doit inférer de Mars tout seul. Car les Métaux qui ne rougissent pas naturellement, n'acquièrent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne ; ni ceux qui ne sont pas fusibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par là une fusion semblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et si après avoir fait projection de la Médecine sur ces Métaux, ils

ne rougissent pas avant leur fusion et s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleste fort agréable, on peut dire véritablement que leur transmutation n'est pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat, s'ils ne rougissent pas de la même manière, et enfin s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnaître par les différentes Epreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiste n'a pas bien réussi dans ses recherches, ni dans son travail. Ainsi il doit recommencer à étudier et à chercher tout de nouveau, jusqu'à ce qu'il acquière la véritable connaissance du Magistère, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu seul.

CHAPITRE XXXVII

De la Fusion.

Nous allons parler maintenant de la *Fusion* et nous en dirons tout ce qui sera nécessaire, parce que c'est une Epreuve qui nous fait évidemment connaître les Métaux qui rougissent au feu, et ceux qui n'y rougissent point. Je dis donc premièrement que la *Fusion* des Corps parfaits ne se fait que d'une seule manière, qui est qu'ils ne se fondent jamais qu'ils n'aient rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougissent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougissent d'une manière particulière. Car lorsqu'ils rougissent, ils ne deviennent pas tout à fait blanc, il ne paraît point de noirceur dans le feu qui en sort, et ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussitôt liquides et coulants.

Quand on verra donc qu'un Métal fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paraîtra noirâtre, c'est une marque infaillible que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelques Médecine sur lui, que cette Médecine est imparfaite).

Que si encore après qu'un Métal aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, et que sa rougeur sa change tout à coup en noirceur, et qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir ; il est certain que ce Métal, quel qu'il soit, n'est pas parfait ; et c'est assurément un des Métaux imparfaits qui sont naturellement mous. Mais si c'est un Métal qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, et même qu'à fort feu, et si étant rouge il jette un éclat et une lueur fort resplendissante et toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait ; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métal après être fondu, et qu'il s'endurcisse tout aussitôt, tellement qu'il ne soit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge et éclatant, quel que soit ce Corps-là, et quelque Médecine qu'on ait projetée sur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil ; mais c'est ou Mars, ou quelque chose de semblable.

De ce que nous venons de dire, il est évident que les Corps fusibles rougissent de trois différentes manières

auparavant que de fondre, comme il se connaît par expérience. Car il y en a qui étant rouges, paraissent noirâtres, et c'est là la manière de rougir des Métaux imparfaits, qui sont mous. Il y en a d'autres dont la rougeur est d'un rouge clair, et ceux-là ce sont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur est fort blanche, et qui jettent des rayons brillants ; et ceux-là, ce sont nécessairement les Corps imparfaits qui sont durs, ainsi que la raison et l'expérience le font voir.

Mais pour être plus assuré de toutes les manières dont les Métaux rougissent au feu, l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, et à considérer premièrement à quel degré de feu chacun d'eux se fond, et ensuite prendre garde à toutes les différences de leur fusion. Car de cette manière on s'instruira pleinement de toutes choses, et non autrement. Cela dépendant uniquement de la Pratique et de l'Expérience. Et c'est là un Avertissement général, qui doit servir pour toutes les manières d'Examens, tant de ceux dont j'ai déjà parlé, que de ceux qui nous restent encore à dire. Voilà pour la Fusion.

CHAPITRE XXXVIII

De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides.

Notre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait pour connaître si les Corps sont parfaits en les mettant sur les vapeurs des choses âcres et acides. On a imaginé cette preuve parce qu'on a vu par expérience que les Corps parfaits étant mis sur la vapeur des choses aiguës, c'est-à-dire de celles qui ont un suc aigre, pontique et acide, s'ils sont purs et sans mélange, il ne se forme rien au-dessus, principalement sur le Soleil. Et si ces Corps parfaits ont quelque alliage, il se fait sur leur superficie une espèce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleste très agréable ; et qui se fait encore mieux sur l'Or, qui est mélangé avec quelque autre Métal, que sur l'Argent. Ainsi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps qui ont été préparés et altérés par nos Médecines à la même Epreuve, pour essayer si la même chose et la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net et pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps ou Métal que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses acides, et qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entièrement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur Mars, il se forme une rougeur brune, ou un jaune brun entremêlé de verdure. Sur Vénus, un vert brun mêlé d'un bleu céleste, trouble et obscur. Sur Saturne, un blanc brun et sur Jupiter un blanc clair. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métal le plus parfait, étant mis à cette Epreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il en produit bien peu, et qu'il est même fort longtemps à le faire ; et que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les

autres Métaux imparfaits ; nous inférons de là que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition à recevoir la perfection, par la grand'Oeuvre. C'est ainsi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aisément connaître de quelle espèce de Métal sera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, si tu considères bien de suite ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que si cela ne te peut de rien servir dans ce dessein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

CHAPITRE XXXIX

De l'Extinction des Métaux rougis au feu.

On fait cette Epreuve de diverses manières pour connaître par là si le Métal imparfait, sur lequel on aura fait projection du Magistère, est parfait ou non. Car premièrement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métal, après l'avoir rougi au feu, si l'on a prétendu le changer en Lune, et qu'il ne devienne pas blanc étant éteint ou si ayant reçu la Médecine solaire, il ne devienne jaune, et qu'il prenne quelque autre couleur ; c'est une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu transmuier ce Métal, n'est ni véritable, ni parfaite. Secondement, si après avoir fait rougir et avoir éteint par plusieurs fois dans l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métal sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever par-dessus une écaille un peu noirâtre ; ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau soufrée, et l'avoir rougi et éteint ensuite plusieurs fois de la même manière, il s'en sépare beaucoup de scories ou paillettes ; ou s'il devient d'un vilain noir et désagréable ; ou s'il se casse sous le marteau, il est certain que la Médecine dont on se sera servi pour transmuier ce Métal, est trompeuse et sophistique. Troisième, si après avoir fait passer un Métal par un Ciment fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet et de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : et après cela, l'ayant fait rougir et éteint, celui qui paraissait avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau, il est certain que ce Métal n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante et générale pour toutes sortes d'Examens et d'Epreuves : qui est, que si le Métal qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du premier, du second, ou du troisième Ordre, se trouve n'avoir pas le véritable poids, dans le même volume, ni la véritable couleur du Métal parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuier, l'Artiste s'est assurément abusé dans son Ouvrage, et sa Médecine n'est qu'une fourberie et une sophistication, qui non seulement ne profite de rien, mais qui cause la ruine de l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.

CHAPITRE XL

Du Mélange du Soufre combustible avec les Métaux.

On connaît tout de même, par le mélange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, si la Médecine que l'on aura projetée dessus est véritable et parfaite. Car nous voyons par expérience que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, et qu'il y en a qui après cela reprennent corps, et d'autres qui ne le reprennent point. Et ainsi l'on peut connaître par là la différence d'entre les Métaux imparfaits, qui auront été changés par le moyen des Médecines sophistiquées d'avec ceux qui auront été véritablement transmués par l'Elixir. De sorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil est celui que le Soufre brûle le moins, et après lui Jupiter, puis la Lune, et enfin Saturne : et que Vénus se brûle plus facilement que nul de ceux là, et Mars encore plutôt et plus facilement qu'elle, et que tous les autres. On peut juger de là qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, et qui sont ceux qui en sont les plus éloignés.

On juge pareillement par la diversité des couleurs qu'ont les Corps après avoir été brûlés par le *Soufre*, de quelle espèce ils sont, et quelle est leur véritable nature. Car au sortir de cette Epreuve, le Soleil paraît fortement orangé ou rouge clair. La Lune est noire, entremêlée d'un bleu céleste. Jupiter est noir avec un tant soit peu de rouge mêlé. Saturne est noir, brun, avec un peu de rouge et de *lividité*. Pour ce qui est de Vénus, si elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paraît après cela noire et fort *livide* : mais si elle n'a été que légèrement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mélange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il soit beaucoup ou peu brûlé, il revient toujours de cette Epreuve fort noir et fort obscur.

On remarque pareillement la différence qui est entre les Métaux en les remettant en Corps, après qu'ils ont été brûlés par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent Corps, et d'autres qui, après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entièrement ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps reviennent en leur même nature ; et ils y en a d'autres qui, après avoir été ainsi brûlés, reviennent et se changent en tout un autre Corps que celui qu'ils avaient auparavant. Ceux qui après cette Epreuve reprennent leur même Corps, ce sont le Soleil et la Lune. Mais Jupiter et Saturne s'évaporent ; Jupiter ou entièrement où presque tout ; Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelque fois plus et quelquefois moins. Au reste, cette différence vient de la diversité des choses et des Corps, et de la différente manière de les préparer ou de les essayer par cette Epreuve. Car si au sortir de cet Examen on remet Jupiter en Corps, et qu'on lui veuille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore et se perd : au lieu que si l'on donne le feu peu à peu et par degrés, Saturne et Jupiter se conservent et se maintiennent en leur nature. Il est vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après

cela, ne semblent pas être leur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant fait voir qu'après cette Epreuve, Jupiter se change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, et Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun et obscur. Que Vénus se diminue, si on lui fait reprendre corps par un feu fort, et Mars encore plus. Mais Vénus, se remettant en Corps, devient plus pesante qu'elle n'était, et d'une couleur jaune obscure, qui tient un peu de la noirceur, et elle s'amollit en augmentant de poids. Ainsi l'on pourra juger par ces Expériences de la nature des Corps qui auront été altérés par les Médecines.

CHAPITRE XLI

De la Calcination et de la Réduction.

Nous aurions encore une fois à parler ici de l'Examen qui se fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en leur faisant ensuite *reprendre Corps*. Mais, parce que nous avons déjà traité fort amplement de ces deux choses dans le Livre précédent, nous nous contenterons de dire que nous avons prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, et qu'on les *remette en Corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection et de leur bonté : c'est-à-dire qu'ils ne perdront rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui soit considérable. D'où il faut tirer cette conséquence, que si en *calcinant* et en *remettant* plusieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils soient, qui auront été altérés et changés par quelque Médecine, s'ils déchoient de la bonté qu'ils semblaient avoir acquise par la projection, il est certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne sont que de pures Sophistications. Ainsi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

CHAPITRE XLII

De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif.

J'ai ci-devant fait voir clairement que les Corps ou Métaux qui avaient beaucoup d'Argent-vif, étaient les plus parfaits, et que c'était la raison pour laquelle ils *s'attachaient* beaucoup mieux à l'Argent-vif que ne font les autres. Et il est certain, par conséquent, que *les Corps qui reçoivent et boivent plus avidement l'Argent-vif s'approchent le plus de la perfection* ; ainsi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil et la Lune, qui sont les deux Corps parfaits, ont à le recevoir et à s'attacher à lui. D'où il s'ensuit que tout Métal imparfait qui aura été transmué par quelque Médecine, et qui ne recevra pas facilement l'Argent-vif en sa Substance, doit être fort éloigné de la perfection.

CHAPITRE XLIII

Récapitulation de tout l'Art.

Après avoir parlé suffisamment des Expériences qu'on peut faire pour examiner la perfection du Magistère, et avoir par conséquent satisfait à ce que nous avons promis au commencement de ce Livre, il ne nous reste

plus autre chose à faire, pour achever notre Ouvrage, qu'à mettre dans un seul Chapitre tout l'accomplissement de cette divine Œuvre, et réduire en peu de mots le Procédé du Magistère que nous avons abrégé en cette *Somme* et dispersé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc, que toute l'Œuvre ne consiste qu'à prendre la Pierre (c'est-à-dire la Matière de la Pierre), que l'on doit assez connaître par toutes les choses que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité ; et par un travail assidu et continu, lui donner le premier degré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matière, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile qu'elle soit élevée à la dernière pureté et subtilité ; qu'elle devienne enfin toute spirituelle et volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les manières de Fixations que j'ai décrites, qu'elle, puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, et demeurer sans s'enfuir ni s'évaporer : Et c'est là la fin du second degré de la préparation qu'il faut donner à cette Matière. Par le troisième degré, on achève de la préparer tout à fait. Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matière), et par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, et étant dissoute la rendant encore volatile, et la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, et qu'elle transmue les Imparfais, et leur donne la véritable perfection de Soleil et de Lune à toute épreuve. Ainsi, en refaisant les Opérations de ce troisième degré, on augmente la perfection de la Pierre, et on multiplie la vertu qu'elle a de transmuier les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Œuvre qu'on donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend si parfaite qu'une de ses parties pourra convertir en véritable Soleil et en véritable Lune cent parties de Métal imparfait, puis mille, et ainsi de suite en augmentant toujours jusqu'à l'infini. Après on n'a plus qu'à faire passer par les Epreuves le Métal qui aura été transmué, pour connaître si le Magistère, qui en aura fait la Transmutation, est véritable et parfait.

CHAPITRE XLIV

De quelle manière l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme de perfection.

Mais pour ôter toute sorte de prétexte aux Calomniateurs de nous accuser de mauvaise foi, et de

n'avoir pas agi sincèrement en ce Traité : Je déclare ici premièrement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enseigné notre Science de suite, mais je l'ai dispersée ça et là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainsi à dessein, parce que si je l'avais mise en ordre de suite, les Méchants, qui en feraient un mauvaise usage, l'auraient apprise aussi facilement que les Gens de bien. Ce qui serait une chose tout à fait indigne et injuste. Je déclare en second lieu, que partout où il semble que j'aie parlé le plus clairement et le plus ouvertement de notre Science, c'est là où j'en ai parlé le plus obscurément, et où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Enigmes ; mais je l'ai traitée, et je l'ai enseignée en paroles claires et intelligibles, l'ayant écrite sincèrement, et de la manière que je l'ai sue, et que je l'ai apprise par l'inspiration de Dieu, très haut, très glorieux et infiniment louable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que *lui seul qui la donne à qui il lui plaît, et qui l'été quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfants de la Science, ne désespérez pas de pouvoir apprendre une Science si merveilleuse. Car je vous assure que vous la découvrirez indubitablement si vous la cherchez, non pas par le raisonnement d'aucune autre Science que vous ayez apprise, mais par un mouvement et une impétuosité d'esprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence et la lumière naturelle de son esprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres ne doit pas espérer de la savoir, qu'après avoir étudié pendant un long temps. Car je déclare encore que ni les Philosophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, et pour les Philosophes nos Successeurs, et nullement pour les autres ; quoique d'ailleurs cette Science soit très véritable et très assurée. Pour moi, quoique je n'aie écrit tout de même que pour moi la manière et de la rechercher, et de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit seulement pour exciter les Personnes sages et intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai assez dit pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique et la véritable voie. Et je puis assurer que quiconque aura bon esprit, et qui s'appliquera soigneusement à bien comprendre ce que j'ai dit en ce Livre, aura assurément la satisfaction de Découvrir un Don excellent de Dieu très haut et très puissant.

Voilà tout ce que j'avais à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science si relevée et excellente.

FIN DU SECOND LIVRE, ET DE TOUTE LA SOMME DE PERFECTION DE GEBER.

V2.0